

Bouillon de nouvelles

Auteurs
Variés

Parfaitement
Roi

Les
Visiteurs
de la
Nuit

Noël
Meurtrier

Mémé

Le
Roman
Perdu

La
Femme
Battue

L'Héritage

Le
Dialogue
des
Chaises

La
Rivière
de
Pablo

L'impôt

LA PLUME D'OR

Bouillon

De

Nouvelles

Auteurs variés



Conception graphique de la couverture: M.L. Lego

Toute ressemblance avec des personnages ou des faits réels ne peut être que fortuite.

© La Plume D'or, 2014

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales
du Québec, 2014

ISBN:978-2-924224-37-3

Noël Meurtrier

Par: M.L. Lego

24 décembre. Voilà exactement un an que John redoutait cette journée. L'année précédente, à pareille date, il avait le cœur à la fête. Mais là, c'était différent. Tandis qu'il descendait de son jet privé en compagnie des membres du groupe «America» au sein duquel il évoluait en tant que chanteur depuis bientôt dix ans, il ne pouvait faire autrement que de se remémorer les événements qui avaient marqué cette triste journée. Trois cent soixante-cinq jours plus tôt, il croyait bien, comme à l'habitude, célébrer Noël en compagnie de sa famille. Mais ce soir-là, c'était nettement différent. Car pour lui, Noël n'était plus... idem pour sa famille, d'ailleurs. Non... ce soir-là, il n'irait pas rejoindre ceux qu'il aimait tant puisque depuis précisément un an, ces derniers avaient été cruellement assassinés alors même qu'ils l'attendaient. Leur meurtrier, Rod Fisher, les avait abattus un à un, sans aucune pitié, débutant par la grand-mère et terminant par le dernier. Le monstre n'avait épargné personne. Tous furent martyrisés à coups de hache avant d'être brûlés vifs. Au total... vingt cadavres. C'est ce qu'avait découvert John, ce fameux 24 décembre, en rentrant chez lui. Tout ce qu'il avait pu voir, de l'assassin, avant qu'il ne soit mis aux arrêts, se résumait à une ombre noire s'enfuyant au loin.

Donc ce soir-là, ce n'était pas Noël que le pauvre John s'apprêtait à célébrer, mais bien son premier Noël en solo. Désormais, cette fête autrefois si joyeuse ne devait servir qu'à lui rappeler la pire tragédie de sa vie. Pour lui, valait mieux rentrer et s'endormir au plus vite.

Avant de se mettre au lit, il s'empara du journal et fut complètement bouleversé en lisant un article qui racontait que pour marquer l'esprit de Noël, le président avait décidé qu'à minuit tapant, ce même soir, il gracierait trois criminels dont les noms avaient été tirés au sort. Parmi les heureux élus se trouvait Rod Fisher...

-Eh bien... lança John. Cher monsieur Fisher, sois bien certain que tu auras droit à une belle visite, ce soir... celle de quelqu'un qui vengera les siens!

À minuit, les portes du pénitencier s'ouvrirent: Fisher était libre comme l'air. Personne ne l'attendait... sinon John. Bien terré, celui-ci pointa une arme en direction de l'assassin. Il était sur le point de presser sur la gâchette quand une main se posa sur son épaule. En se retournant, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il aperçut un vieil homme à la longue barbe blanche. Doucement, et avec un regard rempli de bonté, l'aïeul le désarma, lui signifiant que le geste qu'il s'apprêtait à poser était contraire à l'esprit de Noël.

-Mais qui êtes-vous? chercha à savoir John.

-Un ami, se contenta de répondre le vieillard tout en s'éloignant dans la noirceur.

Après s'être bien frotté les yeux, John dirigea son regard vers le ciel. Dans un chariot tiré par cinq rennes, il vit l'homme s'envoler en direction des étoiles.

-Wow! s'étonna le chanteur. Je le vois, mais je n'y crois pas. Ainsi donc, ce n'était pas un leurre... le père Noël existe vraiment!

À minuit trente, il se réveilla en sursaut. Tout ça n'était qu'un rêve... un rêve qui avait sauvé Fisher d'une mort certaine et qui avait empêché John de commettre une énorme bêtise. Il n'avait ni l'âme ni l'esprit d'un tueur... c'est ce que son drôle de rêve lui avait fait réaliser, tout

comme il lui avait fait comprendre qu'il était vain d'établir sa propre justice. Qui sait... peut-être que Fisher regrettait amèrement son passé et qu'il profiterait de sa liberté fraîchement acquise pour se racheter?

Tout en bâillant, John étira son bras pour ouvrir la lumière. C'est là qu'il le vit, droit devant lui, une hache à la main. Ce soir-là, Fisher était revenu terminer ce qu'il avait commencé l'année d'avant.

Mémé

Par: Bruno Jetté

On avait nettoyé la maison de fond en comble. Le soleil était radieux, les oiseaux chantaient. Il ne restait plus qu'à attendre les invités. Mémé fêtait son centième anniversaire de naissance. Il ne manquerait, en ce jour spécial, qu'Émilie, qui était entrée à l'hôpital pour donner naissance à son premier enfant, la nuit avant la fête. Elle était l'arrière-petite-fille de Mémé. Cette dernière faisait les cent pas dans la maison. Si son arrière-arrière-petite-fille pouvait naître le jour de son centième anniversaire de naissance, ce serait là l'événement le plus hors du commun qu'elle aurait vu. Cent années de préparation à mourir valaient bien cette joie. Elle en avait fait des choses, cette Mémé. Elle en avait vu des choses, aussi, et elle en avait entendu. Sa vie n'avait été ni meilleure ni pire que celle de tout autre centenaire. Elle avait vu mourir quelques-uns de ses enfants et même, quelques-uns de ses petits-enfants, ainsi que ses parents, ses sœurs et deux de ses frères. Il y avait maintenant trop de morts dans sa tête pour se souvenir du nom des vivants. Mais Mémé était encore très lucide. Elle se souvenait très bien de sa grand-mère qui l'avait gardée chez elle durant une bonne partie de son enfance. C'est là que Mémé, à l'époque petite fille, avait été la plus heureuse. Malheureusement, elle avait aussi vu mourir cette vieille dame qui avait jadis si bien pris soin d'elle. Émilie, l'arrière-petite-fille, avait promis à Mémé que sa fille porterait le nom d'Amélie, comme la grand-mère de Mémé. Cette dernière adorait Émilie. C'était la sienne, comme on dit. Grande femme mince, pour ne pas dire squelettique, tempérament nerveux, yeux bleus, longs cheveux noirs remontés en chignon, Émilie avait tout pour plaire à l'aïeule. Cet après-midi de fête promettait d'être agité et la soirée, mouvementée. On avait invité le député, le maire, le curé, toutes les amies de longue date de Mémé et bien sûr, toute sa famille. On lui ferait là, certainement, de très beaux cadeaux. Un trophée de la part du député, tenta-t-elle de deviner, un certificat d'honneur du maire, un crucifix du curé, des bijoux de ses amies ou bien de la lingerie qui sent bon la lavande? Qui sait ce que l'on pouvait bien offrir à une centenaire? Elle était en paix avec Dieu et avec elle-même. Elle avait été maîtresse d'école des années durant, et la maîtresse du directeur d'école jusqu'à la mort de sa femme. Elle s'était alors mariée avec lui, un an jour pour jour après le décès, après avoir porté le deuil de cette femme qu'elle respectait au plus haut point. Mais l'amour avait pris le dessus. Elle avait neuf enfants avec cet homme. Trois dans le péché, du temps de leurs fréquentations, puis six autres, conçus dans l'union. Le destin voulut que l'époux de Mémé meure onze ans après une relation aussi harmonieuse que parfaite. Elle avait bien eu d'autres prétendants par la suite, mais avait toujours refusé de se remarier. « On ne connaît le véritable amour qu'une seule fois », disait-elle. Aujourd'hui, elle devait montrer à tous qu'elle se tenait encore bien droite sur ses jambes. Et d'ailleurs, ce soir, pourquoi n'exécuterait-elle pas quelques pas de danse pour épater la galerie? Dieu lui avait pardonné ses péchés de jeunesse (elle en avait fait beaucoup). Quant à ses péchés de vieillesse, elle avait eu tellement de temps pour en faire que Dieu lui-même ne les comptait plus. Elle avait prié tant et tant, elle avait su faire tellement de bien autour d'elle, qu'il allait de soi que le bon Dieu lui laissait passer quelques petits caprices de vieille femme, comme l'orgueil par exemple.

La fête débuta lentement. Les invités arrivèrent les uns après les autres. Mémé n'avait pourtant qu'une seule idée en tête... même qu'elle en rêvait: aller à l'hôpital et admirer la petite qui allait voir le jour et ensuite, pour toujours, célébrer son anniversaire de naissance le même jour qu'elle. Et son souhait de se réaliser. Cent ans jour pour jour après sa propre naissance, bébé Amélie était née, transformant cette journée en un double anniversaire, le plus merveilleux que l'on puisse souhaiter. Un coup de téléphone de son gendre l'avait confirmé. Quand Mémé déposa le combiné pour annoncer l'heureuse nouvelle, ce fut les applaudissements, les félicitations et même, les ovations. « Que Dieu bénisse ce jour », lança le curé. « J'aurai la chance de baptiser la

petite Amélie. » En son for intérieur, Mémé fut choquée que monsieur le curé s'approprie aussi vite un rôle dans cet événement qui en fait, du moins pour l'instant, ne la concernait qu'elle.

Elle reçut quantité de cadeaux: des bijoux, des vêtements, des dentelles, de l'argenterie, des certificats d'honneur, des chapelets, un crucifix en bois d'ébène dans lequel se trouvait une fiole d'eau bénite, un trophée de monsieur le député et un montant considérable en argent. Sur le ton de la confiance, monsieur le député lui annonça à Mémé que les journaux locaux du lendemain parleraient de sa fête. « Ce n'est pas tous les jours que l'on fête ses cent ans! », lui adressa-t-il. Et Mémé de lui répondre: « Vous avez raison, monsieur le député, c'est un peu comme la politique; ce n'est pas tous les jours qu'on est élu! » Tous rirent de bon cœur, y compris le député qui prit cette comparaison avec un grain de sel. On mangea, on but et on dansa sur des airs d'autrefois. L'alcool aidant, le maire et le curé dansèrent la claquette ensemble. Quant au député, il semblait s'intéresser de façon très particulière à la petite serveuse engagée pour l'occasion. Absolument rien n'échappait à Mémé. Elle voyait tout. Aussi, quand l'homme disparut dans la cuisine avec la serveuse en question, se précipita-t-elle derrière lui.

-Vous ne pouvez pas refuser une danse à une centenaire, lui signala-t-elle. La petite que vous suivez partout n'a que quatorze ans... elle trouvera bien autre chose pour s'occuper. De plus, elle fait très bien son travail et je ne crois pas que la place d'un homme soit à la cuisine, peu importe ce que vous aviez l'intention d'y faire. Voyez-vous, ajouta-t-elle, je suis vieux jeu. Dansez donc plutôt avec moi!

Du coup, le député lâcha la main de la jeune fille, non sans la remercier pour ses judicieux conseils sociopolitiques concernant les problèmes de la jeunesse actuelle.

-Allons, monsieur le député, lança gaiement Mémé, vous avez sans doute votre propre petite idée sur les besoins de cette gamine. Laissez-la politique de côté et venez vous amuser avec moi. Vous verrez... j'ai encore la patte agile, moi aussi.

Le député rougit comme une tomate.

-Ce sera un grand honneur de danser avec une centenaire, articula-t-il d'un ton presque méprisant.

-Mais tout l'honneur est pour moi, rétorqua Mémé. Savoir que vous me préférez à cette fillette, n'est-ce pas là le plus grand des réconforts pour une vieille dame? Cela dépasse de beaucoup les nombreux petits plaisirs que nous offre cette magnifique réception. Quant à toi, lança Mémé à l'intention de la petite, cesse de travailler et viens te joindre aux garçons de ton âge qui participent à la fête. Je crois sincèrement que les adultes sauront se servir par eux-mêmes... n'est-ce pas monsieur le député?

-Bien sûr, approuva ce dernier.

Mémé dansa alors avec lui. Elle dansait avec la légèreté et la grâce d'une jeune mariée. Toute la soirée, elle tint le député par le bras, comme s'il était son cavalier. Elle demanda même à être photographiée pendant qu'elle l'embrassait.

-Quelle belle photo ça fera pour le journal! s'exclama-t-elle. Promettez-moi devant tout le monde de la faire publier.

-Bien sûr, fit le député. On ne peut rien vous refuser, aujourd'hui. Vous avez ma promesse.

-Vous entendez tous? s'écria Mémé, ma photo va paraître dans le journal de demain puisque le député me l'a promis. Comme nous savons tous que cet homme tient ses promesses, c'est donc déjà chose faite!

Tous applaudirent et remercièrent le député pour cette délicate attention.

-Quel bel exemple d'amour de son prochain! laissa entendre le curé. Oh oui! Je vais tout organiser pour que cette photo paraisse dans le journal de demain. Je vais faire en sorte pour qu'on puisse aussi la voir la photo le journal paroissial.

Mémé enlaça le député par le cou et à la grande surprise de tous, l'embrassa sur les lèvres. S'ensuivit un délire de rires, entremêlé d'applaudissements.

-Eh bien... je dois admettre que vous embrassez plutôt bien pour votre âge! de s'esclaffer Mémé.

À nouveau, on eut droit à un tollé de rires, pendant que le député semblait défaillir. Le pauvre était devenu blanc comme neige.

-Une dernière faveur... dit le maire au député.

-Je vous écoute, répliqua ce dernier d'une voix à peine audible.

-Vous n'allez tout de même pas demander au député de vous embrasser? se permit le curé d'un air mi-taquin, mi-outré.

Ce fut là l'apogée de la soirée. On riait à s'en tenir les côtes, à en avoir les larmes aux yeux.

-Non, non... rétorqua le maire, je n'oserais pas lui procurer un tel plaisir.

Les uns tapaient à nouveau des mains tandis que les autres se tordaient de rire tout en se tapant les cuisses.

-Sérieusement, reprit le maire, ce que je veux demander au député, c'est la permission d'ajouter un titre pour accompagner la photo qui sera publiée dans le journal... le titre figurerait au haut de la page et dirait: *J'adore les centenaires.*

-Là, c'est trop! l'arrêta le curé. On ne doit adorer que Dieu! Moi, je verrais plutôt: *Après Dieu, je n'aime que les centenaires.*

On riait à en perdre haleine quand Mémé ajouta:

-Non, non... il faudrait écrire en grosses lettres: *Votre député est heureux de faire la preuve qu'il embrasse autant la vieillesse que la politique.*

Cette réplique suscita les bravos qui aussitôt, pleuvaient de partout.

-Bravos! C'est exactement ce qu'il faudra écrire! proclamèrent en chœur le maire et le curé. Promettez-nous que ce sera fait, monsieur le député!

-Oui, oui, promettez-le!réclamèrent les autres invités.

-Je le promets, d'agrèer le député. Je le promets.

Le pauvre aurait promis n'importe quoi pour que finisse cette fichue soirée.

-Accordez-moi la dernière valse, voulez-vous? lui réclama encore Mémé. C'est qu'il se fait tard et je dois retourner chez moi. Je ne suis plus aussi jeune que je veux bien le croire.

Puis on laissa la vieille dame et le député fermer la danse avant que chacun ne se retire au bout d'interminables félicitations. Lorsque Mémé entra dans ses appartements, elle était morte de fatigue. Elle avait mal partout, sauf à son orgueil. Ce même orgueil qui la tenait en vie depuis si longtemps. Elle se laissa tomber sur le sofa de son petit salon, sans même trouver la force de se déshabiller ou d'enlever ses chaussures qui pourtant, la torturaient depuis des heures.

Étendue là, toute seule, elle avait l'impression que deux mains de fer la tenaient par les pieds en lui pressant de plus en plus les chevilles. Quelque chose lui brûlait les genoux et montait le long de ses cuisses. Le bas de son dos lui faisait un mal atroce qui tranquillement, se frayait un chemin le long de sa colonne vertébrale. Sa tête semblait ne plus vouloir tenir sur son cou tellement elle était lourde. Malgré tout, elle parvint à s'endormir au bout de quelques minutes. Elle rêva qu'une ombre se détachait du mur et que cette dernière flottait dans la pièce. Ses jambes étaient paralysées et son corps étendu sur le dos ne pouvait se retourner.

-Par Dieu tout puissant! s'écria Mémé, tu es la mort et tu viens me chercher, n'est-ce pas?

-Pauvre vieille folle, lui dit la mort, je t'ai épargné toutes ces années durant et voilà que toi, la centenaire, tu te dévergondes comme une jeunesse! Qu'espères-tu donc de moi? Que je te laisse vivre encore assez longtemps pour que tu puisses serrer ta petite contre toi?

Mémé tenta de se signer de la croix, mais ses mains et ses bras refusaient de bouger.

-Cesse d'essayer de faire des simagrées, vieille idiote! se fâcha la mort. Ce n'est pas un signe de la croix qui va changer quoi que ce soit à ton sort.

Soudain, la mort prit un visage que Mémé connaissait par cœur. Celui de sa grand-mère, celle-là même qu'elle avait tant aimée.

-Oh! Grand-mère... c'est toi? lança-t-elle remplie d'espoir. Tu viens à ma rescousse?

-Tu savais que ton arrière-petite-fille venait de naître, lui servit la mort en guise de réponse, et malgré cela, tu as préféré jouer les intrigantes plutôt que d'aller la voir. Je vais emprisonner tes pieds dans des sabots de fer. Tu ne pourras plus jamais marcher. »

-Non, grand-mère, ne fait pas ça, je dois aller voir la petite demain! Je te supplie de me laisser la voir.

-Tu peux supplier autant que tu veux... moi, je suis là pour t'emmener avec moi.

-Demandez-moi ce que vous voulez, mais laissez-moi vivre quelques jours... seulement quelques jours, et ensuite... vous pourrez m'emmener où vous voudrez.

Et l'ombre de la mort se mit à flotter au-dessus du corps de Mémé.

-Si tu veux conjurer les puissances infernales, lui proposa-t-elle, tu dois d'abord renoncer à ton âme. »

-Que je renonce à mon âme? s'offusqua Mémé. Que je la donne au diable?

-Si tu ne le fais pas, j'emmènerai la petite Amélie avec moi. Elle mourra sans même avoir été baptisée et ce sera ta faute. Oui, de ta faute... pauvre vieille sotte qui veut se faire remarquer de tous! Tu t'es tellement épivardée, ce soir, que tu as attiré mon mauvais œil. Embrasser le député sur la bouche à ton âge... mais qu'as-tu pensé?

-Mais je n'ai pensé à rien du tout, se contenta de répliquer Mémé.

-Menteuse! poursuivit la mort. Tu voulais faire ton importante!

En même temps qu'elle entendait cela, Mémé eut l'impression de recevoir un coup de barre de fer sur les genoux.

-J'ai mal grand-mère! gémit-elle. Que veux-tu que je fasse?

Elle crut se réveiller quelques instants. Elle urina dans sa culotte avant de replonger dans un profond sommeil. Cette fois, elle rêva que sa grand-mère lui lançait le corps de la petite Amélie au visage. Celle-ci n'était plus que pourriture et ses yeux étaient vides. « Je te maudis! » s'écria Mémé. Puis, à nouveau, elle s'éveilla.

Elle était toute en sueur. Le goût du champagne traînait encore dans sa bouche. À peine arrivait-elle à sentir sa propre haleine. Reprenant lentement ses esprits, elle tenta d'éloigner d'elle cet affreux cauchemar. « Dieu que j'ai eu peur », songea-t-elle. Au même moment, le téléphone sonna. Elle rassembla toutes ses forces pour atteindre la petite table du salon et répondre: « Oui. Qui est au bout du fil? Mais parlez, je vous prie... » Mais au bout de la ligne, il n'y avait personne. Elle alla donc à la cuisine où elle se prépara du pain grillé et un thé noir.

« J'étais si heureuse hier, se dit-elle. Ce fut mon plus bel anniversaire. » De fil en aiguille, elle se remémora son rêve. Ce faisait, la voilà qui tremblait de partout. « Je commence à avoir des hallucinations. » Elle sentit alors une douleur atroce à la poitrine. « Ça y est! J'ai encore oublié de prendre mes médicaments pour l'angine. » Elle alla à sa chambre, ouvrit le tiroir de sa vanité et s'effondra sur le sol.

À nouveau, le téléphone sonna. Elle n'entendit qu'un tintement lointain. Émilie, inquiète, somma son mari de se rendre chez Mémé pour voir si tout allait. Elle lui demanda aussi de ramener cette dernière avec lui à l'hôpital afin qu'elle puisse voir la petite. Une fois sur les lieux, après avoir frappé sans succès à la porte, le mari décida de faire le tour de la maison. C'est ainsi que par la fenêtre de la chambre, il vit Mémé étendue inerte sur le sol. Il réussit à s'introduire depuis l'extérieur et pénétra dans la pièce. Constatant que le cœur de la vieille dame battait encore, il fit venir une ambulance. Mémé fut donc admise d'urgence à l'hôpital. Après de multiples examens, prises de sang et radiographies, on ne trouva rien d'anormal, sinon un choc post-traumatique. Lorsque la centenaire revint à elle, on lui annonça qu'elle se trouvait dans le même hôpital que son arrière-petite-fille Émilie.

-Votre arrière-petite-fille se fait beaucoup de soucis pour vous, l'informa son infirmière.

-Je veux la voir! exigea Mémé.

-Nous allons plutôt vous changer de chambre, lui signifia l'infirmière. Vous partagerez la chambre de votre arrière-petite-fille. »

-Je serai donc à l'étage de la maternité? s'enquit Mémé.

-C'est bien ça.

À la blague, la patiente demanda si les tests qu'elle avait passés avaient révélé qu'elle était enceinte. C'est en éclatant de rire que l'infirmière répondit à cela:

-Non, ma chère, vous n'êtes pas enceinte. Toutefois, dans votre délire, vous parliez à un petit coussin que vous serriez très fort dans vos bras. Vous lui parliez comme s'il s'agissait d'un bébé. Pas une seule seconde vous ne vous en êtes départie.

-Ah... et où est mon petit coussin?

-On l'a emmené à la pouponnière.

Une fois encore, l'infirmière éclata de rire, imitée, cette fois, par Mémé.

-Qu'on m'apporte mon coussin, fit cette dernière, je dois l'allaiter, car c'est maintenant l'heure de son boire!

Les deux femmes riaient tant, qu'elles en pleuraient presque. Puis, on transporta l'aïeule dans la chambre d'Émilie où on lui avait installé un lit et une commode.

-Grand-mère, tu es enfin là! s'exclama Émilie. Regarde la petite comme elle est belle! Elle a une tache sur l'épaule... on dirait un petit oiseau.

-Exactement comme ma grand-mère, s'ébahit Mémé. Elle avait la même tache... au même endroit.

-C'est peut-être ta grand-mère Amélie qui s'est réincarnée dans ma petite Amélie, pouffa Émilie.

-Cesse de dire des bêtises! rétorqua Mémé d'un ton sec et sans équivoque.

-C'était juste une plaisanterie, voyons... s'excusa Émilie.

-Eh bien sache qu'on ne plaisante pas avec les morts!

-Il n'y a rien de mal à dire que ta grand-mère s'est réincarnée dans ma petite. Même que ça me plairait bien à moi.

-Ça te plairait vraiment? voulut savoir Mémé.

-Bien sûr. Tu m'en as dit tellement de bien.

-Tu ne peux pas savoir jusqu'à quel point ce que tu viens de dire est important, mon petit ange!

-C'est la première fois que tu m'appelles ton petit ange, s'émerveilla Émilie. Ça me fait tout chaud au cœur.

-Accepterais-tu de mourir pour ton bébé, ma chérie?

-Mais qu'est-ce que c'est que cette question, Mémé? ne manqua pas de s'étonner Émilie. Sans même y penser... c'est sûr que oui! Toutes les mères du monde accepteraient de mourir pour leur enfant.

-C'est vraiment ce que tu penses? chercha à s'en assurer Mémé.

-Allons Mémé... mais qu'est-ce qui se passe? Tu me poses de drôles de questions. Qu'est-ce qui t'arrive?

Au même instant, l'infirmière entra dans la chambre et déposa le petit coussin dans les bras de Mémé.

-C'est l'heure de l'allaitement, blagua-t-elle.

Non sans s'esclaffer, Émilie demanda:

-Mais qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

-Croyais-tu que j'allais te laisser allaiter toute seule? sourit Mémé. C'est mon bébé à moi et je l'ai baptisé Petit Coussin. Pourquoi est-ce qu'il n'est plus de la même couleur que tout à l'heure?

-Oh... Mémé... s'émut Émilie, comme tu es charmante. Tu sais si bien divertir les gens qui t'entourent. Je suis vraiment heureuse de partager ma chambre avec toi. Le destin fait parfois bien les choses.

-Au fait... interféra l'infirmière, regardez là, sur votre commode... Une dame est venue plus tôt, lorsque vous dormiez toutes deux. Elle a laissé cette rose et cette boîte en forme de cœur contenant des chocolats aux cerises. Vous étiez si paisiblement endormies qu'elle a demandé à ce qu'on ne vous réveille pas.

-Elle a dit son nom? s'enquit Émilie.

-Elle a simplement dit, répondit l'infirmière, qu'elle était une vieille connaissance. Elle s'est approchée lentement de votre petite, que vous teniez toujours dans vos bras, puis elle a déposé un baiser sur son front. Ensuite, elle est partie sans faire de bruit. On aurait dit qu'elle flottait et que ses pieds touchaient à peine le sol. »

-Elle a embrassé ma petite Amélie et vous l'avez laissé faire? s'inquiéta Émilie.

-Ne vous en faites pas, la rassura l'infirmière. Cette femme était le portrait exact de votre fille. Et cela à un point tel, qu'elle aurait pu passer pour sa mère. Il s'agissait bien de quelqu'un de votre parenté, j'en suis certaine.

-Elle a dit si elle allait revenir? interrogea Émilie.

-Non, elle n'a rien dit. Elle a juste regardé l'épaule de la petite puis elle a souri. C'était une très belle jeune femme. »

-Une jeune femme? fit Mémé fort surprise.

-Une femme assez jeune, si vous préférez.

-Et elle est repartie aussitôt? Sortez vite cette rose de la chambre. Elle nous portera malheur!

-Mais pourquoi dis-tu ça, Mémé? s'affola Émilie.

-Une rose, une seule rose, porte toujours malheur, lui fit savoir l'aînée.

-Mais Mémé... les roses symbolisent l'amour.

-Ça, c'est ce que tout le monde croit, la contredit Mémé. Tu ne dois jamais accepter qu'une rose seule entre dans ta maison. Et si jamais quelqu'un te laisse une fleur au pas de ta

porte, et à plus forte raison une rose, entre chez toi par une autre porte, car il s'agira du sceau de la mort.

-Arrête Mémé, s'énerva Émilie. Tu me fais peur!

-C'est hélas un fait bien connu des milieux occultes. On dit même que la mort serait venue porter une rose en mains propres à Mozart.

-On dit aussi que Mozart était franc-maçon, nota l'infirmière.

-Comment savez-vous cela? se montra curieuse de savoir Émilie.

-C'est mon grand-père qui m'a raconté l'histoire de Mozart, de la franc-maçonnerie et de la rose.

-C'est donc vrai, alors! paniqua Émilie. La mort serait venue dans cette chambre et elle aurait embrassé ma petite?

-Tu n'as pas à t'en faire, dit Mémé. La mort voulait simplement me faire son cadeau d'adieu.

-Son cadeau d'adieu? paniqua l'autre de plus belle. Mais sommes-nous toutes les trois en train de devenir folles? Mémé... tu essaies de me faire peur, pas vrai?

-Je ne tente nullement de te faire peur, se défendit l'arrière-grand-mère. La mort est venue l'autre soir me demander mon âme pour la prêter à ma grand-mère afin qu'elle puisse prendre le corps de la petite Amélie.

Là, Émilie tremblait de tout son corps. Ces paroles lui semblaient tellement irréelles qu'elles dépassaient l'entendement.

-Quoi? se surprit-elle à répliquer. Prendre le corps de mon bébé?

-Je crois qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort, glissa l'infirmière.

-Vous aussi vous êtes au courant? cria Émilie en se montrant de plus en plus agitée et en cherchant à protéger son enfant.

Dans une fumée dissipée, l'infirmière prit soudain le visage de la Sainte Vierge. Cela ne dura qu'un bref instant au cours duquel elle dit:

-Ne craignez rien, belle Émilie. Votre petit ange survivra.

Puis aussitôt, la femme emprunta la forme de la mort pour ensuite appuyer ses lèvres contre celles de Mémé et aspirer tout l'air que contenu dans ses poumons. Devant ce spectacle, la pauvre Émilie perdit conscience. À son réveil, elle était complètement en sueur.

-Où est grand-mère? demanda-t-elle à l'infirmière.

-Mais de qui parlez-vous donc, ma chère? s'étonna cette dernière.

-De ma grand-mère qui était ici avec moi.

-Vous avez eu un excès de fièvre, vous savez... Sûrement que vous avez déliré. Vous nous avez d'ailleurs beaucoup injurié, durant ce temps, mes collègues et moi.

-Où est ma petite? s'inquiéta Émilie.

-Elle est à la pouponnière, nous vous l'emmenons tout de suite. Nous avons craint que dans votre délire, vous lui fassiez du mal sans vous en rendre compte.

Émilie se mit à pleurer, avant qu'on lui apporte son petit bébé qu'elle serra tendrement contre son cœur.

-C'est l'heure de l'allaitement, murmura doucement la nurse. Quel beau petit ange!

-Que s'est-il passé? la questionna Émilie.

-Vous revenez de loin, je crois, lui fit savoir son interlocutrice. La fièvre a failli vous emporter, mais vous et la petite êtes maintenant hors de danger.

-Comment, la petite est hors de danger?

-Elle aussi a failli mourir.

-Quoi? Mais pourquoi dites-vous cela?

-Lorsque votre mari nous a téléphoné pour nous apprendre que votre grand-mère était morte alors même qu'elle dansait la valse de ses cent ans, lui raconta l'infirmière, la petite s'est mise à trembler de tout son corps. Nous avons d'abord cru à une crise d'épilepsie, mais les tests ont démontré qu'il s'agissait plutôt d'un choc post-traumatique. C'est un cas très, mais je dis très, très rare chez un nourrisson. Mais maintenant, elle se porte à merveille. Soyez sans crainte. Quant à vous, vous pouvez aussi vous considérer comme étant hors de danger.

-Mémé est morte? pleura Émilie.

-Je crois que vous ne vous souvenez plus de l'appel en question, car la fièvre s'était déjà emparée de vous. Hélas oui... votre grand-mère est décédée. Mais ceux qui l'ont vu mourir en dansant la valse sont unanimes sur un fait...

-Lequel, dites-moi? voulut savoir Émilie.

-Elle a quitté ce monde avec le sourire aux lèvres et ses dernières paroles ont été: « Prends bien soin de mon ange, Émilie, et de ma petite Amélie, grand-mère Amélie. Je t'aime tellement. Et c'est moi, dorénavant, qui d'en haut veillerai sur vous trois. »

La rivière de Pablo

Par: Patrick Larose

*Trop souvent,
le plus grand obstacle à la réalisation d'un rêve
est le rêveur lui-même...*

Je m'appelle Pablo. J'ai treize ans. Je suis né du côté sud de la rivière Esperanza et c'était là mon plus grand malheur. Avant, je ne savais pas que c'était un malheur. Avant que je ne la voie, elle. Je disais elle, parce que je ne connaissais pas son nom. Elle, c'était celle que j'avais aperçue de l'autre côté, il y avait de ça trop longtemps déjà. J'étais amoureux. D'elle. Je n'arrivais pas à la nommer, de peur de ternir sa splendeur. J'avais envie de la baptiser Lucia, parce qu'elle était jolie comme mon pays. Mon pays, c'est le désert. Mais pas le désert aride et brûlant qui garde toute son eau au fond de son ventre. Non, mon désert est magnifique, avec ses palmiers verts cintrés de dorure, avec son sable café au lait, avec son village de petites maisons de pâtes durcies, avec sa végétation nourrissante et sa rivière qui l'ouvre en deux. Comme elle avait ouvert mon cœur.

Avant, je regardais la vie sans passion. Mes journées étaient calmes et heureuses auprès de mes parents, labourant la terre en compagnie de mes frères. Mais j'étais souvent là, à réfléchir et à laisser écouler le sable de la rive entre mes mains. Jusqu'à ce matin où elle m'est apparue. Ma main s'est aussitôt serrée, voulant arrêter le sable et le temps qui s'écoulait. Lucia portait une robe sobre, toute blanche, nouée d'un cordon bleu à la taille. On aurait dit une sainte. Le chatolement lumineux de ses cheveux blonds ne pouvait qu'assurer le cristallin de ses yeux argentés. Elle s'avança jusqu'à l'eau, défit les lacets de ses chevilles avec légèreté, enleva ses mocassins et s'assied face à moi. Je crois qu'elle m'avait aperçu la première. Longtemps elle resta immobile, comme une statuette de grès que le vent jaloux tentait d'enlever, soufflant dans sa robe et sa chevelure.

Peut-être croyait-elle que je jouais aussi, mais moi, je ne pouvais bouger. À chaque grain de sable que j'échappais d'entre mes doigts, j'abandonnais mes pensées, ma famille, mes devoirs, ma volonté. Je l'ai contemplée jusqu'au midi, ou jusqu'à ce que sa beauté ou le soleil au zénith brouille ma vue de fatigue et de larmes. Alors, je me suis levé et j'ai couru jusqu'au bout de mes jambes, croyant l'avoir perdue à jamais.

À partir de cette nuit, je n'ai point dormi d'un sommeil profond. J'avais une passion. Ou plutôt, la passion m'avait. Mais avant, la crainte. Oppressante. Fiévreuse. Accablante. D'avoir rêvé. De n'avoir été que la marionnette oisive de l'ennui. Pouvait-elle exister? Était-elle trop parfaite pour être vraie? S'était-elle assise devant moi ou avais-je fixé, tant d'heures, un mirage irréaliste, source de mon désenchantement des jours constants? Je ne pus attendre la fin de l'obscurité pour savoir. Alors, bravant les ténèbres et plus tard, la fureur de mon paternel pour ne point être allé aux champs avec les autres, je suis retourné m'asseoir, espérant. J'étais engourdi par l'attente, lorsqu'elle réapparut, étincelante, marchant du pas léger d'une danseuse.

Ma tête était rassurée de ne pas avoir été la victime de mes tourments, mais mon cœur, lui, ô mon cœur, détourné de mon ventre, j'aurais eu peine à le contenir dans mes mains tellement il battait violemment. La grâce m'était donnée de voir. Silencieuse, pour que l'univers ne s'effondre pas, elle alla toucher l'eau, que je jalousais, d'être plus près d'elle, et de sentir sa peau. Puis elle repartit, subitement, comme rappelée par la convoitise de son village.

Dès lors que je savais qu'elle existait, ma vie était changée. Mes nuits s'écourtèrent. Je me devais d'être levé tôt, maudissant le sommeil si je ne l'avais aperçue au matin. Car je ne pouvais échapper au quotidien des jours de labeur. Je me devais de travailler la terre avec les autres. Alors, j'allais aussi le soir. Me laissant envahir par le plaisir passionnel jusqu'à l'éclosion des

étoiles. Et l'arrivée des lucioles, petites lumières vert émeraude. Voilà pourquoi je la baptisai Lucia. Elle, qui s'amena un soir, dans sa robe blanche, ondulant comme un esprit. Je ne pouvais distinguer l'or cascade de sa chevelure, ombragé par la brunante, mais ses yeux vermillons, aspirant tout l'éclat de la lune, firent pâlir les minuscules êtres lumineux. Elle était là, Lucia, reine des lucioles. Régnant aussi sur moi, jusque de l'autre côté de la barrière d'eau, puisque je ne souhaitais que m'y abandonner.

En cet instant, j'aurais voulu être un autre. Mais je n'étais que Pablo. J'aurais voulu être plus grand, plus fort, plus courageux. Je me serais levé sans attendre. Et sans caprice, j'aurais traversé cette rivière, à la nage, malgré la nuit qui m'effrayait et malgré les dangers que je pouvais soupçonner sous la surface noire laquée. Et sans possibilité de retour, j'aurais atteint l'autre rive, me serais agenouillé devant ma reine. Et elle m'aurait accueilli, me laissant découvrir une douceur et des parfums au-delà de mon entendement. Mais non. Je suis resté paralysé. Confronté à cette passion inatteignable, pour l'enfant que j'étais. Confronté à la rivière comme le miroir de mes craintes. Puis elle est repartie. Entre mon immobilisme et mes questionnements, elle s'était volatilisée comme un fantôme de la nuit.

Encore, l'acte nocturne fut long, asséné de possibilités. Qui pouvait m'éclairer? Bien que mon père ait convoité ma mère avec succès et que par injustice, il détenait aussi la passion pour la terre, ses choix s'armaient de lucidité. Il serait ferme à mon égard et n'encouragerait jamais un projet aussi excessif que de traverser cette rivière. Même s'il n'eût fallu que d'une enjambée, lui qui la craignait féroce depuis qu'à sa plus tendre enfance, on lui avait appris qu'elle avait noyé son besson. Il aurait vociféré. Gueuler aux enfers de ne pas me prendre. Il m'aurait obligé à abandonner. Par la colère ou la force. Et j'aurais obéi.

Alors, aller vers ma mère. Tendre et compréhensive. Soignante et aimante. Mais aussi juste et fidèle. Elle aurait trouvé les mots. Elle aurait su contourner mes propos. Elle aurait parlé lentement, mais d'une voix accablée. De soucis et de regrets. Soucis pour son honorable mari qui s'échinait à la terre pour cette famille qu'elle voyait le traiter avec ingratitude. Et regrets de n'avoir su m'inculquer la droiture et la noblesse des liens filiaux. Elle aurait calmé les ardeurs de mon cœur. M'aurait parlé du temps qui serait toujours là. De mortalité impromptue. D'éternel recommencement. Patiemment, elle m'aurait lassé. Persuadé de mes chimères. Par peur et par amour. Pour elle-même et mon paternel. Ma mère, cajoleuse, pouvait briser d'un seul regard détourné, la plus coriace des chaînes qui m'aurait attaché à l'autre rive.

Me tourner vers mes frères, alors là, jamais. De laquelle des risées m'auraient-ils fait le plus grand des affronts? Celle de la peur de l'eau trouble qui coule fugueuse d'amont en aval, après que je leur eus avoué mon inaptitude à la nage. Ou pire, ils auraient saccagé l'image parfaite de Lucia par leurs sarcasmes. L'amoindrissant tout juste à une tourterelle, fade et pâle. Alors qu'elle est tout autre, étincelante, vénérable, hypnotique. Par pure jalousie, ils auraient tenté d'offenser ma passion et ma raison de vivre se serait fait appeler lubie.

Alors, cette nuit et les autres durent rester sans réponse ni repos, pendant que les jours se succédaient à ne toucher que des yeux, la perle rare. Elle avait maintenant pris comme moi l'habitude de l'aube. Tel un jeu, aux règles demeurées secrètes, nous espérions devancer l'autre.

Lorsque le vent voulait bien m'aider, il transportait d'un élan, à la mesure de ma passion, son parfum vers mon côté de la rive. Une brise de lavande fraîche, saupoudrée d'épices à saveur de sa peau bronzée. Alors, je vibraï. M'exaltaï qu'un simple et même soleil nous réchauffe et nous unisse de ses rayons. Je m'emplissais d'un courage surnaturel. Le souffle du vent gonflait d'euphorie mes idées de grandeur. J'allais construire un navire, affronter la terrible rivière, me hisser jusqu'à sa berge et d'un geste triomphal, j'emporterais Lucia.

À partir de ce jour, mes nuits s'écourtèrent encore si possible. Et avant même les premières lueurs, chassant les lucioles, j'avais à la main la hache, abattant les troncs qui se transformeraient en espoir navigable. Lorsque ma belle apparaissait sur la plage, mes forces redoublaient. Les meurtrissures de mes paumes se soulageaient à son sourire.

Dès que dix de ces énormes rondins de palmiers furent au sol, effeuillés et alignés, je me saisis du cordage que j'avais tressé, avec fougue et empressement, et j'en liai le bataclan, qui prenait plus aisément la forme d'un radeau que d'un drakkar, mais qui je l'espérais, saurait naviguer les flots tumultueux.

La souveraine de mes songes quittant la plage, m'offrait souvent, de son simple balancement de main délicieux, un trésor digne des plus grands pillages. J'en profitais pour courir, vaquer aux champs, avant de finir ma journée, le corps en ruine, au fond de ma paillasse. Je me devais d'y regagner les forces nécessaires à l'aventure d'une vie. Le lendemain serait un jour merveilleux.

Aux premiers fracas du bateau heurtant la houle, elle était déjà là, scrutant le moindre de mes gestes. Je parlais à mon courage. Enfin, j'allais la tenir entre mes bras. Qu'allais-je lui dire? Saurait-elle m'aimer? Pourrais-je la combler à hauteur de ses mérites? J'étais à questionner mon âme de tous ses maux lorsqu'une vague glissa largement par-dessus l'embarcation. J'allais y monter. L'eau à mes genoux devenait menaçante. Je tirais tant bien que mal sur le cordage, qui sauvagement tentait de m'emporter. Le vent, jadis mon allié, à amener les effluves de Lucia à mon visage, me trahissait maintenant tel un mutin. La corde qui m'échappait brûlait mes mains et mon cœur du même effort. J'avais l'eau à la taille et la peur jusqu'à la gorge. Le courant voulait nous emporter, moi et ma passion. Je regardais l'autre rive, avide de courage et de plus de forces. Il me fallait choisir, la noyade ou le désespoir. Le bateau, trop lourd, allait l'emporter. Dans une tentative ultime de le retenir, je tendis tous mes nerfs et la corde d'un bruit sec lâcha. Le radeau dévalant le torrent me laissa culbuté et trempé de honte. Il me fallut trois jours avant d'y revenir.

Trois jours de tourments. Trois jours de douleur insupportable. Trois jours d'insomnie à chercher une solution. Trois jours à regretter sa présence.

Discrètement, le matin de la troisième aube, j'avancais lentement à la rencontre de la plage que je croyais trouver déserte. À ma grande surprise, Lucia était là, assise en petit amas, la tête contre ses genoux. Elle releva la nuque à mon arrivée. Son regard étincelait des larmes de bonheur. Son sourire gêné rassurait le mien. Elle prit cette pose que je connaissais bien. Comme une reine, droite et imposante, patiente et intéressé par ses sujets.

Mon ennemi avait été le vent. Devant elle, j'allais l'affronter et le dompter. Je commençai par arranger, en croix, deux grandes tiges que j'avais pris peine à sculpter. Le plus adroitement

possible, j'avais nivelé les nœuds, usant de mon couteau comme l'artiste tailleur de pierre s'applique à son maillet. Après en avoir noué le centre d'une liane robuste, j'étalai au sol la large toile que j'avais chapardée à l'atelier. Quatre autres baguettes plus fines, que je coudrais aux extrémités, allaient former l'immense losange qui me permettrait de traverser l'eau au visage de mon ennemi, soufflant à mon gré sa jalousie.

Sous le regard médusé de ma passion, mes mains s'activaient, agiles et fébriles, à la confection du cerf-volant qui me soulèverait, aussi léger que mon cœur.

Bien ficelé, bien cousu, tout était prêt pour la grande envolée. Ne restait plus qu'à narguer la brise. Ce que je fis, aussitôt l'appareil relié à mon corps. Je commençai par courir sur la plage, l'objet majestueux s'élevant à quelques coudées derrière mon dos. Le vent s'en offusqua rapidement et la toile gonfla sec. Je délestai alors hardiment la corde, laissant l'énorme losange monter dans l'immensité de ce ciel bleu victoire. Bien arrimé, lorsque tout le lest fut pris, je sentis une douleur serrer mon ventre. Lucia, de l'autre côté, énervée comme une sauterelle, tapait des mains à la vue de mes exploits. Mes pieds quittaient le sol. Mon âme quittait mon corps. Ma bouche grande ouverte happait l'univers. Seule ma peur demeurait lucide. Mais mon opposant ne l'entendait pas ainsi. Il souffla sa rage en un brusque emportement. À l'autre bout du cordage, le cerf-volant s'excitait de ce plaisir de voler. Il se mit à tourbillonner et à se cabrer. Usant de toute la force de mes treize ans, je m'échinai à le calmer. Alors le mistral aliéné s'éleva en humeur de tempête et projeta ma voilure vers la rivière. Le losange, étourdi, piqua net vers l'eau et moi vers la plage. Lorsque le tissu toucha le torrent, il se gonfla d'eau et prit l'allure du courant. J'étais traîné à plat ventre dans le sable râpeux. Je me voyais emporté. Perdu à jamais dans l'océan abyssal. M'y refusant, d'un geste énergique, orchestré par ma peur, j'agrippai mon couteau et en frappai la corde qui se sectionna au grand ravissement de ma reine. Le combat était terminé. Mon visage accablé contre le grain chaud. De ces larmes qui descendaient mes joues, j'aurais voulu en faire une boue et l'enfoncer dans ma gorge pour arrêter la douleur d'y entrer. En nage, j'étais vaincu par mon découragement. L'abandon célébrait tout mon être atterré. La culpabilité se vautrait dans mes veines pour y alimenter ma déception jusqu'au cœur. Le temps immobile admirait l'œuvre de mes craintes. Jusqu'à ce que j'oblige mes yeux à regarder la vie à nouveau. Que ma souffrance se transforme en volonté. Que ma peur se change en énergie. Que ma honte devienne force intérieure. Et alors que je fixais le plus imposant palmier de la rive, celui dont les âges ne peuvent être comptés par l'ancêtre du village, le Goliath, le prince des sommets, je compris que j'allais le terrasser. J'allais assouvir ma colère. Glorieux. J'allais le fouler du pied. Marchant fièrement sur l'arbre abattu, j'irais joindre mes mains à celles de Lucia, mon indulgente maîtresse.

De ces images festives, je repris vie. Je me relevai et fonçai sans pitié ni ménagement vers le colosse. Et je l'attaquai. De coups de couteau mordants, je m'acharnai. L'écorce rompit aisément, mais sa chair intérieure durcie par les années tenait ferme. Ma violence n'avait d'égale que mon amour. Débordante. Je creusais, grattais, saccageais en tous sens. Lorsque ma main ralentissait, j'usais des griffes, puis des dents. J'en avais assez de l'attente. L'arbre allait tomber. J'entendais ses craquements comme des gémissements. Comme David avait frondé le géant, je l'achevai avec la force du désespéré.

Et enfin, il tangua. Pencha vers l'eau tremblante. Lente et savoureuse fut sa descente. De chaque centimètre qui l'approchait des flots, mon espoir s'élevait. Un pont. De ma passion serait

né un pont entre nos deux villages, ouvrant la voie à de nombreuses idylles. Lucia serait fière d'être celle que j'eus choisie. Et pour cela elle me serait fidèle. Au compte des craquements qu'émettait l'arbre en plongée, j'empilais les joies naissantes; le bonheur du premier touché. La beauté de ses yeux à distance d'un souffle. Le plaisir de ses lèvres caramélisées aux miennes. L'enchantement d'enlacer mes mains à sa taille. Le son de sa voix habitant mes oreilles. Et son cœur battant contre le mien.

Devant nos yeux ébahis, l'arbre arrivait enfin à son sépulcre. Il aurait une place de choix dans la narration de ma passion. Mais, ce ne serait pas celle d'une passerelle. Car malheur, ma colère aveuglée avait surestimé sa droiture. Arrivé à l'eau, il l'éclaboussa comme un feu d'artifice dans une nuit sans fin. Il tonna telle une armada de dix mille hommes avançant au pas de guerre. Les berges déferlèrent jusqu'à la forêt. Mais avant le retour au silence morne et inquiétant, l'eau ravalée dans son lit reprenait son cours torrentiel, trimbalant avec elle le géant qui avait refusé d'étirer les bras de quelques mètres de plus. Il disparaissait lâchement, amenant dans son sillage les miettes d'un espoir éclaté.

C'est alors que je vis le drame. Lucia étendue au sol. Frappée par la vague débordante. Elle gisait en contraste, tel un cygne, majestueusement blanche dans une flaque de boue. J'en oubliai toute peur. Toute raison. Toute infortune. Et ma mort probable. Et me jetai à l'eau, opaque et déchaînée. Je ne sus que j'y étais que lorsque le frisson traversa ma poitrine. De son inertie, jamais Lucia ne m'avait tant appelé. J'avais eu tant besoin de ma passion, mais jamais, avant cet instant, ma passion n'avait eu besoin de moi. Les poings hauts et crispés j'accourais à son aide. Les vagues menaçaient chaque pas que j'assurais téméraire. Mes bras sans se résoudre à nager, tiraient devant sur une corde imaginaire vers l'autre rive. Malgré la hâte, le souffle court, il me semblait faire du surplace. À petites secousses, la plage se rapprochait. À grandes poussées, la rivière me bousculait. Ma mort était imminente. Périr noyé. Si ma reine revenait à elle, elle ne saurait jamais que je n'étais plus. Elle me croirait exilé par la honte. Peut-être m'attendrait-elle quelques jours? Avant de se lasser et d'oublier. L'eau était à mon cou.

D'une vague à l'autre, je retenais ma respiration. J'eus une pensée pour ma mère qui, j'en étais sûr, me pleurerait longuement. Mon père maudirait encore cette rivière qui lui enlevait des bras. Et mes frères, au nombre de quatre, oublieraient nos moqueries et nos querelles, comme je l'eusse aussi fait pour chacun d'entre eux, et porteraient durement le deuil, sans le corps pour épancher leurs larmes.

Mes efforts allaient du bout des pieds qui cherchaient prise jusqu'à ma tête étirée au ciel. J'ouvrais des yeux immenses vers la dernière image de ma belle. Bientôt, je perdrais pied et suivrais dans le trépas le chemin du géant que j'avais abattu sans gloire. Mais je continuais d'avancer. Et alors, je fus frappé d'une grotesque illusion. Ma peur se transformait en folie. Si je n'étais pas mort, je devais rêver éveillé. L'eau n'était maintenant qu'à mes épaules. Mes pas se raffermirent. J'allais traverser.

Tout ce temps, je pouvais! J'avais été l'acteur de mes propres tourments. Tout ce temps, je pouvais! Mes efforts volontairement achoppés par ma peur de réussite. J'avais eu peur de l'inconnu. De ne savoir quoi en faire une fois que je l'aurais. J'avais perdu tout ce temps. Et ma passion gisait maintenant au sol. Peut-être trop tard. J'accourais. L'eau à mes genoux.

J'accourais. Les pieds froissant son sable. J'accourais. Et elle releva la tête. Me laissant m'agenouiller près d'elle, je l'enserrai de mes bras. Lucia était si réelle.

Désormais, je suis Pablo. J'ai treize ans. J'ai une passion et je n'ai plus peur de vivre...

Les visiteurs de la nuit

Par Shawn Foster

Deux heures vingt-deux du matin: Andrea fut réveillée par un étrange bruit venant de la salle de bain. Craignant que quelqu'un ne se soit infiltré dans la maison, elle réveilla Mark, son époux, pour qu'il aille vérifier

-Pssst! Mark... Réveille-toi!

-Ah... Chérie... qu'est-ce qu'il y a? Il est presque deux heures et demie du matin...

-Je crois que quelqu'un est dans la salle de bain.

Tout de suite, Mark quitta le lit tout en prévenant sa belle de ne pas bouger et de ne faire aucun bruit. Un peu nerveux à l'idée de peut-être bien devoir faire face à un malfaiteur, il se dirigea vers la salle de bain, prêt à se défendre contre toute attaque. À quelques pas de la pièce suspecte, il ouvrit la lumière et regarda tout autour, sans rien trouver d'anormal. Rien, sinon une boîte de mouchoirs qui sûrement, avait dû tomber en raison du vent provenant de la fenêtre qu'Andrea avait oublié de fermer après avoir utilisé le petit coin...

Mark regagna le lit et rassura sa compagne en lui racontant simplement ce qu'il venait de constater. Soulagée, Andrea l'embrassa et se tourna sur le côté dans le but de se rendormir.

Lorsqu'elle abandonna les bras de Morphée, Mark, comme à tous les matins, était déjà parti travailler. Elle se leva et entreprit de se préparer en vue de la journée qui l'attendait. C'est qu'elle devait sortir pour prendre le petit déjeuner à l'extérieur et aussi, faire l'épicerie au plus vite, car le garde-manger était pratiquement vide. Après s'être douchée, elle chercha son collier, celui avec une croix, qu'elle était persuadée avoir laissé sur le comptoir de la salle de bain, tout près du lavabo. Mais assez étrangement, il ne s'y trouvait pas.

-Bizarre, songea-t-elle.

Puis elle s'habilla. Ceci fait, elle s'examina devant le grand miroir de sa chambre avant de voir, à même celui-ci, le reflet de son fameux collier, lequel était suspendu, croix à l'envers, tout juste derrière elle, sur son tiroir à moitié ouvert. Elle le prit et le noua autour de son cou, tout en s'efforçant de se souvenir du moment où elle avait bien pu le déposer en ce lieu. N'y parvenant pas, elle partit en direction du restaurant où elle avait rendez-vous avec sa vieille amie Martine. Voilà bien cinq bonnes années qu'elle ne l'avait pas vue. Excitées de se retrouver enfin, les deux femmes firent durer le repas durant presque deux heures. À la fin de celui-ci, elles durent se quitter pour vaquer à leurs occupations respectives, non sans s'échanger leurs numéros de téléphone, histoire de rester en contact.

Deux autres heures s'écoulèrent avant qu'Andrea ne revienne de l'épicerie avec en main, plusieurs sacs. Une fois à l'intérieur de la maison, elle se rendit à la cuisine pour consulter l'horloge. Déjà quatorze heures! Le temps qu'elle range tout, dix autres minutes avaient filé. Fatiguée après avoir transporté tous ces sacs, elle s'installa confortablement devant le téléviseur lorsqu'elle entendit un bruit semblant provenir de sa chambre. Croyant que celui-ci était encore dû au vent qui avait fait tomber un objet, elle se rendit dans la pièce dans le but fermer la fenêtre. Mais voilà... celle-ci était déjà fermée. Elle tenta de trouver une bonne explication pour ne pas céder à la panique, mais n'en trouva aucune. Elle choisit donc d'ignorer ce qui venait de se

produire et retourna dans le salon pour écouter la télévision. Une fois son émission terminée, elle entreprit de préparer le dîner, Mark s'appêtant à rentrer du boulot. Vers dix-huit heures, ce dernier se montra avec en main, un magnifique bouquet de fleurs. Heureuse de ce présent improvisé, elle déposa les roses dans un beau vase avant d'embrasser son amour. Puis elle l'invita à s'asseoir après lui avoir précisé qu'elle avait eu l'idée de lui préparer son repas préféré: une belle lasagne apprêtée exactement comme il l'aimait.

Le repas terminé, ils s'offrirent quelques verres de "Moscato", un bon petit vin blanc qu'Andrea avait acheté plus tôt dans la journée. C'est sans mal qu'ils absorbèrent tout le contenu de la bouteille. Puis en fin de soirée, les deux se rendirent dans leur chambre pour s'allonger et regarder la télé. Après seulement dix minutes, Mark tomba endormi tandis que de son côté, Andrea resta éveillée suffisamment longtemps pour écouter jusqu'au bout une émission qu'elle trouvait fort intéressante. Le film de fin de soirée venait à peine de débiter lorsqu'à son tour, elle se laissa gagner par le sommeil.

À nouveau, Mark était déjà parti lorsqu'elle s'éveilla le lendemain matin. Comme à son habitude, elle se doucha et avala son petit déjeuner en solo. Aucune sortie au programme, cette journée-là. D'abord, en raison des ses corvées ménagères et ensuite, parce qu'elle se sentait plus ou moins bien. Alors qu'elle sirotait son café, elle entendit un bruit qui cette fois, provenait de la salle de bain. Elle alla vérifier, non sans s'emparer d'un balai, persuadée que dans ce cas-ci, elle allait découvrir quelque chose. Elle s'infiltra lentement dans la pièce, mais là encore, ne vit rien. Trouvant la chose curieuse, elle descendit au sous-sol pour consulter l'Internet, histoire de dénicher un exterminateur de son quartier. Qui sait? Peut-être bien qu'un raton laveur ou des rats s'étaient infiltrés dans les murs...

Tout en buvant son café et mangeant son bagel, elle ouvrit son portable et entama ses recherches. En un rien de temps, elle trouva les coordonnées d'un exterminateur dont les locaux se situaient tout près de chez elle. Après avoir noté son numéro de téléphone sur un bout de papier, elle l'appela et le pria de bien vouloir passer pour examiner les murs, le grenier et les conduits d'aération. Elle eut tout le loisir de terminer son petit déjeuner et de faire son ménage avant que l'exterminateur ne se pointe à sa porte. Après l'avoir fait entrer, elle lui expliqua la situation. Sans plus attendre, l'homme entreprit d'inspecter les lieux pendant que sa cliente s'installa sur le sofa pour visionner un film. Au bout de quarante-cinq minutes, l'exterminateur revint vers elle. Transportant une boîte, il lui dit:

-Euh... Je n'ai rien trouvé, sauf ceci qui se trouvait en plein milieu du garage...

Après avoir déposé la fameuse boîte sur la table, il se fit très nerveux et annonça qu'il devait partir sur-le-champ. Ceci dit, il se précipita vers la porte puis s'esquiva en la faisant claquer derrière lui. Bien que surprise par le comportement de ce drôle d'individu, Andrea se contenta de hausser les épaules avant de s'asseoir à la table pour examiner le contenu de la boîte. Lorsqu'elle l'ouvrit, elle trouva un journal. Écrit dans une langue étrangère, celui-ci contenait plusieurs photos de personnes qu'elle ne connaissait ni d'Adam ni d'Ève. Outre cela, elle trouva de vieux appareils vidéo. Peu étonnée de ses trouvailles, elle partit remettre le tout au garage. Une fois là, elle faillit s'étouffer lorsqu'une sale odeur de viande pourrie lui monta aux narines.

-Mais c'est dégueulasse! lâcha-t-elle. Je comprends maintenant pourquoi l'exterminateur est reparti aussi vite! Puis elle rangea la boîte dans un coin de la pièce. Ce faisant, elle constata que la température commençait soudainement à chuter... il faisait froid, tout à coup, très froid, même! Elle crut donc que le système de climatisation s'était déclenché de lui-même, mais voilà qu'après un instant, tout redevint normal...

Le soir, lorsqu'il revint, Mark transportait avec lui une boîte de pizza au pepperoni, la préférée d'Andrea. Après ce délicieux repas, son gentil chéri avait une autre surprise en réserve puisqu'il avait loué un film romantique qu'il souhaitait écouter en sa compagnie. Les deux se mirent en pyjama et s'installèrent devant le petit écran quand la porte de la salle de bain se mit à claquer, comme ça, toute seule et sans raison apparente. Trois coups... toc... toc... toc... et c'était continu. Effrayée, Andrea lança à Mark:

-Non, mais... qu'est-ce qui se passe?

Le pauvre ne savait que répondre, tout aussi troublé qu'elle. Durant une bonne partie de la nuit, ni l'un ni l'autre ne parvint à fermer l'œil. Puis très tôt le matin, soit à précisément deux heures vingt-deux, le bruit cessa. Du coup, ils purent s'endormir, malgré la peur qui les animait. Quand ils s'éveillèrent, en ce beau samedi ensoleillé, ils se rendirent à la cuisine pour y prendre leur petit déjeuner. C'est dans le plus parfait des silences qu'ils buvaient leur café. Ils avaient beau chercher et chercher, aucune explication ne leur venait à l'esprit. Il régnait un silence de mort, jusqu'à ce qu'Andrea dise:

-Tu crois aux esprits, Mark?

-Bien sûr que non! C'est sûrement les ressorts de la porte... je crois qu'on a eu peur pour rien... ne t'inquiète pas!

-Bon... euh... si tu le dis...

La jeune femme partit ensuite se vêtir. Souhaitant en avoir le cœur net, elle tenait mordicus à rencontrer son frère, lequel était à la fois prêtre et médium. C'est que contrairement à Mark, elle ne croyait pas, elle, qu'il existait une explication plausible pour justifier ce qui s'était produit. Elle fit plus d'une heure de route avant d'arriver à l'église où pratiquait son frère.

-Andrea! lança ce dernier tout sourire. Mais quelle belle surprise!

-Euh... ouais... Salut John. Comment vas-tu?

-Très bien et toi? Tu me sembles préoccupée... quelque chose qui cloche?

-Écoute... je crois que ma maison est hantée.

-Wow! T'en es bien sûre, p'tite soeur? Très souvent, il y a une explication logique à ce genre de phénomènes...

-Non, pas cette fois! Je veux que tu viennes chez moi. Tout de suite. Ainsi, tu pourras voir par toi-même.

Une fois chez Andrea, John et la petite équipe d'experts en phénomènes paranormaux qu'il avait cru bon de déplacer commencèrent à purifier les lieux. C'est à ce moment qu'un vieil homme frappa à la porte. Du coup, ils interrompirent leurs travaux, le temps qu'Andrea aille ouvrir. L'étrange homme portait un gros chapeau qui masquait quelque peu son visage...

-Euh... Qui êtes-vous? chercha à savoir Andrea.

-Reficul, Reficul Nomed!

-Ah... euh... bonjour...

-Puis-je entrer?

-Bien sûr... répondit Andrea d'un ton hésitant.

S'exécutant, l'homme se plut à regarder ce que le frère d'Andrea et ses amis faisaient puis d'un drôle d'air, réclama l'autorisation d'examiner la demeure. Surprise par cette demande, Andrea voulut en connaître la raison. Ce à quoi le curieux visiteur répondit:

-C'est que j'aimerais pouvoir procéder à l'estimation de sa valeur.

-En ce cas, s'empressa de répliquer Andrea, c'est bon. Allez-y...

Si elle s'était à ce point empressée d'accepter, c'est que cet homme ne pouvait mieux tomber. Fou comme le hasard fait parfois bien les choses! C'est que depuis les événements de la veille, elle n'entretenait plus qu'une seule idée, soit celle de déménager au plus vite. Pour elle, aucun doute possible: cette satanée maison était bel et bien hantée.

Reficul erra dans la place tout en profitant de l'inattention de la propriétaire pour déposer, à l'intérieur de chaque pièce, un tout petit objet. Il n'omit aucun endroit, pas même le grenier. Ceci terminé, il redescendit au premier et fit savoir qu'il comptait revenir dès le lendemain pour transmettre les résultats de son estimation. Puis sans saluer qui que ce soit, il s'esquiva. L'ayant vu ainsi partir, Andrea se dirigea vers la porte pour le remercier, mais lorsqu'elle l'ouvrit, le vieil homme n'était déjà plus là. Voilà qui n'était pas sans l'étonner... il venait pourtant tout juste de quitter. À peine cinq secondes s'étaient écoulées depuis son départ. Et puisqu'il n'était plus dans la fleur de l'âge, les chances pour qu'il se soit sauvé à la course étaient bien minces. Un peu tourmentée, la jeune femme referma la porte avant de rejoindre le groupe d'experts. Lorsque ces derniers eurent effectué le travail de purification, Andrea accueillit sans mot dire le verdict de son frère, à savoir que sa maison n'était nullement hantée! D'abord septique, elle se sentit ensuite franchement ridicule d'avoir ainsi cru que Mark et elle cohabitaient avec des fantômes... Cachant son inconfort, elle remercia tout le monde pour s'être ainsi déplacé.

Une fois seule, elle appela son époux pour s'enquérir de l'heure de son retour. Or, celui-ci avait été appelé d'urgence à l'hôpital et devait travailler pour encore un long moment.

-Je suis désolé, lui signifia-t-il, mais j'ai bien peur d'en avoir pour toute la nuit.

Puisque tel était le cas, Andrea tira le meilleur de sa solitude. Aussi, se prépara-t-elle une bonne salade. Après quoi, elle s'offrit quelques bons vieux films de filles et un long bain chaud. Bien emmitouflée dans un confortable pyjama, elle gagna ensuite son lit où elle s'endormit au beau milieu d'un film. À deux heures vingt-deux, elle se réveilla en sursaut après s'être sentie secouer par un bras. Elle ouvrit les yeux pour aussitôt se retrouver face à face avec un homme tout de noir vêtu et aux yeux rouges comme le sang. Il ressemblait en tout point à Reficul. Elle tenta un cri, mais parce que trop terrorisée, aucun son ne parvint à sortir de sa bouche. Alors sa meilleure idée fut de se retourner et de se cacher sous les couvertures. Elle dut bien rester ainsi durant dix bonnes minutes avant de sortir la tête et scruter les lieux pour voir si l'homme se trouvait toujours là. À ce stade, impossible de déterminer s'il s'agissait d'un mauvais rêve ou pas...

Elle se leva pour se rendre à la salle de bain et c'est là que dans la pénombre, elle aperçut une chose à quatre pattes, assise sur le cabinet d'aisances et qui la fixait avec de grands yeux rouges. Elle ouvrit la lumière en croyant vivement à une hallucination, mais non... la chose était toujours là. Puis d'un seul coup, l'être répugnant bondit dans le miroir et disparut! Pour Andrea, plus de doute possible. Ce qu'elle venait de voir n'avait rien d'un rêve. Même que c'était parfaitement réel. C'est à ce moment que Mark revint du travail, tout surpris de la trouver éveillée.

-Je peux savoir pourquoi tu es encore debout à cette heure? interrogea-t-il.

-Je l'ai vu, Mark, je l'ai vu!

-Mais qui? De qui est-ce que tu parles?

-L'esprit! de s'exclamer Andrea en pointant le cabinet du doigt. Il était là et... quand j'étais couchée dans le lit, il... il m'a touchée!

-Mais calme-toi, je t'en prie!!! Tu as simplement rêvé, ma chérie.

-NON!!! Il était là!!!

Ne sachant trop que dire, mais se disant qu'Andrea n'était pas du genre à imaginer ou inventer des histoires aussi farfelues, il se contenta de l'entourer par les épaules et de l'entraîner vers le lit.

Durant la journée qui suivit, alors qu'elle était encore toute seule, la pauvre Andrea était traumatisée, pour ne pas dire terrifiée. Elle eut donc l'idée de rappeler son frère pour lui raconter ce qui s'était déroulé, mais pas plus que Mark il ne la prit au sérieux. Voulant se faire rassurant, il lui répéta encore et encore qu'il avait visité sa demeure, qu'il l'avait inspectée et qu'il n'y avait absolument rien détecté d'anormal. Bien pire, il la soupçonna d'avoir imaginé cette histoire, fort probablement parce qu'elle se sentait trop seule ou encore, parce qu'elle souffrait d'un manque évident d'attention. L'entretien terminé, quelqu'un frappa à la porte. Avant de répondre, la jeune

regarda par la fenêtre pour s'enquérir de l'identité de son visiteur. Et c'était lui... l'homme, exactement le même homme qu'elle avait vu la nuit précédente! Ne le reconnaissant que trop bien, elle refusa de lui ouvrir et s'efforça de ne faire aucun bruit, histoire de lui faire croire que la maison était vide. Mais son stratagème de ne point fonctionner puisqu'une voix, provenant de derrière la porte, lança:

-Inutile de vous cacher, je sais que vous êtes là!

Puis soudainement, la porte s'ouvrit. L'homme entra avant de se retrouver en face d'Andrea, laquelle exigea de savoir ce qu'il est venu faire chez elle la nuit précédente. À cela, l'étranger ne répondit pas, se contentant de la regarder et de retirer son chapeau. Là encore, il avait les yeux rouges comme le sang. Posant sur elle un regard glacial, il lui balança:

-Je reviendrai quand l'heure correspondra au chiffre du diable.

Sans rien ajouter, il quitta la maison et disparut. Andrea n'avait pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire par: «quand l'heure correspondra au chiffre du diable». Pour arriver à comprendre l'énigme, elle prit le temps de se remémorer chacun des événements des derniers jours. D'abord, il y eut la boîte trouvée au beau milieu du garage. Qui sait? Peut-être bien qu'elle contenait des explications. Elle partit donc la chercher pour réexaminer son contenu. Dans l'un des appareils vidéo, elle remarqua qu'une vieille cassette avait été insérée. En diffusant la bande, voilà qu'elle se mit à entendre un murmure aussi macabre qu'effrayant, sans toutefois arriver à saisir la teneur des propos tenus. Un peu plus loin, des cris horribles se faisaient entendre, des cris de terreur que seuls des êtres sur le point de connaître une fin atroce sont susceptibles d'émettre. Malheureusement, il lui était impossible de voir les images, le film étant trop vieux et trop sombre. Puis en feuilletant le journal, elle reconnut une photo de son salon, dont le plancher était recouvert de cadavres. Parmi ceux-ci, elle fut à même d'identifier des visages aperçus sur d'autres photos publiées dans les pages précédentes. Poursuivant plus loin sa lecture, elle vit de nouvelles photos, celles-là exhibant des images plus que sinistres d'un massacre ayant eu lieu à même l'enceinte de sa maison. Fait encore plus troublant: sur chaque photo, apparaissait un vieil homme portant un habit noir et un gros chapeau. Celui-là, elle ne le reconnaissait que trop bien. Il s'agissait de Reficul. Mais était-ce vraiment lui ou était-ce le fruit de son imagination?

Quand Mark revint, elle lui fit écouter la bande vidéo puis lui tendit le journal. Le pauvre était bouche bée. C'est qu'avec Andrea, il venait pratiquement d'assister, impuissant, à l'assassinat de trois familles entières. Jetant un œil sur les différents textes qui accompagnaient les photos, il se rendit compte que chacune des pages comportait un signe identique, soit celui d'un homme avec une tête de bouc. Intrigué, il se souvint qu'un de ses anciens professeurs d'université s'était jadis livré à plusieurs recherches sur les créatures mythiques. Aussi, décida-t-il de passer à l'université dès le lendemain pour tenter de le rencontrer et lui faire voir le journal.

Le lendemain matin, lorsqu'ils se garèrent devant l'établissement universitaire, Andrea choisit d'attendre dans la voiture. C'est donc seul que Mark se présenta au bureau de la direction pour demander où se trouvait le local de monsieur Germano. Une fois devant ce dernier, il s'empressa de le saluer, non sans lui préciser qu'il y avait trop d'années, déjà, qu'ils ne s'étaient pas vus.

-Alors, mon ami... fit gentiment le professeur. Que me vaut l'honneur de votre visite?

-Bien... hésita Mark. Disons que j'aurais besoin d'informations.

Après que son ancien élève lui eut expliqué le genre d'informations qu'il souhaitait obtenir, monsieur Germano entreprit d'examiner le journal pour le refermer aussitôt.

-Sortez tout de suite d'ici! somma-t-il son visiteur en lui remettant le journal.

Étonné, Mark ne put que lui demander ce qui avait bien pu le mettre dans un tel état.

-C'est le Baphomet! signifia le professeur. Le diable ou si vous préférez, le mal incarné!

-Je vois, répliqua Mark en lui tendant à nouveau le journal. Mais puis-je savoir pourquoi sa photo se retrouve dans cette parution?

-Je ne veux pas le toucher! s'écria l'autre en reculant. Votre journal est maudit! Auriez-vous été témoin, dernièrement, de phénomènes étranges qui se seraient produits à votre domicile? Verriez-vous des choses, ou entendriez-vous des bruits particuliers?

-Maintenant que vous le demandez, répondit Mark, il arrive assez souvent qu'une porte de la maison se mette à claquer trois fois, et ce, de façon répétitive... on entend: toc... toc... toc... Et ça continue ainsi pendant un certain temps. Aussi, ma femme, Andrea, affirme avoir vu, dans notre salle de bain, l'ombre d'une créature assise sur le cabinet d'aisances.

-Oh non! lâcha son interlocuteur. Dieu du ciel! Vous devez quitter cette maison sur-le-champ et partir le plus loin possible! Les trois coups de porte... l'ombre qui s'est montrée... le processus est drôlement avancé! Il va bientôt venir!

-Mais qui? paniqua Mark.

-Mais le Baphomet, voyons! Les trois coups de porte sont une insulte envers le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Est-ce que votre cabinet est situé à proximité d'un miroir?

-Euh... oui... en fait, le miroir se trouve tout juste derrière le cabinet.

-Ah! Retirez-le! Retirez TOUS les miroirs de votre maison et tout de suite!

-Mais expliquez-moi ce qui se passe, pour l'amour de Dieu! insista Mark.

-Où avez-vous trouvé ce journal?

-Dans notre garage...

-Mais où précisément?

-Disons que le garage se situe sous la salle de bain...

-Mark! C'est exactement là que vous avez trouvé la boîte, non? Et c'est dans la salle de bain du haut que votre épouse a vu la créature! Sachez que c'est par les miroirs que ces bêtes

s'infiltrèrent. Pour elles, c'est comme un portail entre le monde des ténèbres et celui des humains. Auriez-vous reçu des visites pour le moins... étranges, par hasard?

Au même moment, fatiguée de poireauter dans la voiture, Andrea faisait irruption dans la pièce. Ayant parfaitement entendu la question, elle répondit par l'affirmative.

-Un individu qui dit s'appeler Reficul Nomed est venu me voir, indiqua-t-elle. Il a visité la maison et depuis, des choses très étranges se sont produites, et ce, presque toujours à précisément deux heures vingt-deux du matin. Une nuit, alors que j'étais seule, je l'ai vu dans ma chambre. Je ne l'oublierai jamais... ses yeux étaient rouges comme le sang. Je l'ai aussi entendu me dire quelque chose comme: "Je reviendrai quand l'heure correspondra au chiffre du diable".

Elle mentionna de plus avoir reconnu le même personnage sur des photos montrant des familles entières venant d'être assassinées.

Monsieur Germano fixa attentivement le couple avant de demander:

-Depuis cette fameuse phrase que vous a dite ce... Reficul, il s'est écoulé combien de nuits?

Ce à quoi les deux autres répondirent que cela ferait trois nuits à compter de la suivante.

-C'est trop tard, maintenant, les prévint le professeur. Vous devez tout de suite quitter cette demeure.

Cela dit, il les chassa tout en les priant de ne jamais revenir!

Mark et Andrea arrivèrent à leur domicile alors que la nuit approchait. Trop nerveux pour parvenir à trouver le sommeil, les deux demeurèrent dans leur chambre, les yeux grand ouverts, jusqu'à ce que le cadran indique deux heures vingt. Là, chacun posa sur l'autre un regard glacial. À deux heures vingt-et-une, ils se regardèrent à nouveau, un peu plus nerveusement, et à deux heures vingt-deux, ils entendirent cogner à la porte. L'un comme l'autre sursauta avant de bondir du lit. Sauf que le bruit ne provenait pas de la porte d'entrée, mais bien de la salle de bain. En regardant sous la porte de cette pièce, ils pouvaient aisément apercevoir de la lumière. Andrea ouvrit fébrilement, quant elle et son époux tombèrent sur d'affreuses créatures moitié homme moitié bouc, chacune affichant de gros yeux rouges, de longues griffes, de longues cornes et un corps en totale décomposition. C'est en hurlant que les époux se ruèrent vers la porte d'entrée. Lorsque Mark l'ouvrit, ce fut pour se retrouver nez à nez avec Reficul. Celui-ci retira son chapeau en lançant:

-Coucou, mes amis... c'est l'heure de partir en voyage! Que diriez-vous de visiter l'enfer avec moi? Ha! Ha! Ha!

En guise de réponse, Mark lui assena un violent coup de poing. Mais ce fut en vain puisque sa main passa au travers du corps de l'intrus. Soudain, ce dernier se mit à réciter les mots suivants:

-Démons de la nuit, anges de la terreur, je suis votre maître et vous ordonne de venir à moi, le grand Démon Lucifer.

En entendant ces derniers mots, Mark comprit tout de suite que «Reficul Nomed» était en fait «Démon Lucifer», écrit en sens inversé. Cherchant à s'enfuir, il se tourna pour entraîner Andrea avec lui, mais sa chérie avait disparu.

-Qu'as-tu fait d'Andrea, espèce de salopard? hurla-t-il.

-Ne t'inquiète pas pour elle, fit la bête. Rien ne lui arrivera, sinon que désormais, elle souffrira pour l'éternité. C'est que vois-tu, je compte bien me nourrir de son âme durant les 666 jours que je lui accorde avant qu'elle ne devienne officiellement l'une des miennes.

-JE VAIS TE TUER, ESPÈCE DE MONSTRE! vociféra Mark.

-Pauvre sot! ironisa Lucifer. Comment peux-tu tuer ce qui n'a jamais été vivant?

Ce dernier marqua une pause, avant de poursuivre:

-Que les ténèbres ouvrent leurs portes pour s'emparer de ce corps! Que les ténèbres ouvrent leurs portes pour s'emparer de ce corps!

Là, un immense trou commença à se former sous les pieds de Mark. Il tenta bien de courir, mais n'arrivait plus à bouger. Lucifer le contrôlait. De ses énormes crocs, il le mordit à la poitrine puis enfouit sa main à l'intérieur pour lui arracher le cœur avant de boire son sang. Son acte accompli, il s'infiltra dans le corps de sa victime et la conduisit en enfer.

Six mois plus tard, Mark se présenta à l'université pour rencontrer son ancien professeur. Surpris de le voir vivant, monsieur Germano y alla en s'excusant pour l'avoir chassé comme il l'avait fait la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Mais ce fut hélas tout ce qu'il parvint à dire, son visiteur posant les mains sur son visage pour lui arracher les yeux. Alors que l'homme hurlait de douleur, Satan la traîna jusqu'au local d'arts, où se trouvait un miroir antique. Après s'être placé bien en face, il se téléporta, lui et sa nouvelle victime, dans le monde des ténèbres. Depuis lors, chaque fois que Lucifer Demon souhaite se donner une forme humaine pour voler des âmes, c'est par l'entremise du corps de Mark qu'il se plaît à le faire.

L'IMPÔT

*Par: Jim Lego
Extrait de Clair-Obscur*

L'absurdité de l'impôt au Canada et aux États-Unis!

Prenons l'exemple d'un joueur de hockey qui ramène la coupe Stanley dans son pays. Ce gars-là, le plus riche des pauvres du fait qu'il sert de pantin aux riches, paie dix fois plus d'impôts que le type d'à côté qui est assis sur le même banc du Centre Bell ou ailleurs. Parce qu'il est bon, qu'il compte entre cinquante et soixante buts, les riches le paient dix millions. La moitié de cette somme s'en va directement à l'impôt... vraiment incroyable!

Le gars d'à côté qui pousse la puck et qui s'assoit bien au chaud sur le même banc du Centre Bell ou d'ailleurs, celui-là ne paie presque pas d'impôts. Il gagne 250.000\$ et ne fait rien pour son pays, comparativement à l'ouvrier qui contribue à construire un pont et à rapporter des millions en impôts. L'individu qui relève du BIEN-ÊTRE SOCIAL, quant à lui, reçoit le fruit de l'impôt. C'est complètement aberrant. C'est injuste pour les compétents de ce monde. C'est ça, la vie. Complètement fou. Fou, fou, fou!

Il faut faire quelque chose. Qu'on laisse en paix celui qui paie ses impôts. Sur cette planète, les personnes qui ne travaillent pas se comptent par millions. Quant à celui qui travaille quarante heures par semaine, l'impôt lui réclame plus de 50% de ses gains. Ce système, qui ne favorise que les riches, n'entend rien d'autre que voler carrément ce qui devrait se trouver dans les poches des honnêtes travailleurs et qui leur assurerait un certain mieux-être.

Notre système est réellement régi par des méchants. Pourquoi devons-nous payer pour le monde entier? On sait bien que nous avons été créés en tant qu'êtres libres, faits pour vivre dans une société libre avec des enfants libres. Mais voilà que nous nous retrouvons embrigadés dans un système réglementé par les riches, pour les riches et pour l'argent. Un système qui nous confine à l'esclavage! N'est-ce pas ça l'enfer? Pourquoi avoir fait de la planète l'enfer de tout être compétent? C'est sûr qu'il existe des gens suffisamment bêtes, des gens qui ne se rendent compte de rien, qui gobent la situation et qui prennent les gens d'Hollywood pour du monde normal. Voyons donc! Ces personnes créent la prostitution, ils créent les sujets de films de toutes pièces. Ils prônent la pauvreté. Ils créent des pauvres et des gens non politisés qui n'ont d'autre choix, pour survivre, que de vendre des « hosties » d'assurances!

Vraiment, on pénalise la compétence. On se base sur ce qu'on dénonce d'abord plutôt que d'en payer le prix après. On crée le système capitaliste, lequel recrute les plus performants de ce monde. Voyons donc! L'individu qui ne travaille pas touche son chèque de Bien-être social ou encore, de chômage. Il touche son chèque tel un salaire. Un salaire payé par des pauvres cons qui travaillent et parce qu'ils travaillent, ces mêmes cons se ruinent en taxes. C'est quoi la logique? Il faut dénoncer ce système!

Il faut le dénoncer avant, ce système, plutôt que de le payer après coup... il existe sûrement des solutions. Hélas, cet ouvrage ne consiste pas à apporter des solutions. Son but est de nous amener à nous concentrer sur ce que nous voyons, sur ce que nous nous apercevons. Nous devons payer pour l'éternel chômeur, payer pour le riche, pour son nouveau bateau, payer pour le gars vivant du B.S., pour le p'tit vieux, oui le p'tit vieux qui a vécu sa vie sans travailler et qui n'a pas un rond en poche. Il faut payer pour lui... s'il avait travaillé, étant jeune, il en aurait de l'argent! Mais non! Il faut payer! Payer pour les enfants malades, les femmes malades et pour qui d'autre encore! Pourquoi toujours payer pour les autres? Parce qu'on est compétents? Le Seigneur nous a faits libres afin que nous peuplions la planète d'enfants libres. Mais voilà que le diable en personne a changé ce qui devait être en manipulant pour le compte des riches. Il manipule pour le système et au nom del'argent, nous pousse à l'esclavage!!! Ce n'est pas ça

L'ENFER??? Réveillons-nous! Qui crée la prostitution et le crime? Qui crée le malheur des habitants de ce monde? Qui, sinon les riches!

Puisqu'il leur faut à tout prix des criminels, ils entretiennent la pauvreté afin de s'assurer que tous n'aient pas l'opportunité de s'instruire. Condamnés à l'ignorance, ces pauvres gens n'ont d'autre choix que de se terrer dans leur maison plutôt que de vendre des « hosties d'assurances ». Mais il y a pire encore: les bien nantis accumulent des revenus d'ASSURANCES pour mieux se permettre des buildings encore plus hauts et encore plus grands. Le tout, bien sûr, aux frais du contribuable et à l'unique profit des COMPAGNIES D'ASSURANCES.

Va, mon ami! Paie les assurances, paie les taxes de ci et de ça, les surtaxes, aussi. Paie pour les gouvernements, pour l'eau, l'électricité et le gaz... sans oublier ceci et puis cela. Vas-y! Contribue au bonheur du gouvernement, celui qui est là, tout en haut. Sache, mon ami, qu'il y a toutes sortes de gouvernements: le gouvernement "Assurance maladie", le gouvernement "CSST", le Gouvernement "syndical", le gouvernement de ci, de ça... les syndicats? Sache bien qu'ils sont achetés, histoire d'être mieux manipulés. Mais on y revient: 100.000\$ de salaire? Oh! Bingo! Ça y est, on va y puiser! Et à la source, mon chum! Tu te tournes de côté et hop! "Hey! C'est pas tout, le "kid", reste encore la TPS et la TVQ à payer!". Sur les quelque 40.000\$ qui restent, ton compte d'épargne est foutu. Et on descend à 38.000\$ en tenant compte des taxes sur le tabac! Mais attention: je bois ma bière, moi, après tout ça. J'invite quand même des amis... ma « game », c'est ma passion. Et voilà! Un autre 1.000\$ de taxes sur l'alcool! Il en reste combien? On en est à 37 K!

Mais c'est pas fini. Parce que pour aller travailler, il faut une auto. Pour l'auto, il faut composer avec la « gang » de riches qui manipule le marché! Et une voiture, ça finit toujours par deux voitures parce que ta femme aussi en a besoin d'une. Il faut qu'elle aille conduire et chercher les enfants à l'école et aussitôt après... si tu ne vas pas travailler, t'es mort! 300\$ par semaine pour la bouffe, puis avec « l'autre gang de la rue qui à l'aide de ses parcomètres, nous enlève nos cents », nous voilà déjà rendus au chiffre de 5.000\$ de moins. Libre. À ce rythme-là, il ne faut pas penser à s'offrir des gardiennes. C'est « stop! » mon chum!

Or, finalement, on en était à 100.000\$ et il ne nous reste plus une « crisse de cent »! On s'est fait croire qu'on avait un salaire de 100.000\$ et on n'a plus rien. On est brûlés... complètement. Il n'y a pas d'économies possibles: la gardienne, le prix du linge et les frais de nettoyage qui ne sont même pas déductibles d'impôt! Il faut laver l'auto, il faut faire ci, il faut faire ça! Et là, on n'a pas encore parlé des assurances pour la maison. Entre 900\$ et 1.000\$... on parle donc, maintenant, de 4.000\$. Oh Boy! On avait oublié l'ÉLECTRICITÉ!!!

On avait oublié l'important pour nos autres riches, la « gang » de riches qui va nourrir les banques. Un 500\$ par mois pour alimenter ta cabane. Une « bicoque » ben cheap. Là, il ne nous reste plus d'argent mais plutôt, un trou dans notre budget. Si ta femme ne fait pas 10.000\$ en dessous de la table, t'es « fourré ». Il faut fourrer le système car sinon, c'est de l'argent qui va droit aux riches. On parle, en moyenne, de 500\$ par mois. Quand on n'a plus une cent, on n'a plus d'attente. Et si tu as le malheur de vouloir prendre un billet d'avion – attention... t'as pas vu le prix du billet, toi! – on se retrouve encore avec les taxes sur le « gaz », les taxes sur la sécurité, les taxes sur les voies aériennes, les taxes sur ci, les taxes sur ça. Il ne faut pas que tu oublies ça: il y a aussi les taxes sur les télécommunications. T'as pas encore respiré que t'es cassé à l'os!

Si tu as eu le malheur de penser que tu gagnerais 50.000\$, il te faudrait, pour ce faire, gagner 125.000\$. En partant. C'est fou, complètement fou! Il y en a qui s'imaginent encore qu'ils font 100.000\$. Ils ne font pas 100.000\$. Ils ne font pas une cent. L'argent qui commence à compter, c'est celui au-delà de 100.000\$. Or, les familles moyennes ne gagnent pas plus de 100.000\$. Il y a encore quelques p'tits privilégiés qui font copain-copain avec les riches et qui vont chercher un peu plus. Eux commencent à respirer et commencent à vivre. Même si tu gagnes 100.000\$, t'es fourré dans le système qui nous contrôle et qui est dans l'incapacité de s'identifier. Il passe par des gouvernements bâtards où se trouvent des gens qui ne croient qu'aux pourboires.

LE ROMAN PERDU
Réflexion sur l'écriture

Par: Marlène Gagnon

L'espace symbolique qu'occupe ce texte devient en
quelque sorte le lieu privilégié de ma solitude.

Hier, elle a reçu une lettre lui disant qu'elle devait se présenter chez le notaire vendredi prochain à dix heures. Elle a replacé aussitôt la lettre dans l'enveloppe, puis après un moment de réflexion, elle a retiré la lettre de son enveloppe à nouveau, puis a respiré l'odeur du papier comme par réflexe avant de vérifier l'adresse du destinataire. Elle a marché jusqu'à la cuisine, a ouvert une porte des armoires blanches pour prendre un crayon noir, a refermé la porte qui a claqué, et a tiré une feuille d'une tablette à papier aimantée sur le vieux réfrigérateur brun garni de photos formant une tapisserie. Elle s'est assise sur une chaise dans cette même pièce pour noter sur un bout de papier, en caractères gras, l'adresse, le jour et l'heure de cette rencontre. Et moi, j'ai déposé mon crayon sur la table. Hier, c'était hier.

Il me faut changer de travail. Je serais incapable d'arrêter de travailler, mais je dois changer de travail. Je marche en direction du métro. Il fait soleil, tout semble calme ce matin, et pourtant, j'hésite avant de me diriger vers ces ruelles montréalaises que je connais bien, mais dont j'ai appris à craindre le potentiel de dangerosité. Je respire à fond et je presse le pas. Mon regard va dans toutes les directions. Lorsque j'aperçois ces travailleurs livrer des caisses dans les arrière-boutiques, il me semble voir, écrit en lettres rouges, sur la première page d'un journal: « Jeune femme portée disparue. » Cela me fait peur de devoir passer trop près de leurs camionnettes aux portes grandes ouvertes. Je ne supporte pas d'entendre marcher derrière moi, chaque fois, il me faut ralentir le pas pour être devancée. Je marche, ne cessant d'inventer des armes pour me défendre contre de possibles attaques. Mais lorsque mon regard croise celui d'un petit enfant qui me regarde par sa fenêtre, tout mon être retrouve son calme. Au seuil d'une porte sommeille un chat roux, crasseux, vestige authentique de ces dédales obscurs; l'animal ne daignant même pas souligner ma présence d'un moindre regard. Enfin, j'aperçois la bouche du métro. Cette frontière de perpétuelles mendicités véhiculées tantôt par un clochard, tantôt par ces deux adolescents de bonne famille, déguisés en mendiants d'occasion, selon les modes importées de New York, Londres, Paris.

Montréal est un petit village. Un transporteur de Coca-Cola s'impatiente devant un feu de circulation qui s'éternise au rouge. Cela me rassure. Même les géants connaissent les innombrables contrariétés générées par le sang des grandes villes. Cela me rassure de me reconnaître en cette nord-américanité si puissante et fébrile à la fois. Bouche de métro! Gueule du monstre qui chaque jour avale et digère des milliers d'individus, d'individuels, d'indivisibles.

Céleris, carottes, épinards. Tout ce qui reste au réfrigérateur y passe. Au ras bord, l'évier est rempli d'eau. Je donne à ma laitue un bain de fraîcheur avant sa dernière heure. Je râpe des carottes. Chaque fois, le majeur, l'index et le pouce de ma main droite se blessent contre la surface rugueuse et métallique de l'instrument. Je me console en me disant que même les carottes ont leur façon de se venger. J'ouvre deux des portes d'une armoire blanche et, comme toujours, c'est l'éboulement. Il n'y a rien à faire avec ces plats de plastique de toutes formes, toutes les grosseurs. Je n'use plus d'aucune stratégie de rangement, je lance sans gêne chaque plat au fond de ces armoires et je referme à toute vitesse pour éviter la catastrophe. Je m'y suis résignée, c'est et ce sera toujours l'anarchie sous mon comptoir. Ma laitue a enfin terminé sa toilette, je dois maintenant la sécher. J'ouvre l'armoire aux turbulences et dans ma tête se bousculent mes pensées comme si l'une d'entre elles devait être la gagnante. Au casino de mes idées, je choisis la couleur noire de la vieille essoreuse à salade qui exige une heure de conditionnement physique,

car elle tourne pas rond: le couvercle n'est pas bien ajusté et demeure non ajustable. Évidemment, je pourrais sécher chaque feuille dans une serviette de tissus absorbants, mais j'arrive toujours à cette solution quand mon bras est épuisé, alors je me promets, sans franche conviction, d'en acheter une autre. Il est dix-huit heures, la salade est sur la table, le pain dort à côté. J'ai très faim. Je verse ma vinaigrette légère au fond d'un large bol peint à la main, teinté de mauve, d'orangé et de vert lime, où se mélangent l'huile, le vinaigre, le sel, le poivre, le persil, le basilic et la poudre d'oignon. Au fond d'un large bol décoratif s'harmonisent les couleurs de l'artiste.

Il m'est impératif, tous les mardis après le repas du soir, de faire la lessive. Je n'ai pas choisi ce jour consciemment, je crois, en y pensant bien, qu'il fait partie d'un contre-héritage éducatif. Ma mère faisait le lavage tous les lundis, toute la journée. Au retour de l'école, il y avait des tas de débarbouillettes empilées sur la sècheuse, classées par couleurs, grandeurs, pliées d'une manière si impeccable que seule ma mère pouvait effectuer cette tâche de la sorte. Aujourd'hui, lorsque ma sècheuse me retourne un tas de débarbouillettes multicolores, bien propres, bien sèches, je les ramasse toutes ensemble d'un seul coup, et je plonge mon visage entre elles pour en saisir la chaleur et l'odeur. Ensuite, je me dirige jusqu'à la salle d'eau, j'ouvre le petit tiroir du chiffonnier, je les dépose pêle-mêle et je referme le tiroir sans aucune culpabilité.

J'ai très mal dormi. Je déteste ce rêve. Je suis parmi la foule et j'ai très soif, je cherche de l'eau. C'est ainsi jusqu'à mon réveil.

Je suis heureuse aujourd'hui. Mes vêtements témoignent de ce bonheur. Comme tous les mercredis matin, je me permets un plaisir simple, celui de déguster un énorme muffin citron-pavot accompagné d'un bol de tisane poire-kiwi, dans un café populaire de mon quartier. Je m'installe toujours à la dernière table au fond, près du mur de briques. J'aime cet endroit pour l'ambiance chaleureuse qui se dégage des boiseries, des teintes de rouge orangé, pour l'odeur des grains de café en sacs, et particulièrement pour les menus inscrits à la craie blanche sur des ardoises noires. Il y a des journaux éparpillés sur certaines tables, disponibles pour occuper les gens. Je suis seule, j'entreprends des conversations avec moi-même. Tout ce qui m'entoure me questionne et me répond, et lorsque je prends une gorgée de cette délicieuse tisane, mon regard s'attarde sur la surface du liquide verdâtre qui reflète les ornements du haut plafond. Je dépose le bol, je lève les yeux sur le mur qui me fait face et qui me présente un tableau dernièrement acquis par l'établissement. Je revois aussitôt ce guide dans cette petite salle d'exposition défilant ses connaissances au public intéressé à comprendre des œuvres représentatives de la modernité des années 1930 au Québec. Naissance du sujet urbain, subjectivité de l'artiste, de cet artiste en particulier dont le souvenir me revient souvent. Devant moi, sur le mur de briques: un graffiti.

J'attends sur le quai l'arrivée du métro. J'ai compris depuis longtemps que le téléphone d'urgence fait face à l'endroit où la porte du troisième wagon s'ouvrira dans quelques secondes. Cette porte a pour moi cela de particulier, elle s'ouvre cinq stations plus loin vis-à-vis l'escalier qui donne accès à l'extérieur. Cela m'évite la cohue de l'heure de pointe. Je monte à bord. Par

chance, un siège se libère, je l'occupe aussitôt. Je sors de ma poche un petit recueil de poèmes, doux divertissement qui m'accompagne les jours de semaines. Je relie les poèmes plusieurs fois pour parfois en saisir le sens ou pour tout simplement apprécier leur beauté. Assise parmi tous ces gens, je voyage, et dans ma tête voyagent les mots. Encore une station. Je me prépare à sortir. La porte s'ouvre, j'aperçois immédiatement le nouveau panneau réclame de Second Cup: aromatiques, grains de folie, chaudes passions. Je trouve cette publicité charmante et rafraîchissante. Elle stimule en moi le goût du voyage. J'y reconnais la ville et la vie. Je monte l'escalier et je revois le jour. Je marche encore un peu et j'arrive à destination. Je dois changer de travail.

À midi, je m'en vais dans un parc du centre-ville. Des dizaines de pigeons envahissants ont aussi cette habitude. Je n'aime pas ces oiseaux d'apparence paisible, mais qui, au contraire, sont sans cesse épris de crises de panique. Je m'assois toujours sur le banc à l'ombre, sous un immense arbre un peu en retrait de l'allée de gravier. De là, je regarde sans intérêt les passants. Je ne ferme jamais les yeux complètement, on ne sait jamais. Simultanément, je dors et je veille. Avec le temps, j'ai acquis cette capacité de dormir les yeux mi-ouverts. Il en va de même pour ma vie, je la vis et la meurs à la fois.

Tous les jeudis, il pleut.

Cela dure depuis des semaines et des semaines. Certes, quelques fois il pleut aussi les mardis, les vendredis, et même les dimanches. Pour moi, les jeudis sont toujours des jours de pluie. Non pas que je craigne les averses, au contraire, j'aime ce qui lave et qui nettoie. Les jeudis, je mets de l'ordre dans ma vie ou plutôt dans ma tête, car c'est dans ma tête que ma vie a besoin d'ordre. Les jeudis, je ne travaille pas. C'est le jour qu'on m'a donné comme étant mon jour de congé. J'en profite au maximum pour travailler dans ce qui me plaît. Mon but n'est pas de faire un beau travail, mais un bon travail. Les jeudis, je suis écrivaine. Une écrivaine qui écrit très peu, je dois l'avouer. Il m'arrive souvent d'aller nulle part, de me laisser guider par celle que je suis, par celle qui me dit vas-y, vas où tu dois. Mais où? J'essaie de me tromper moi-même en écrivant avec la main de l'autre. Il me faut préciser qui est cette autre. Je dois lui donner un visage, une forme, un caractère, mais combien elle est futée cette autre, elle ne s'y fait prendre qu'à moitié. Elle aussi, elle dort et elle veille à la fois. En fait, je pense que c'est elle qui aime la pluie. Je n'en ai pas le souvenir.

Son cœur bat très fort. Elle est nerveuse dans l'attente. Un dossier est placé au centre d'un large bureau en bois d'acajou. Elle est assise dans un fauteuil de cuir brun, là où s'assoit d'habitude le client. C'est ce qu'elle suppose. Ce lieu austère, elle ne l'imaginait pas autrement. Il lui apparaît impératif de connaître le contenu de ce dossier. Elle s'arme de patience. Elle sait que, sous peu, se présentera un homme sérieux en complet noir, aux mains religieuses et elle saura enfin tout. Mais quoi? Il fait sombre dans la pièce. Elle regarde sa montre, il est dix heures trente; elle croise les jambes, elle replace sa jupe pour ne laisser paraître aucun pli. Elle sort de sa poche un paquet de cigarettes et un briquet. Elle fume rarement. Elle reconnaît bien l'ambiance d'un bureau de notaire. Elle cherche un indice lui permettant d'identifier le nom de la personne qu'elle rencontrera. Rien sur les murs, rien sur les portes, rien sur le bureau sauf le dossier. Rien ne lui

permet de répondre à son questionnement. De toute façon, cela n'a aucune importance pour l'instant. Il est dix heures quarante-cinq. Les secondes lui paraissent interminables. Elle secoue lentement le pied de sa jambe croisée, il ne se passe rien, pas le moindre son, pas même la sonnerie d'un téléphone, rien. Dans la poche gauche de son veston, sur un bout de papier, il y est écrit en gros caractères: l'adresse, le jour et l'heure de cette rencontre. **Vendredi, dix heures.**

C'est l'heure exacte à laquelle elle est entrée dans cet édifice. Elle a suivi la direction de la flèche menant à l'ascenseur, elle a appuyé sur le bouton, les portes se sont ouvertes; elle est entrée; les portes se sont refermées automatiquement; puis elle est montée jusqu'à l'étage. Les portes se sont ouvertes, elle est sortie, elle a suivi la flèche jusqu'à ce bureau où elle a pris place dans le fauteuil. Je pose mon crayon et je relis mon texte. J'ai créé mon personnage et je lui dis: « Tu dois le prendre, ce dossier. Prends-le et cours te cacher quelque part. Cours te cacher dans l'univers irrationnel du roman que je suis en train d'écrire. Désormais, je ne veux plus penser pour toi. Mais comment je vais faire? Comment pourrais-tu penser en dehors de mon imagination? Quelle fenêtre magique pourrait nous permettre de nous voir sans tout à fait nous reconnaître? »

Elle a suivi la flèche jusqu'au bureau où elle a, tout simplement, pris place.

Lui venant de nulle part, elle entendait une voix lui dire: « Je dois prendre ce dossier. » Elle prit possession du dossier, sortit de la pièce et, une fois à l'extérieur, elle se mit à courir. Dans sa course, elle s'interrogeait sur l'acte de fuir. Et moi, de ma fenêtre, je la regardais courir. Je ressentais cette tristesse de voir s'éloigner une partie de moi-même. C'est à cet instant que j'ai compris combien la fluidité de mon existence, la fragilité de mon être étaient la cause de mes craintes. Je perdais lentement ma vie à faire autre chose que d'écrire. Je devenais ce roman perdu. Non pas faute de l'avoir égaré, mais de ne pas l'avoir écrit.

À midi, le soleil ne peut être plus chaud. Le smog de la ville pénètre les fissures les plus secrètes. Je regarde silencieusement la réalité du jour. Jamais plus je ne reviendrai dans ce parc. Jamais plus je ne reviendrai sous l'ombre de cet arbre qui ne fut jamais le mien. Un écureuil en a fait sa maison et je respecte son choix. Près de la fontaine d'eau, je réalise combien rafraîchissante peut être une fontaine pour qui n'a pas le droit de s'y tremper les pieds. Sans trop savoir pourquoi, je retire mes chaussures. En fait, je le sais très bien. Jadis, lorsque j'étais une petite fille, j'enlevais mes souliers et, à l'insu du regard de mon père, je courais droit vers cette fontaine. Mon père, je l'ai compris plus tard, feignait de m'attraper pour ne pas complètement contredire l'écriteau qui existe toujours à cet endroit et qui signale l'interdiction de baignade en ce lieu. C'était, en fait, une double fuite: moi qui fuyais le regard de mon père et mon père qui fuyait les regards d'autrui. Aujourd'hui papa est mort. Je n'ai plus cette désinvolture du jeu interdit. Prends-le ce dossier. Prends-le et cours te cacher quelque part. Cours te cacher dans l'irrationalité de la réalité. Cours te cacher, toi aussi, petite fille! Cours très vite. Mais où? Cours et entre dans la gueule du monstre. Va te perdre dans le bruit de la ville. Va te perdre dans le silence de tes idées. C'est dans cet état de silence que j'ai créé mon personnage. Je lui ai écrit une lettre. Je lui ai inventé un rendez-vous. Je l'ai introduite dans une pièce austère et silencieuse. J'ai

choisi un bureau de notaire pour créer un « suspense ». J'ai placé un dossier au centre du bureau en bois d'acajou pour qu'elle puisse s'en emparer et, ainsi, éviter la mort. Mais, en fait, ce dossier je l'ai constitué à partir de panneaux réclames et de petites annonces de journaux qui se trouvaient éparpillés sur les tables du café populaire de mon quartier.

Dans sa course, elle s'interrogeait. Elle s'interrogeait sur l'acte de fuir. Et moi, de ma fenêtre, je la regardais courir. Elle courait vers un lieu qui ne m'appartenait plus. Je savais que sa fuite serait sans regret et qu'elle devait être pour moi sans retour. Mon personnage m'échappait. Il vivait sa vie. Mon roman, une fois terminé, sera un territoire pour elle, et il sera l'espace où ma logique et ma raison n'auront plus rien à voir avec elle. Un sentiment de solitude m'envahissait. Je souffrais de ne pas être mon personnage. Je savais qu'elle... Mais en fait, qui était-elle? Un frisson d'angoisse me traversa le corps. Je l'avais condamnée à vivre dans l'espace des pages d'un simple livre. Elle était prisonnière de tous les mots du roman.

Que me restait-il à faire? Pour la libérer, j'ai pensé d'abord à l'éloigner de son lieu naturel, la sortir de l'espace de ce simple livre. J'ai pensé à l'éloigner comme on s'éloigne des paroles d'une musique parce qu'elles ont sur nous le pouvoir de nous chavirer le cœur. J'ai choisi de déposer son être dans un endroit qu'elle-même pourrait facilement reconnaître. J'ai pensé à New York parce que cette ville génère en moi les soupirs, les pauses, les demi-pauses; bref, tous ces signes musicaux qui ont aussi le pouvoir de faire tourner dans ma tête le film de sa vie.

New York sur un banc de Central Park. Elle était assise, un livre à la main. Elle tournait une page de son livre, puis elle leva les yeux vers moi. Je venais de traverser la frontière. J'étais enfin devenu le personnage de mon personnage. J'avais quitté pour un instant ma réalité pour vivre ma vie d'écrivaine à New York. Pour sa part, elle avait réussi. Elle était belle de ce que je n'avais pas encore écrit d'elle. Il n'y avait plus d'espace entre nous deux. Je ne pensais plus à moi que par l'interrogation qu'elle se faisait de ma propre personne. Je me pensais comme objet de créativité, à mon tour prisonnière de l'espace de sa réflexion à elle. Je savais que je n'étais d'aucun besoin pour elle, mais moi j'avais le besoin de mieux la connaître. Elle baissa les yeux. J'étais rassurée de la voir poursuivre sa lecture. Je devais faire parler très fort les mots qu'elle lisait pour me faire entendre.

Une femme était assise sur un banc de Central Park, tout près d'une autre femme qui tranquillement lisait.

À nouveau, elle leva les yeux sur moi puis ferma son livre. À cet instant, je compris que nous devions aller ailleurs.

Nous marchions toutes les deux dans la négation totale de ce qui se passait autour de nous. Un bout de rue, un étranger, les wagons du métro qui déchiraient les entrailles de Manhattan: rien, absolument rien ne pouvait rompre l'obsession mutuelle que nous avions de ne

rien voir. On n'invite pas n'importe qui chez soi. Je n'avais aucune idée du décor dans lequel elle passait probablement la plus grande partie de sa vie. J'imaginai qu'il me faudrait du temps pour la connaître, et jusqu'où il me serait permis de la connaître. Elle ouvrit la porte. Un long corridor au bout duquel une tablette fixée au mur soutenait une lampe à tête courbée qui donnait un faible éclairage sur le plancher. Au bout de ce corridor, à gauche, il y avait la table où elle écrivait.

Il me semblait que tout son être habitait cette pièce.

Elle ne disait rien, le silence parlait pour elle. Peut-on questionner le silence? Je regardais sur la table d'écriture les crayons, papiers et articles de journaux. Un désordre invitant à la lecture, une conversation entre les choses. Elle me laissait le temps. Elle savait que mon regard sur les objets exprimait ce qu'elle aurait pu en dire. Entendait-elle ma réflexion sur ce que je regardais? Je reconnaissais certains livres avec lesquels j'avais passé trop de temps. Et d'autres avec lesquels j'avais négligé de faire connaissance. Pour ne rien oublier, j'écrivais dans ma mémoire ce qu'il me faudrait me souvenir une fois sortie de ces quelques pages. Je n'avais d'autre envie que celle d'être auprès d'elle, en elle, de me noyer dans son existence.

Il me fallait revenir à ma table d'écriture, reprendre mon crayon, y ajouter quelques voyages, quelques dialogues de rêves. Il me fallait écrire de ma propre main. À cet instant, j'eus l'idée de la faire parler.

-Ne sombre pas dans tes recherches, me dit-elle. Trop de questions épuiseront les fontaines de la poésie.

Sa proposition parlait d'elle-même. Je restai silencieuse. Elle buvait son café noir. Elle gardait ses distances, rien n'aurait pu laisser croire à une quelconque amitié.

-Tu prends toujours ton café de cette façon? me demanda-t-elle.

-Toujours avec du lait, très peu de sucre.

-Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit-elle. Je me questionne sur le fait que tu prends ton café avec l'anse à gauche.

-C'est une question d'hygiène.

-Question d'hygiène?

-La plupart des gens sont droitiers. Ils portent donc leurs lèvres tous sensiblement au même endroit sur le rebord de la tasse. En buvant mon café avec l'anse à gauche, je pose les miennes sur le rebord opposé. Si par malchance une tasse est mal nettoyée, j'amoindris ainsi les risques de contagion.

Elle eut un léger sourire. Lentement, de l'index, elle fit tourner sa tasse de café de manière à m'imiter. Nous dégustions le même breuvage. Je ne peux dire de quoi il s'agit, mais quelque chose s'était installé entre nous. Peut-être parce que je n'arrivais pas à l'écrire. Peut-être je ne le voulais pas.

Parmi les autres gens, nous marchions. Parfois elle disparaissait, puis reprenait sa place à mes côtés. De plein fouet, nous fendions la vague de la foule. J'étais heureuse de ne plus être seule. Heureuse dans cette foule. Sans la voir, je la savais souriante. Elle comprenait le danger qui nous guettait, elle le comprenait pour l'avoir vécu, et cela aussi je le savais. Nous étions devenues autres. J'appréciais de pouvoir rester ou de partir; j'appréciais le simple plaisir d'être dehors. Je pensais que les mots s'organisent d'eux-mêmes comme des personnages qui décident par eux-mêmes de prendre le train du langage. Moi, j'ai choisi Paris.

Dior, Chanel, Nina Ricci. Mon cœur et le sien sur les bords de la Seine. J'étais chez moi et elle aussi. D'une main tremblante, j'écrivais les plus beaux jours de ma vie. Près d'un comptoir de bouquinistes, un touriste me demanda gentiment (croyant que j'étais de Paris) s'il pouvait faire de moi une photo pour amener avec lui comme souvenir en Angleterre. La formulation de sa phrase, l'exotisme de son accent et la délicatesse de sa demande éveillèrent en moi un sentiment inconnu. En une seule phrase, je fus séduite, et qui plus est, l'ironie du sort voulut que ce soit moi qui l'eus écrite.

Il prenait trop de photos, seule la mienne aurait suffi.

Il me demanda si j'étais de Paris. Mais où étais-je donc née? À sa question, j'ai répondu que j'étais née près du boulevard St-Michel qui conduit à la montagne Ste-Geneviève.

-À la montagne Ste-Geneviève?

-Effectivement, à la montagne Ste-Geneviève, mais je n'y suis jamais allée.

-Nous pourrions ensemble y aller faire un tour, me suggéra-t-il.

-Pourquoi pas?

En lui parlant, je pensais à la valeur du mensonge. Je m'interrogeais sur le sens du mot valeur, son sens moral. Il était gentil et il me souriait. Alors, je me suis demandé: « Si cette aventure devenait plus sérieuse, deviendrais-je prisonnière de mon mensonge? Lui aussi était complice de ce mensonge. Je n'avais pas cet accent parisien que même un Anglais d'Angleterre pouvait reconnaître dès le premier échange verbal. Peut-être que lui aussi jouait un jeu. Je lui dis que j'étais née près du boulevard St-Michel qui mène à la montagne Ste-Geneviève et j'ajoutai que très jeune, mes parents avaient déménagé à New York. Je lui parlai longtemps de Central Park, de Manhattan. Je lui fis la description de l'appartement de mon personnage comme s'il fut

réellement le mien. Mon discours me donnait des forces, il me donnait la fierté du pouvoir que l'on acquiert à se voir dans le miroir de son propre délire.

Je n'aimais plus mon histoire. Un personnage était survenu au beau milieu de mon texte. Je n'arrêtais cependant pas d'écrire. Je réalisai que certains personnages confrontent l'écrivain, l'obligent à sortir de ces labyrinthes en changeant les corridors. Je décidai donc de rompre de facto cette relation à peine commencée. Je me reconnaissais bien. Dans le mistral qui se levait, j'étais partout à la fois.

Je marchais sur un des ponts qui traversent la Seine. J'étais calme, je retrouvais la paix, ce silence qui aspire à la lucidité. Je pensais à ce voyage que j'étais en train de faire. Chaque fois que je mettais un pied devant l'autre, j'y laissais un pas et puis un autre. Et moi aussi je laissais un petit quelque chose, comme tous ces grands hommes qui ont façonné Paris. À cet instant, je décidai de m'écrire une lettre. Je ne trouvais pas facilement les mots.

« Te souviens-tu de la lumière des lampadaires? Tu me disais comme c'est beau Montréal. Souvent, nous allions au sommet du Mont-Royal pour voir toute la ville d'un coup d'œil. Ensuite, nous allions prendre un café sur la rue Marie-Anne, en échangeant quelques-uns de nos poèmes. Nous rêvions d'élégance, de grandes demeures, de charmes et de jardins; nous étions alors étudiantes dans le Quartier latin. Nous avions une soif inassouvie de mode, de spectacles, de rencontres, de chansons populaires qui résonnent encore à mes oreilles... »

Cette lettre eut pour effet de me mettre en colère.

La température était nuageuse, aucune goutte de pluie et pourtant, j'avais tant besoin d'eau.

Fascinée par mes idées de voyages, comme pour y être, j'avais le goût de parler de Londres. Il n'est pas conseillé de se promener dans Hyde Park lorsqu'il pleut. Les gens préfèrent de beaucoup utiliser ce temps de pluie pour visiter les musées. Moi, je n'étais pas à Londres pour l'horloge Big Ben. Je n'avais pas l'heure à l'air du temps. Pour quelques jours, j'avais Londres: au centre de son cœur vert, j'entendais, venant de Kensington Gardens, battre le pouls de la nation anglaise attristée par la mort de son Prince. La mort d'un Prince! La pluie tombait de plus en plus fine, comme un œil sérieux qui ne laisse échapper qu'une larme et qu'une seule fois dans sa vie.

Je savais que quelque chose de « Road » de Bayswater Road, de Kensington Road, de Carriage Road, balayait les contours du parc de bruits insolites et solitaires. J'étais heureuse de penser que personne ne savait où j'étais.

Je participais, par une sorte de fièvre à la fois délirante et contagieuse, à toutes ces histoires de châteaux, de pluie, de cavaliers noirs et d'espaces peuplés de mystères si chers à la littérature anglaise. J'ai tant voyagé par les livres! J'ai tant rêvé de vivre les mots écrits à l'encre du labeur solitaire et discret des auteurs anglais. Jadis, l'Angleterre était le centre du monde.

Je pensais à mon personnage. Il faisait partie intégrante de mon vécu. Je ne savais pas comment. Les vrais amis ne s'écrivent pas. Les amis se lisent mutuellement. Ils prennent place ensemble sur le comptoir des mots. Ils s'abreuvent aux mêmes élixirs et s'entourent de la même magie. Tout ce que je pouvais en dire, à cet instant, c'était que sa présence remplissait le jour.

Comme mon personnage, j'avais pris l'habitude de m'asseoir chaque soir dans ce bar d'artistes et de barbares, barbares comme le sont les mots que l'on se dit tout haut ou que l'on se dit tout bas quand il est trop difficile de dire à voix haute ce que l'on ressent d'ailleurs ou de là-bas, aussi loin que je ne puisse reconnaître cette personne qui entre dans ce bar et qui se dirige vers moi.

Mais où suis-je? À quel comptoir? Comment m'est-il possible d'imaginer d'ici une situation tellement hors contexte. J'étais dans un pub de Londres et je revoyais d'une façon claire et précise un événement dont je fus le témoin. Je ne sais trop par quelle métaphysique les images s'organisent entre elles pour nous faire sentir, pour nous faire connaître, pour nous faire se reconnaître dans un ailleurs. Comment échappons-nous à l'instant? Les bruits, les odeurs, les couleurs, la transmutation des sens qui voyagent et se transforment à leur tour en images pour mieux se présenter, pour mieux nous représenter.

Voici le temps où les êtres et les choses se mélangent comme les mots d'une phrase lancée par hasard.

Dans ce monde inerte qui ressemble à s'y méprendre à cette feuille blanche laissée sur cette table, dans ce bar, une feuille blanche qui tremble de peur et d'angoisse comme peut trembler une femme qui écrit, qui décrit les mots qu'elle voudrait dire, mais qu'elle ne voudrait jamais entendre.

Un buveur fit un léger sourire à mon personnage. Les yeux de certaines personnes savent rire. Rire comme ces gens assis plus loin, dans le fond du bar, qui se moquent de cet homme triste, qui parle seul, de ses amours et de ses déboires. Ils parlent comme ceux qui ont trop bu.

De sa main, mon personnage releva sa chevelure comme le vent relève les souvenirs. J'écrivais toutes ces choses dans ma tête. Étais-je une autre ou moi-même? Dans cet état de songe, je n'étais plus rien, je n'étais même plus de ce monde. Puis dans ma tête, tout a craqué comme les branches d'un arbre asséché par un soleil trop puissant. Je me découvrais avant même d'être imaginée par d'autres comme j'imaginai mon personnage. Je n'étais rien d'autre qu'un vêtement qui recouvre et qui découvre selon le gré des mots, selon le gré des vents, selon le gré du vent des mots que l'on entend avec son cœur.

Tout à coup, j'ai compris pourquoi je ne comprenais pas, j'ai réalisé pourquoi je percevais l'univers d'une façon tellement singulière. De la seule façon qu'il m'était possible de me tenir debout. Puis je me suis souvenu de mon poème:

*Soléaire
me donne envie
d'une orthèse de verre
pour percevoir l'univers
sur un pied*

Je me suis souvenue de mon poème parce que j'étais debout. Dans mon univers, je m'étais inventée comme on invente une jeunesse quand le temps vint à passer.

*Et pourtant l'existence
Et pourtant le partage
Et pourtant le même breuvage*

Je me suis mise à frapper dans ma glace à coup de *point*, à coup de fin de phrase; j'ai crié mon angoisse et toute ma rage. Épuisée, je me suis tue comme on se tait pour être absent. Je me suis refermée à double tour dans ma tour de songes et de mensonges. Je préférais la fausseté. Le faux tableau de l'existence, le vrai mobile de ma défense.

*Au théâtre de l'instant
je marche
de long de large
je m'assieds
je cherche quelques images
je relance quelques idées
de-ci de-là
de si de la
de dos
de face
je recommence et j'efface
je travaille
à remodeler la surface du tableau
de quelques mots
de vrais de faux*

Je ne supporterais plus rien, plus personne, je ne supportais que mon « seul ». Au risque de tout risquer, au risque de s'approcher trop proche, au risque de déplacer la pierre sous laquelle reposent tous les fantômes de ma vie, je décidai de laisser là, ou plutôt d'abandonner ici le lieu de mon écriture.

J'avais traversé l'existence d'un roman et j'avais fait de ce livre mon refuge. Je me berçais dans ma tête au rythme de vagues navires glissant sur les lames tranchantes de mon imagination. Jamais navire ne fit à ce point pleines voiles vers le soleil. Les mots se dispersaient çà et là ou plutôt chacune des particules qui la composent retrouve peu à peu le sens commun de l'espace et du temps.

Je revenais dans l'instant. Enfin j'y revenais! Et sans regret! Bien au contraire, un sentiment de bien-être envahissait tout mon corps. Mon roman s'était perdu de lui-même comme la plume d'un oiseau qui se laisse porter par le vent. Quelqu'un, lors de ses promenades solitaires, penchera sa tête pour trouver par terre, comme un présent venu de nulle part, à l'encre d'une plume d'ivoire, mon roman perdu.

FEMME BATTUE

Par: Bruno Jetté

Elle était assise sur une chaise droite. Elle ne disait rien. Elle regardait l'homme couché dans son cercueil. Lui non plus ne disait rien. Il ne dirait jamais plus rien, en fait. Plus jamais il ne la battrait. Plus jamais elle n'aurait peur de lui. Assises sur des chaises droites, d'autres femmes semblaient réfléchir à leur propre sort. Toujours assise seule en face de lui, elle était secrètement heureuse, mais il lui fallait cacher son bonheur derrière le mince voile noir qui lui recouvrait le visage. Plus jamais cet homme ne lui dirait qu'elle était une bonne à rien. Une sale putain comme l'était sa mère. Une folle qui devrait être à l'asile. Jamais, pourtant, elle ou sa mère n'avait couché avec un autre homme que celui qu'elles avaient épousé. De plus, elle avait toujours travaillé sans se plaindre. Non, elle n'était pas folle!

Sur une chaise droite, son père était assis près d'elle. C'était déjà un vieillard. Appuyé sur sa canne le corps penché en avant, ses yeux regardaient le sol. Il semblait être sur le point de tomber. Il avait haï son gendre et le haïssait toujours, au même titre qu'il se haïssait lui-même. Combien de fois avait-il pensé à le tuer? Sa femme l'aurait probablement fait, mais elle était morte trop tôt pour débarrasser sa fille de son ivrogne de mari. Le père aurait cependant pu lui faire boire du whisky jusqu'à ce qu'il tombe ivre mort et le pousser ensuite dans la rivière en allant le reconduire chez lui. Il ne savait pas nager et personne n'aurait jamais su ce qui s'était passé. Tous auraient cru à l'accident. Seulement... le père ne l'avait pas fait. Ivrogne, il l'était lui aussi. Et rien n'est plus fort que cette solidarité qui existe entre ivrognes. Peut-être irait-il vivre chez sa fille maintenant que son soûlon de batteur de femme était mort?

En face d'elle, aussi assis sur des chaises droites, la plupart des amis de son défunt mari étaient venus lui rendre un dernier hommage. La tête légèrement penchée sur le côté, l'un pensait: « C'était un sacré buveur, celui-là. » L'autre pensait: « Ouais... un sacré joueur de cartes. » Ou l'autre encore: « Nous perdons un bon vivant et un raconteur d'histoires hors pair. » Un autre plus loin s'était endormi sur sa chaise et ronflait presque.

Derrière son voile noir, elle retenait un léger sourire. Elle était enfin libre de partir où elle le voulait. Elle anticipait déjà le plaisir de mettre tous ces rapaces à la porte. Elle se leva et alla s'agenouiller sur le prie-Dieu près du cercueil. Elle déposa un baiser sur le front de celui qui fut son mari. Tous la regardèrent, attendris par ce geste d'amour. Elle pensait: « Maudit sois-tu, chien. L'enfer t'attend. En fermant ton cercueil, on m'ouvrira les portes de la vie. Je bénis chaque pelletée de terre que l'on jettera sur cette boîte. Tu seras prisonnier à ton tour. Je pourrai être aimée et aimer d'autres hommes doux et respectueux. Je penserai à toi quand cela arrivera. » Elle commença ensuite à réciter le *Notre Père* en insistant légèrement sur le « délivre-nous du mal ». Tous priaient avec elle. Elle entama ensuite le *Je crois en Dieu*, en insistant cette fois sur le « est descendu aux enfers le troisième jour ». Après les prières, elle quitta lentement la pièce, la tête penchée et les mains jointes. Elle monta à l'étage et alla se coucher en travers du lit. Elle pensa placer un oreiller sous sa tête, mais elle ne voulait pas dormir sur ces oreillers qui lui avaient tant servi à se protéger le visage pour éviter les coups. Du moins... les coups qui laissaient des traces que les gens auraient pu voir. Des ecchymoses, elle en avait sur tout le corps. Seul son visage était resté intact. Elle se sentit partir dans un sommeil qui l'enveloppa de caresses. Elle entendait le bruit des femmes qui s'affairaient à la cuisine pour préparer le café et les sandwiches. C'était la dernière nuit de veille. Les hommes parlaient fort. Des gens arrivaient, d'autres partaient. Elle s'était couchée tout habillée et transpirait sous ses vêtements en même temps qu'elle grelottait. Une chaleur s'était emparée de son corps et la fièvre la conduisait au soleil. Maintenant, elle était complètement plongée dans le rêve. Adossée contre le tronc d'un palmier, elle était engloutie par

la mer. L'eau était chaude, les vagues tranquilles la mettaient dans une noirceur totale. Au loin sur un bateau, des hommes d'équipage faisaient de grands gestes avec leurs bras. Soudain, elle fut prise d'une quinte de toux et manqua d'air. D'un bond, elle se leva, tel un animal flairant le danger. Elle ouvrit la fenêtre et l'air frais du matin la ramena à sa conscience. En descendant l'escalier, elle entendit quelqu'un parler: « Malgré tout, c'était un bon gars... », disait la voix. Sans mal, elle reconnut celle de son père. Le traître était bel et bien comme tous les autres minables. Au salon, on avait fermé le cercueil. L'odeur du tabac, celle du whisky, celle du café noir, effaçait celle de la mort. Certains finissaient leur partie de cartes, d'autres ronflaient dans les fauteuils. Elle demanda à ce qu'on ouvre toutes les fenêtres de la maison ainsi que les portes. Un courant d'air faisait danser les petits grains de poussière sous l'effet d'un rayon de soleil. Des petites mousses de pollen refusaient de se poser et se déplaçaient constamment selon la direction que prenait l'air pour sortir de la maison. Pour sortir de la maison?

Le cri perçant d'un corbeau lui annonça que la vie était toujours là. « Cri corbeau! C'est là le plus beau jour de notre vie! » Ses mots l'avaient trahie, car elle avait parlé à voix haute. Tous la dévisagèrent alors, comme si elle était devenue folle. Elle les regarda tous à son tour et leur cria à tue-tête: « Allez tous au diable! Tous autant que vous êtes! Sortez le cercueil de ma maison. Sortez tous et laissez-moi seule! » Son père s'approcha d'elle et lui mit un bras autour de la taille: « Allons, raisonne-toi un peu. La nervosité prend le dessus sur toi. » violemment, elle le repoussa: « Sors d'ici, toi aussi, vieux singe hypocrite! Je ne veux plus voir ta sale gueule traîner près de moi! » On sortit le cercueil et le déposa sur la galerie en attendant les porteurs. Le cimetière n'était qu'à quelques minutes de la maison. « C'est la dépression », disaient les vieilles femmes assises à l'extérieur sur des chaises pliantes. « Il n'a que ce qu'il mérite », disaient les plus jeunes assises sur les marches de la galerie. Les hommes fumaient tranquillement. Certains s'étaient même remis à jouer aux cartes sur le cercueil. D'autres prenaient un dernier coup de whisky en l'honneur du défunt. D'autres enfin, riaient de la tournure des événements. « C'est sa dernière partie de cartes avec nous, sa dernière soûlerie », disait tout un chacun.

Une vieille dame était demeurée assise sur l'un des fauteuils du salon. Toute vêtue de noir, elle portait elle aussi le voile. Sa main gauche était habillée d'un gant de fine dentelle. À l'annulaire, par-dessus le gant, brillait une élégante bague sertie d'un énorme rubis, s'harmonisant parfaitement à un bracelet trop grand pour l'étroitesse de son poignet. Grande et mince, la dame avait l'air d'une châtelaine des temps anciens. « Je sais combien tu le hais », dit-elle en sortant son porte-cigarettes en ivoire. Avec un briquet en or, elle alluma sa cigarette, après avoir retiré son voile. Elle était, malgré son âge avancé, une très belle femme. Ses cheveux remontés en chignon retombaient légèrement en quelques mèches noires sur les côtés. Le front haut, le nez droit, ses narines étaient une merveille de la nature. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat de nuit. La bouche était fine et dédaigneuse, les lèvres minces et le menton plat. Elle porta son fume-cigarette à sa bouche et laissa s'échapper une douce fumée aromatique.

La veuve: « Que faites-vous ici? J'ai demandé que tous sortent de ma maison sur-le-champ. »

La dame: « Ne sois pas en colère à cause de moi. »

La veuve: « Mais qui êtes-vous? »

La dame: « Je suis la faucheuse, la vieille dame qui coupe la vie comme on coupe le blé dans les champs. Je suis la mort. »

La veuve: « Vous aviez un mari? »

La mort: « Bien sûr. J'avais un mari du temps de ma jeunesse. Mais je suis devenue la mort et depuis ce temps, je suis bien seule. »

La veuve: « Vous l'avez tué? »

La mort fut prise d'un grand rire.

La mort: « Vous m'amusez, petite. Je vous aime bien. On ne peut chasser la mort comme on chasse un chien. De plus, la mort ne tue personne, elle ne fait que son travail, elle ne fait que conduire les vivants vers leur dernier refuge. Vers leur dernière destination, devrais-je dire. Et toi... On peut se tutoyer? Pourquoi as-tu tué ton mari? »

La veuve: « Silence! On pourrait nous entendre. »

La mort: « Tu as fait sortir tout le monde. Qui pourrait nous entendre? »

La veuve: « Je ne sais pas. Quelqu'un qui comme vous aurait décidé de rester à l'intérieur. »

La mort: « Je ne suis pas restée dans la maison. J'arrive à peine. Je suis venue pour conduire ton mari. Du moins, ce qui en reste. »

La veuve: « Que me voulez-vous? »

La mort: « Faire de toi une amie, une confidente, enjoliver ta vie. Tu es encore jeune et belle, nous pourrions sortir, aller au théâtre, nous amuser un peu avant que je meure à mon tour. »

La veuve: « Mais la mort ne meurt pas! »

La mort: « Pourquoi crois-tu cela? »

La veuve: « La mort est immortelle. »

Une fois de plus, la mort fut prise d'un grand rire.

La mort: « Mais non, petite, ne crois pas cela. Personne n'est immortel. D'ailleurs, je ne souhaiterais cela à personne. J'ai fréquenté les plus riches comme les plus pauvres. Des gens de pouvoir, des rois et des reines, des présidents de pays, des savants, des idiots, des malades et bien d'autres sortes de gens encore. "Non, je ne suis pas immortelle", leur ai-je répondu, comme je réponds à ta question. »

La veuve: « Mais vous avez le pouvoir de faire mourir qui vous voulez? »

La mort: « Je peux rendre la mort plus séduisante que la vie. C'est mon plus grand pouvoir. »

La veuve: « Comment donc êtes-vous devenue la mort? »

La mort: « C'est une très longue histoire, mais j'ai de bonnes raisons de te la raconter. »

La veuve: « Pourquoi? »

La mort: « Parce que j'ai besoin de toi. »

La veuve: « Pourquoi moi? »

La mort: « Parce que tu sais parler aux corbeaux. »

La veuve: « J'ai simplement dit au corbeau qui criait que c'était le plus beau jour de notre vie. »

La mort: « En effet, c'est là le plus beau jour. Ton mari est mort et on va bientôt l'enterrer. Personne ne saura jamais comment tu l'as tué. Personne ne saura jamais que c'est toi qui me l'as amené. À savoir si tu as eu tort ou raison, cela ne me regarde aucunement. Tout ce que j'attends de toi, c'est ton opinion. »

La veuve: « Mon opinion? »

La mort: « Des conseils seraient plus justes. J'ai besoin que l'on me conseille sur la mort. Je suis devenue trop vieille pour juger par moi-même. Il m'arrive même à l'occasion d'amener des vivants avec moi. Il va de soi qu'ils en meurent sur le coup. Avant de mourir moi-même, je voulais savoir qui je devrais amener avec moi dans la mort. C'est un pouvoir donné seulement à la mort lorsqu'elle meurt, que d'amener les personnes de son choix avec elle. C'est une sorte de récompense pour un travail bien fait et dont j'ai été chargée des siècles durant. »

La veuve: « Ô mort... Amène avec toi tous les hommes qui battent leurs femmes, c'est le premier conseil que je te donne. »

La mort: « Attends un peu, petite... veux-tu alors que j'emmène aussi les sadomasos qui aiment se faire battre? »

La veuve: « Non, pas celles-là, car elles ont choisi d'être maltraitées. »

La mort: « Et la lesbienne qui se fait battre par sa conjointe, je l'emmène, elle? »

La veuve: « Peut-être. »

La mort: « Il n'y a pas de peut-être quand il est question de la mort. Je l'emmène ou pas? »

La veuve: « Oui. Si elle bat sa conjointe, alors elle mérite aussi de mourir. »

La mort: « Et les mères qui battent leurs enfants? »

La veuve: « Non, pas elles. Il se peut que ce soit des mères monoparentales qui n'ont d'aide de personne et qui sont en dépression. »

La mort: « Je ne te parle pas de ces mères-là. Je te parle de celles qui battent leurs enfants par pure méchanceté. »

La veuve: « Des hommes aussi battent leurs enfants. »

La mort: « Je sais, mais pour l'instant, nous parlons des femmes. »

La veuve: « Oui. Si une mère bat ses enfants par méchanceté, amène-la avec toi. »

La mort: « Et puis les femmes qui battent les maîtresses de leur mari par jalousie? »

La veuve: « Non, pas ces femmes-là! Les maîtresses le méritent. »

La mort: « La maîtresse le mérite, dis-tu? »

La veuve: « Oui, certainement. »

La mort: « Tu n'as donc jamais été la maîtresse d'un homme? »

La veuve: « Jamais, et je ne le serai jamais non plus. »

La mort: « Tu peux me faire le serment sur ta vie que jamais tu ne seras la maîtresse d'un homme? »

La veuve: « Je t'en fais le serment sur ma vie. Je ne serai jamais la maîtresse d'un homme et j'ajoute que je ne serai jamais la maîtresse d'une femme. Je t'en fais le serment sur ma vie. »

La mort: « Très bien. Le pacte est scellé. Tu as juré sur ta vie que tu ne seras jamais la maîtresse d'un homme ou d'une femme. »

La veuve: « C'est bien cela. Je t'en ai fait le serment. »

La mort: « Vois-tu, ma fille, la vie m'a donné beaucoup plus de gens que je ne lui en ai soutiré. L'amour a tué plus de gens que la haine; l'amour de son dieu, de sa patrie, de son mari, de sa femme, de ses enfants et de ses biens a su provoquer la guerre, la révolte, le crime et les tortures de toutes sortes. »

La veuve: « Doit-on alors haïr son dieu, son pays, ses enfants? »

La mort: « Non! On doit si l'on doit quelque chose, aimer tous les dieux, tous les pays, tous les enfants et tous les biens, même ceux du mal. »

La veuve: « Le mal ne peut faire du bien! »

La mort: « C'est ce que tu crois? Dis-moi alors pourquoi toutes les femmes enfantent dans la douleur? »

La veuve: « Je ne sais pas. »

La mort: « Pour rendre la mort moins pénible. »

La veuve: « Comment? »

La mort: « Vaut mieux mourir dans la douleur et naître dans la douleur des autres, c'est un juste partage. Regarde ces hommes qui s'amuse à jouer aux cartes et à boire sur le cercueil de celui qui te contraignait toujours à faire des choses que tu n'aimais pas. Ces sôûlons méritent-ils la mort? Peut-on aller chercher quelqu'un pendant qu'il joue au jeu du hasard? »

La veuve: « Je les déteste comme je déteste tous les hommes. Jamais au grand jamais je n'aimerai à nouveau un homme. »

La mort: « Tu le crois vraiment? »

La veuve: « J'en ai la certitude. »

La mort: « Peux-tu aussi m'en faire le serment sur ta vie? »

La veuve: « Bien sûr. Sur ma vie! »

La mort: « Attention, petite. Il faut bien se comprendre. Tu me ferais le serment que s'il t'arrivait d'aimer un homme assez pour avoir une relation intime avec lui, tu accepterais que la mort t'emporte avec elle? »

La veuve: « C'est bien cela. S'il m'arrive d'aimer un homme assez pour me donner à lui, je te fais le serment sur ma vie que j'irai moi-même vers la mort et que je la suivrai si elle vient me chercher. Sache qu'il en sera de même avec une femme, si tel en est le cas. »

La mort: « Tu m'as l'air vraiment convaincue. »

La veuve: « Je le suis! Un homme m'a fait tellement souffrir parce qu'un jour, j'ai eu la faiblesse de l'aimer et de l'épouser. Plus jamais je n'aimerai de cette façon. Plus jamais je ne souffrirai d'aimer. Aucun homme, aucune femme, personne ne réussira à faire de moi l'objet de sa colère. C'est fini tout ça. C'est bien fini et pour toujours. »

La mort: « Fais attention lorsque tu dis toujours. On peut employer ce terme seulement quand il est question du passé; jamais lorsqu'on parle de l'avenir. »

La veuve: « Pour toute ma vie, si tu préfères. »

La mort: « Oui, je préfère que tu dises cela. »

La veuve: « Maintenant, parle-moi de toi. Tu es la mort depuis ta naissance, ou bien l'es-tu devenue? »

La mort: « Je le suis devenue à peu près à ton âge, peut-être même un peu plus jeune. En fait oui, j'étais beaucoup plus jeune. »

La veuve: « Je veux tout savoir. Cela m'intéresse au plus haut point. »

La mort: « Approche ton fauteuil près du mien. Je vais te tenir la main et te raconter. »

La veuve: « C'est vraiment le plus beau jour de ma vie! »

La mort: « Allons, petite, laisse-moi parler... sinon, je risque de perdre le fil de mes idées. Je suis si vieille. »

La veuve: « D'accord, je ne parle plus. Je t'écoute. »

La mort regarda par la fenêtre un court instant et inspira profondément. Elle semblait fatiguée, mais résolue. Elle enferma la main de la veuve entre ses mains froides aux doigts fins et posa sur elle ses yeux qui avaient vu tant de choses.

La mort: « Lorsque j'étais encore une jeune fille, un étrange personnage vint me chercher chez moi pour me conduire à un bal. « Qui êtes-vous? », osai-je demander à mon cavalier une fois devant son carrosse qui nous attendait. « Je suis le diable en personne », me répondit-il. Je m'esclaffai. Mais l'homme était d'une telle beauté, vêtu si richement, tellement sûr de lui, que tout ce que je trouvai à lui dire était que je n'avais rien à me mettre sur le dos pour une telle occasion. Il rit à son tour et me répondit qu'il avait tout prévu. En effet, il me remit une mallette et me dit d'aller m'habiller de ce qu'elle contenait. Il m'attendait dans la voiture et son cocher, comme ses chevaux, ne bougeait pas. Je courus à ma chambre en prenant grand soin de ne pas réveiller mon père et ma mère dont la chambre se trouvait en face de la mienne. C'est à cet instant que je me souvins que personne n'avait frappé à la porte avant que je l'ouvre. J'étais allée l'ouvrir de moi-même, par instinct, comme attirée par elle ou bien par ce qui m'attendait derrière elle. Trop excitée par l'événement, je ne me penchai guère plus sur la question. La mallette contenait une magnifique robe vert pâle, fabriquée dans un tissu qui semblait venir de loin. Tout était splendide et à ma taille, des sous-vêtements jusqu'à la voilette lilas qui elle, était encore plus pâle que ma robe qui traînait jusqu'au sol. Les souliers du même vert que ma robe étaient très hauts et les talons lilas étaient plus foncés que la voilette. Un écrin contenait un collier de saphir avec les boucles d'oreilles appareillées qui me semblaient, sur le coup, un peu trop longues proportionnellement à l'ensemble. Ce n'est que lorsque je déposai la cape en hermine sur mon dos que je vis à quel point le tout s'harmonisait de façon à ce que ma jeunesse soit mise en valeur. Je sortis de la maison avec les souliers dans une main pour éviter le bruit et la mallette dans l'autre. L'homme qui se disait le diable me regarda, admiratif. Même le cocher semblait me regarder du coin de l'œil. Je me savais belle et je rougis un peu. « Où allons-nous? » demandai-je

une fois en chemin. « Au bal de la mort », me répondit le diable. Et il ajouta que toutes les puissances infernales seraient présentes, mais qu'entre toutes les femmes, je serais sans conteste la plus belle. Le compliment me fit oublier la peur et un sentiment de fierté me fit passer le bras sous celui de l'homme qui m'avait enlevée. Il me fit alors un sourire quasi amoureux que je lui rendis aussitôt. Il sortit de sa poche un mouchoir d'un blanc immaculé parfumé de musc. Je me sentis vibrer de tout mon corps. Il le déposa sur son genou. Puis, s'approchant de moi, il me couvrit de baisers. Le cœur allait m'exploser dans la poitrine quand le cocher fit s'arrêter les chevaux devant les portes d'un immense château dont toutes les fenêtres étaient de vitrail. La lumière intérieure donnait au château, depuis les vitraux vus par l'extérieur, un aspect vivant. À ce moment, le mot féérique prenait tout son sens. Même la pleine lune semblait sourire de bonheur. »

« Or, ce fut le plus grand des bals. Satan lui-même était du nombre et ce n'est pas peu dire. Assis dans un fauteuil de velours pourpre, chacun de ses coudes reposait sur le dos d'un de ses loups veillant sur lui, assis bien droit de chaque côté de son fauteuil. Les yeux des deux bêtes brillaient à la lueur des candélabres et des chandelles disposées partout dans la pièce. Leur regard était à la fois plein de compassion et d'honneur. On avait à la fois envie de s'approcher d'eux et de s'en éloigner. J'ai souvent depuis retrouvé ce regard dans les yeux des hommes qui ont fait la guerre et dans les yeux de ceux qui ont côtoyé la mort. J'étais alors affamée d'amour et de merveilles. Comment peut-on aimer Dieu quand on est comblée à ce point? »

« Comme ses loups, Satan avait la mâchoire féroce et volontaire. De la main, il me fit signe de m'approcher de lui. Rien n'est plus séduisant qu'un homme qui inspire le respect et la peur. « Exhume tes fantômes », me dit-il. Il fit une pause, me regarda dans les yeux et ajouta: « Avec le pouvoir que je te confère, tu pourras faire de grandes choses. Cependant, sache que l'on se lasse du pouvoir comme on se lasse de faire de grandes choses. » Puis, il me baisa la main. Je me sentais en sa compagnie bien plus proche du règne animal que de celui des humains. Je ne m'appartenais plus. Rien ne me reliait aux éléments de la réalité. « Un amour qui n'est pas physique n'en est pas un », me dit-il, comme s'il pouvait deviner ma pensée. « Mais en te blessant, je risquerais de te tuer », signifia-t-il. À cet instant, la belle Isis fit son apparition au bras du prince Belphégor. Ensuite, ce fut Kali, la somptueuse, l'irrésistible, qui fit son entrée au bras du grand Lucifer. Aucun humain ne peut imaginer la beauté de ce couple, à moins d'en avoir été témoin de ses propres yeux. Belzébuth était accompagné de sa suite, composée d'entités de tous les genres. Peu à peu, la salle de bal s'emplissait de personnages élégants, somptueusement habillés. Tous étaient en beauté et semblaient heureux de se retrouver. Pas la moindre indécatesse, pas la moindre rivalité; chacun rendait à chacun le respect qui lui était dû. »

« Satan se leva de son siège et m'offrit le bras. Tout le monde se tut. « Voici la nouvelle reine », dit-il à l'assemblée. « La mort doit mourir. La mort a choisi. Voici la mort qui vous regarde. » Ce fut les applaudissements, les ovations, les marques de respect les plus sincères qui me furent donnés de recevoir. « Que l'on ouvre la soirée avec la valse du temps », lança Satan avant de retourner dans son fauteuil. Lucifer vint me chercher pour ouvrir la danse. Il était si bon danseur que j'avais l'impression que mes pieds ne touchaient plus le sol. À nouveau, nous eûmes droit à des applaudissements, et lentement, tous se mirent à danser. Avec la légèreté d'un nuage, Lucifer me faisait tourner de sorte qu'il me semblait voir le temps comme on voit des ombres pendant la nuit. Lorsque la danse fut terminée, une dame me prit par le bras et me conduisit dans un petit salon adjacent. Elle me fit signe de m'asseoir et approcha sa chaise près de la mienne.

Puis... elle me prit la main. « Ne crains rien, petite, me dit-elle, tu n'as pas à avoir peur de moi. Mon travail se termine ce soir, ma besogne voit sa fin et c'est la raison de toutes ces festivités. »

-Qui êtes-vous? lui demandai-je.

-Même la mort finit par mourir, répliqua-t-elle.

-Vous êtes donc la mort?

-Depuis quelques instants, je ne le suis plus, car c'est toi qui prends la relève, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Tu traverseras les siècles sans jamais devoir aimer ni homme ni femme, sans ne jamais avoir de relations intimes avec qui que ce soit. S'il t'arrivait de le faire, tu le ferais au prix de ta vie, me révéla-t-elle.

-Mais pourquoi cette condition? osai-je la questionner.

-La mort doit nécessairement vivre de cette façon, car elle ne doit épargner personne. En retour, elle obtient tous les honneurs et toutes les gloires qui lui sont dus.

-Et vous, que deviendrez-vous, alors? fis-je.

-Ne crains rien, petite hirondelle, les corbeaux m'attendent. Ils sont impatients de me retrouver et de festoyer avec moi. J'ai tellement hâte de retrouver mon noir plumage, de me laisser porter par le vent et de retrouver ma jeunesse.

Je tournai alors le visage, car une brise me surprit. Je n'avais pas remarqué que Satan se tenait debout derrière nous. « Une dernière danse? » lui offrit-il avec respect et complicité. La mort se leva et entra dans la salle de bal au bras de Satan. Tous les invités s'éloignèrent en échangeant des sourires entendus. Enfin, chacun se retira lentement et nous sommes restés là, seuls tous les deux.

La veuve: « Qu'avez-vous fait? »

La mort: « Que crois-tu que nous ayons fait? Allons, petite, prépare-toi, je t'ai apporté ta mallette. On passera te chercher après la mise en terre de ton défunt mari. Tu verras comme c'est magnifique et grandiose! Quant à moi, mon travail se termine ce soir. Que les corbeaux m'ouvrent grandes leurs ailes... enfin, ma besogne prend fin. »

Parfaitement roi

Un conte phonétiquement poétique

Par: Patrick Larose

Il était une fois,
dans un désert très désertique,
un roi parfaitement royal
qui vivait dans un royaume immense et *royaumesque*.

Tout, dans ce royaume, était parfait.
Le palais placé en place centrale
portait toutes les pupilles du peuple à ployer vers sa splendeur.

Tout autour,
chaque maisonnée
n'en avait pas moins à se montrer miroitante et immaculée.

Le peuple y vivait bonnement,
mais d'un bonheur qui cachait bien ses défauts.

Car oui,
pour chacun,
tout allait bien
tant que tout gardait sa perfection,
puisque,
sous l'influence des nobles notoires et de sa ravissante reine,
le roi radieux et rigoureux rêvait d'un royaume
où la laideur et les handicaps n'auraient point leur place.

Il fit donc écrire une lettre
qui consacrait comme exclus
tous ceux dont la physionomie s'approchait de l'imperfection
et tout autre étant accablé d'une quelconque forme d'infirmité
Sous le règlement de ce disgracieux décret,
les boiteux, les aveugles, les parias, les amputés, les ignares

et tout ce qui y avait de laiderons
furent chassés au désert
où ils n'eurent le choix
que de s'entraider
pour s'y bâtir une chancelante cité.

Au fil des années,
au haut du château,
la glorieuse galerie se glorifiait
pendant qu'au bas,
la populace tentait tant bien que mal
de demeurer dans la rectitude rigide des règles et des règlements.

Trop souvent,
c'était le vieillissement qui venait fixer le sort des pauvres gens.
Une vilaine maladie ou une trop grave grippe
venant amoindrir le peu de perfection
que leurs carcasses s'obligeaient à personnifier.

Dès lors,
il ne leur restait plus qu'à tourner les talons,
étant chassés du village
vers la cité poussiéreuse du désert,
devenant désormais leur domaine.

Même la reine hautaine hautement perchée,
s'était abstenue de donner naissance,
de peur d'être affaiblie et affreusement frustrée
de perdre cette beauté qu'elle croyait être sienne à jamais.
Elle préférait de beaucoup,
donner ses ordres pour que tout soit parfait,

et même plus,
parfaitement impeccable,
allant même, parfois,
jusqu'à ordonner l'impeccable au-delà du ravissement.

Puis vint un jour
où le roi,
aussi robuste et résistant fût-il,
devait se retirer dans ses quartiers pour prendre note de son courrier,
se plaçant ainsi à l'écart
des yeux malicieux de son plus sournois subalterne.

Le chauve chauvin,
qui portait une perruque
pour se préserver de l'embarras de ce léger handicap,
n'aurait pas manqué de mettre à son profit
la découverte de la soudaine baisse d'acuité visuelle de Sa Majesté.

Même au royaume de la perfection,
au moins une chose était répartie de façon équitable,
un trésor de riches comme de pauvres – le vieillissement.
Aussi,
pouvait-il survenir à un âge peu avancé,
comme l'était le roi,
rendu railleur et renfrogné par sa subite affliction.

Pris par l'angoisse
d'être chassé de son propre palais,
devant l'aggravation de sa situation,
le fier führer se terrait dans sa chambre,
allant même jusqu'à y prendre tous ses repas.

Jusqu'au jour où,
devenu dangereusement maladroit par sa vision vacante,
assis devant une copieuse pièce chevaline,
il se coupa malencontreusement le pouce droit
qui roula au côté de la viande dans l'assiette devenue rouge.

Son cri creva l'air de sa cache
et alerta une servante surexcitée qui,
ouvrant la porte sur cette scène sordide
du roi ruisselant de sueur,
tenta d'arrêter le sang qui sortait par secousses du membre sectionné.
Elle s'empressa de lui faire une compresse et un garrot.

Lorsque la plaie fut sous contrôle
et qu'un semblant de calme fut retrouvé,
le roi, la reine, le chauve et deux autres ministres chevronnés
contraignirent la servante au silence
sous de méprisantes menaces
et tentèrent d'élaborer un plan
pour permettre au premier du palais de demeurer en poste.

Vu la gravité de la situation,
la reine rusée proposa à Son Altesse de faire une sieste
pendant que les autres réfléchiraient à la réaction requise.

La reine ne supportant plus d'être mariée
à ce roi devenu une disgrâce pour sa distinction,
fit appel au chauve chétif.
Elle lui promit un pécule proportionnel à la place qu'il occuperait
une fois l'éclaté royal chassé du parfait royaume.

Sournoise et rusée,
la reine, aidée de son mesquin subalterne, avait élaboré l'idée
de soumettre par écrit
une nouvelle dérogation permettant au roi de demeurer en place.

Mais quelle honte pour celui-ci,
lorsqu'à son réveil,
devant toute la cour accourue,
amputé de son pouce,
il n'arriva pas à tenir la plume
permettant d'y mettre sa royale signature.

Le décret restant non signé,
le roi ridiculisé
fut dépouillé de son trône et chassé vers les sables désertiques.

Le souverain déchu
partit donc, vêtu
d'une robe sobre et d'une cape côtelée.
Au gré de pas chancelants,
sous sa vue régressive,
il réalisa vite qu'il ne pouvait revenir vers ce royaume
qui venait de l'expulser froidement,
mais qu'il ne pouvait non plus
aller vers la cité des sables
où lui-même avait expédié tous ces gens
qui se feraient une joie de le lui faire payer.
Il se résigna donc à errer,
de dune en dune,
à la recherche d'une oasis hospitalière.

Il avançait à l'aveuglette,
abrité sous sa cape protectrice
du soleil de plomb
qui finissait de brûler,
derrière ses paupières fermées,
le peu de vue que ses pupilles offraient encore.

Durant trois jours,
il se nourrit de fourmis
et de sauterelles dans un sauté sablonneux.

Puis,
résigné et à bout de forces,
il s'allongea sur ce grand tapis beige
qui lui ferait office
de dernier lit avant sa mort.

Une vieille dame du village des sables
qui passait par là
vit au loin un bout de tissu
tressaillant au vent,
refusant d'être complètement enseveli.

Elle s'en approcha
et trouva l'homme au visage visiblement vieilli
par le soleil virulent.
Elle courut alors à la cité
alertant un albinos et un costaud courbaturé
qui l'aidèrent à l'emmener
et l'installer dans le lit de la dame.

Après quelques jours de bons soins,
le roi reprit conscience.

Cependant,
ses yeux ne s'ouvrirent plus
sous le scellé souffrant
auquel le soleil les avait soumis.
Il ne pouvait donc voir
l'infortunée physionomie de sa salvatrice.
La laideur de la dame n'était pas tant dans son visage
ou dans la vieillesse de sa frêle peau fripée,
mais plutôt dans les proportions étranges
qu'avait prises son corps depuis sa naissance.

Sa figure plate,
accourée d'un nez anguleux,
était juste malhabilement perchée
sur un squelettique tronc
aux membres inférieurs et supérieurs
démensurément encombrants.

Dès son réveil,
le souverain s'inquiéta sérieusement
que l'on devine sa secrète souche seigneuriale.
N'y pouvant voir son nouveau visage vainement vulgaire,
il se croyait reconnaissable de tous.

Sagement,
resta-t-il donc très silencieux
à la maison de la bonne femme
qui le bichonnait bravement
tout en lui bavardant des us et coutumes

tenant cour dans la cité.

Elle lui raconta

comment les ignares et les nains nourrissaient les nombreux animaux,
comment les sourds pouvaient veiller sur les vieillards
et comment les éclopés pouvaient garder la progéniture des laiderons
pendant que ceux-ci travaillaient à aider
tous les miséreux et les infirmes
sous les chants claironnants de la chorale des aveugles.

Écoutant tous ces récits d'une oreille attentive,
le savant souverain savait servir sa cause d'une simple affirmation.
Il faisait discrètement montre de son savoir
sciemment appris durant son séjour au château.

Or, suivant cette soudaine sagesse si singulièrement énoncée, à la statue centrale de la grande place.

Les citoyens de la cité des sables,
ainsi que la squelettique femme
soigneuse du rescapé du désert,
affluaient
vers l'ancien empereur amputé et non-voyant.

Le royal personnage,
reconnaissant,
répondait rigoureusement aux demandes
devenues de plus en plus régulières.
On le considérait désormais en tant que juste juge
et concret conseiller.

Étonné,

incapable de se déplacer seul
et infirme de sa main maîtresse,
il se voyait maintenant
le maillon mille fois plus méritant
de ce vénérable village,
qu'autrefois dans son château,
consacré à la perfection perfide et à la fourberie.

Une première année de complicité
entre le sage souverain et la maigrelette maîtresse de maison avait déjà passé.

Une année remplie de bonheur,
d'échanges et de tendresse,
où l'amour lentement avait fait son nid.

Ce fut donc
habité de cette passion aveugle
que le roi rougissant
de gêne et d'anxiété
demanda la dame en mariage.
Elle accepta sur-le-champ,
charmée de se savoir enfin choisie.

Pour la noce,
nul n'avait négligé de porter ses plus belles parures.
La cité splendidement colorée pour l'occasion
entonnait les chants d'une contrée fleurissante.

Soudain,
arrêtant la cérémonie
parvenue à l'échange des alliances,

une voix se fit entendre du fond de l'assemblée.

Le vieux chauve chétif
qui tout juste venait d'être sèchement chassé du château
par la souveraine esseulée et sévèrement sourcilleuse,
s'écria:
« C'est le roi! »

Tous tournèrent la tête
pendant que le nouveau venu
s'amenait au-devant du couple
pour se prosterner,
proférant des regrets sur ses actions passées.

L'empereur leva sa main au pouce amputé
et confirma devant cette foule consternée
les dires de l'homme dégarni,
dignement agenouillé devant lui.

Le peuple écouta patiemment le récit du roi.

Puis,
d'un élan de pardon pleinement populaire,
tous s'écrièrent:

« Vive le roi, vive le roi! »

On put alors célébrer
le royal mariage
entre le roi ravi et sa nouvelle reine,
pour la première fois ravissante.

Fin

L'Héritage

Par: Mark Damord

*À mon père et à ma mère
qui furent les deux côtés
d'une même déchirure,
communautaire.*

Avant-propos

Grand'mère est morte ce matin à 6h30. De ses huit fils et filles, deux ont pu être présents au moment où elle a fait son au revoir. Elle n'a pas eu de derniers sacrements, contrairement à sa dernière volonté. Le curé est à l'extérieur, malgré que les jours précédant la détérioration de sa santé il avait été prévenu. Maintenant avec son mari, elle forme le couple complet au ciel. Avant, si le temps et l'existence leur étaient mesurés, désormais ils peuvent se lasser du farniente dans leur univers céleste. Il y a une décennie depuis qu'elle s'est retrouvée veuve suite à la mort de son compagnon de vie, Thomas Bertrand. Ce dernier, chef bienveillant de cette famille nombreuse, fut une référence dans le village. Le patriarche d'une grande tribu. Quelqu'un sur qui on pouvait compter aux heures de grandes commotions communautaires. Une référence qui détonnait dans la localité. Après sa disparition, personne ne pensait que sa femme aurait mis si longtemps à le rejoindre tant ils vivaient de façon fusionnelle leur complicité maritale. Ils étaient deux êtres en parfaite symbiose, soudés par le temps et les épreuves de l'existence. Grand'mère, de son vrai nom Ameta, a connu les grands bouleversements qui ont jalonné l'histoire du pays. De la révolte des Cacos du Nord au massacre des piquets du Sud, sa mémoire recelait de souvenirs. Elle était à elle seule une bibliothèque pour ceux qui souhaitaient plonger dans les méandres féconds de l'histoire du pays. Ses yeux ont vu arriver les «Blancs Méricains», elle qui connaissait les étrangers que par les prêtres qui servaient la messe à l'église Sainte-Geneviève. Elle a été témoin du défrichement des premières routes par la J.-J. White. Elle a vu arriver les premières voitures, les premières radios à transistor. Vu passer au-dessus de sa tête les tout premiers avions. Du temps de «Rejeté», elle a vu l'injustice en soutane humilier les siens. Elle fut marquée par tous les grands bouleversements qui ont jalonné l'histoire de ce pays au cours du dernier siècle. Enfant, fille, épouse, mère, grand-mère, les contours de son existence sont ciselés par le même rasoir qui a dessiné les périmètres tortueux du pays. Son départ est ressenti comme la disparition d'une encyclopédie vivante pour sa petite communauté. On raconte que quelques jours avant sa mort, voyant que son passage ici-bas était en surnuméraire, elle est allée dans la petite chambre attenante dire une prière à la Vierge, question d'attirer sa protection durant ces jours de santé chancelante. Chose rare pour un proche de La Merci. Dans la famille, celle-ci est toujours considérée comme un paratonnerre. Vivre proche d'elle est déjà une garantie de sa protection, croyait-on. Mais pour Grand'mère, visiblement, devant la détérioration accélérée de sa santé, cela ne suffit pas à l'immuniser contre les fins non désirées. Comme rempart, la Vierge a encore cédé aux aléas naturels de la condition humaine et de la fragilité existentielle, elle qui n'a jamais garanti l'immortalité dans les prières soumises de façon quotidienne à ses pieds.

«La vérité de l'histoire ne sera probablement pas ce qui a eu lieu, mais seulement ce qui sera raconté»- Emmanuel De las Cassas Mémorial de Ste Hélène

Notre-Dame de La Merci

C'est une histoire de famille. En fait, elle est la dépositaire autorisée mais muette d'un certain testament familial. Son historiographie a pris naissance dans la nuit des temps. Elle est racontée avec plus ou moins des nuances, au caprice des défaillances de mémoires successives, de génération en génération. Elle a commencé, cette histoire deux fois centenaire, au creuset d'une famille ordinaire dans un petit village de province appelé Promise. Il s'agit d'une de ces petites localités placides où le temps s'arrête net depuis des lustres; où la modernité est à inventer

tant l'environnement est vierge et naturel. Hôte d'origine vaguement connue ou inconnue de la même famille, La Merci, cette statue de bois maculée d'une couche de vernis au teint foncé, tient lieu de réceptacle à la genèse ancestrale. On raconte que les aïeuls du clan, avant chaque événement, faisaient un tour dans son sanctuaire pour implorer sa bienveillance. Elle est consultée pour toutes les occasions familiales: naissances, mariages, décès, départs, bonnes et mauvaises récoltes.

C'est à travers Yvonne, la cadette du clan qu'elle fait ses révélations. Elle tient lieu de trait d'union entre le spirituel et le temporel, entre le visible et l'invisible. Yvonne est aussi cartomancienne, lorsque les circonstances s'y prêtent. Elle a reçu un don divinatoire d'une vieille tante paternelle, morte depuis longtemps. Cette sœur de son défunt père fut une brebis noire de la famille. Elle était mise à l'index pour avoir pratiqué une profession honteuse aux yeux des membres de sa famille. Elle vivait exclusivement de cette activité. Elle a vécu seule avec pour unique contact, les enfants de son frère dont Yvonne à qui elle a légué une partie de son héritage. Elle a toujours joué le rôle de l'enfant que sa tante n'a pas eu. Au village, on murmure qu'Yvonne n'arrivera jamais à s'occuper d'autre chose que de Notre-Dame. Ce qui explique son célibat endurci. Cela lui donne une respectabilité qui lui crée aussi une distance qu'aucun soupissant n'a voulu franchir à ce jour. Son engagement et sa dévotion sont sacerdotaux à La Merci. Elle est vue comme le lien physique le plus accessible entre là-haut et ici-bas. Une représentante de premier plan de La Vierge parmi les hommes pécheurs.

En fait, Yvonne n'est pas une vraie vieille fille comme la rumeur a voulu le faire croire. Elle est plutôt une femme sans mari. La petite histoire raconte qu'elle a déjà eu un amoureux qui n'a pas fait long feu. Elle fut victime d'un «coup de bas»¹. Quelques années auparavant, elle fut trompée par un prince charmant de passage. Ce qui lui enleva tout goût de mordre à d'autres fruits. Depuis, aucun marin n'essaie d'accoster à son port. Mais elle n'a pas dit pour autant son dernier mot. Sa situation n'est pas désespérante au point où elle doit faire une croix sur la vie à deux. Mais cette histoire-là, la vierge ne le lui avait pas révélé avant.

Dans la famille, il règne une jalouse dévotion au sujet de La Merci. On raconte tout bas qu'elle est trop généreuse aux étrangers de passage. Souvent, on l'accuse même d'aimer les «moun vini»² aux dépens de ceux qui sont constamment avec elle. D'ailleurs, ils le lui rendent si bien! Toutes ses robes, ses cierges et autres petits objets d'adoration viennent de ces étrangers dispersés, pour faveurs obtenues. À son nom, la famille reçoit des lettres et des dons en argent de quelques pèlerins oubliés qui, un jour ou l'autre, ont défilé dans son sanctuaire atypique. Sa volumineuse correspondance peut en témoigner. De Montréal, New York, Paris, elle demeure connectée sur la diaspora. Elle a des dévots dans les coins les plus reculés d'Haïti et d'outre-mer. Son audience est internationale. Des demandes de prières affluent de partout pour aboutir à son minuscule sanctuaire. Que ce soit pour avoir des enfants, pour le travail ou pour trouver un mari ou une femme, La Merci est sollicitée. Elle est un véritable business familial, ce que ses proches détestent entendre. Pour eux, c'est une Sainte descendue des nuées, sur une plantation du domaine familial. Un point c'est tout. Ce qui explique sa présence bienveillante et ininterrompue au sein de cette même famille, de génération en génération. Avant son départ, Grand'mère

¹ Briser brutalement une promesse faite à quelqu'un.

² Étranger de passage

répétait toujours qu'elle était la quatrième de la descendance à l'avoir hébergée. Près de la famille, les questions sur son origine sont taboues. Si quelqu'un désire entendre une autre version de son arrivée terrestre au sein de ce clan, il faut aller tendre l'oreille aux ragots, aux racontars et autres histoires abracadabrantes qui circulent loin d'elle. Et là encore, il ne faut pas tomber sur un de ses dévots car pour eux comme pour la famille qui l'héberge, elle descendit du ciel tout simplement, la journée de la patronale de Notre-Dame de La Merci. Un jour d'automne. Un 24 septembre, date anniversaire liturgique. Un automne précoce, qui recouvrait déjà la campagne de son jaune manteau de feuillage. Là, un aïeul de la famille bêchant paisiblement son champ, l'a remarquée sur un arbre. Elle lui fit signe de s'approcher et lui demanda de l'apporter chez lui, dans son foyer. D'où sa présence de générations successives, depuis environ deux siècles. Ainsi débuta son aventure au milieu des hommes, dans cette famille qui est devenue sienne.

D'autres disent qu'elle est l'œuvre inachevée d'un sculpteur colonial. Celui-ci, sentant venir l'indépendance d'Haïti, décida d'immortaliser sa femme affranchie dans une sculpture faite de tronc d'arbre. Mais ne pouvant la terminer à temps, l'a laissée en plan sur cette habitation coloniale où elle fut ignorée jusqu'au jour de sa découverte. Une thèse qui circule loin du village bien évidemment. Cette explication est plausible dans la mesure où elle conforte la présence de ses traits négroïdes aux courbes arrondies, sculptées à la Botero. Son aspect d'inachevé et sa finition à la va-vite en témoignent d'ailleurs. Après l'indépendance, dans la débandade et la précipitation, les colons de Saint-Domingue ont abandonné les plantations qui ensuite, furent pillées et incendiées. Seuls quelques vestiges, témoins d'une organisation industrielle de travail passée, tenaient encore dans les campagnes. Au milieu de quelques murs, des anciennes indigoteries et sucreries, des grosses cuves en métal abandonnées çà et là jonchent le décor campagnard. Observateurs silencieux de la vie coloniale d'autrefois, ces témoins d'une époque révolue hantaient les lieux depuis environ deux cents ans. Dans cet environnement bucolique où seules quelques chèvres abandonnées gambadaient, cette œuvre reposa discrètement, jusqu'au jour où un cultivateur solitaire fit sa découverte. Elle passa le temps, adossée à une muraille sur laquelle parasitaient des lianes de toutes sortes. Là, elle a vu passer sans broncher les ans, les hommes, les découvertes, les événements et les générations. Cet agriculteur béni s'empressa de la mettre sur son dos et l'apporta chez lui. Ainsi commence l'histoire qui après avoir traversé les époques, est devenue l'histoire officielle racontée de bouche à oreille. Ainsi la légende est née. Elle a traversé les âges, pour arriver à nous. Pour la famille, toutes les autres versions apocryphes faisant partie du radotage villageois ne sont pas prises au sérieux.

La bataille pour la prise de contrôle de la vierge par l'Église

Cette statue de ***Notre-Dame de La Merci*** a déjà failli quitter son sanctuaire centenaire pour aller rejoindre Sainte-Geneviève dans son église. Nous sommes dans la deuxième moitié de la décennie cinquante. Une campagne orchestrée par l'église officielle sous la dénomination de REJÉTÉ battait son plein. Tous les objets de cultes indigènes associés au vodou furent brûlés, sans ménagement. Leurs propriétaires, traités sans aucune humanité, devaient jurer de renoncer à la pratique de ce culte. Ecclésiastiques, hommes d'Église et autorités locales se virent réquisitionnés pour participer à la campagne. Tous ceux qui étaient même suspectés de sympathie vodou devaient être arrêtés et leurs maisons fouillées, pour les vider des éléments de culte cachés. Courbées sous le poids de la honte et de l'avilissement populaire, certaines familles ont préféré fuir leur localité d'origine, pour ne pas faire face à cette marche triomphante de l'église conquérante. Avilies, des cohortes d'hommes et de femmes sombrant sous le coup de la vindicte

de l'église occidentale, sont partis vers des ailleurs qui leur garantissaient l'anonymat. Des localités entières ont vu défiler l'essence de leur population pour se réfugier dans d'autres endroits plus paisibles où ils pouvaient pratiquer leur foi ancestrale. Mais le coup de tonnerre de cette chasse aux vodouisants fut déclenché quand les autorités débarquèrent dans la maison où résidait la statue de Notre-Dame de la Merci. Elle fut associée, malgré la famille-hôte, à ces reliques de religion paysanne. Certains décéléchèrent la main du prêtre dans cette tentative pour récupérer la statue et la placer dans l'église aux côtés de Sainte-Geneviève. Au lieu d'une fête patronale laïque, elle fera son entrée dans la liturgie officielle qui lui permettra d'avoir sa place dans le panthéon catholique romain. Le curé, par forcing, demanda à la famille de la transférer à l'église, ne pouvant trop longtemps tolérer ce sanctuaire concurrent.

Père Leduc a vu dans cette dévotion parallèle, une érosion menaçante des quelques maigres fidèles qui lui restait. Armé d'une lettre officielle venant de l'archevêché, il convoqua les époux Thomas pour leur signifier la demande de l'église. Encore l'église officielle, armée de la carotte et du bâton, de la croix et du fusil, comme du temps des conquistadors. Furieux, les époux regagnèrent leur demeure en se disant que jamais ils n'allaient se plier à cette impertinence du curé. La Merci faisait partie de la famille et elle y resterait. Si quelqu'un voulait l'avoir; il lui faudrait leur passer sur le corps. Soudée comme un seul homme, la famille se barricada dans sa dévotion et continua à crier sa colère et exprimer son droit de garder sa sainte. Une lutte sans merci fit rage. La petite communauté paroissiale fissurée s'étonna devant cette demande du père Leduc. Ses membres s'absentaient de la messe et démissionnaient un par un des comités paroissiaux en guise de protestation. La famille-hôte fut excommuniée et bannie des affaires paroissiales pour non-obéissance à la volonté supérieure. Les paroissiens étaient divisés. Quelques-uns durent prendre position bien malgré eux pour l'un ou l'autre des deux camps. La suspicion s'installa et commença à gangrener sérieusement la cohésion pacifique du village. Si certains accueillirent de façon passive cette demande, d'autres cependant l'interprétèrent comme une intrusion flagrante dans la vie d'une paisible famille. Obstinément, le clan entier refusa d'entendre parler de cette proposition jugée osée. Désormais, le village avait perdu son unité. Deux solides clans s'affrontèrent: les fidèles de Sainte-Geneviève ayant à leur tête le curé, contre les dévots de La Merci gravitant autour de la famille-hôte. Devant l'obstination des uns et la volonté manifeste des autres à défendre leur camp, la tension atteignit son paroxysme et déborda des pourtours du village. La messe n'était pas dite, l'église pas nettoyée et les fleurs coupées demeuraient dans les pots séchées, faute d'être changées à temps. Pour désamorcer la pression et rendre à la communauté sa convivialité d'avant, l'archevêché décida de prendre les grands moyens: le transfert du père Leduc à une autre paroisse où il arriva comme un parfait anonyme, pour ne pas éveiller, ni effaroucher. Ce geste, malgré un apaisement momentané, ne contribua pas pour autant à rassurer les excités de la foi déjà blessés par cette méprisante campagne. De loin, ils regardèrent passer dans la plus totale indifférence, le cortège de la "vraie" église. Le nouveau prêtre arriva dans un village austère où les habitants continuaient à se regarder comme des chiens de faïence. L'atmosphère, deux mois après le départ de l'ancien ecclésiastique, était encore à couper au couteau. Peu à peu, aidé des bons offices de quelques notables du village dont Maître Aznord, le nouveau berger de Sainte-Geneviève arrivait à apaiser un tant soit peu la tension ambiante. Un semblant de normalité commençait à se dessiner. Même clairsemée de fidèles, la petite messe était dite. La communion reprit, mais les cicatrices des dégâts passés étaient encore béantes. Pour le moment, la bonne volonté du nouveau locataire ne suffisait pas à aplanir les différents subséquents. Chacun gardait sa position initiale, en attendant un geste significatif. Tout le monde attendait un point de rupture qui rassurerait et dicterait que l'ère de la confrontation

était bel et bien terminée. Dans sa première messe dominicale, le prêtre lança un appel solennel pour une nouvelle liturgie de l'espérance à vivre ensemble. À la fin de la Grand'messe, il descendit de son autel pour aller serrer la main de ses nouveaux fidèles et leur dire bonjour. Cela a semble-t-il fonctionné. Une paix fragile fut ramenée entre les camps. "Paix sur terre aux hommes de bonne volonté" résonnait pour de bon encore une fois à Promise après la guerre sainte. La statue de Sainte-Geneviève semblait être la plus heureuse de l'espérance retrouvée apportée par père Gaspard. Une laborieuse intégration commençait à se mettre en place dans l'église. Peu à peu, les paroissiens blessés laissaient tomber leurs griefs. Mais le village n'était toujours pas le même. Les blessures infligées ne seraient pas cicatrisées si vite, même si on vivait les premiers instants de la normalité retrouvée.

Promise, ce paisible village de la côte sud-haïtienne égrène tranquillement ses jours. Cette idyllique localité, blottie entre mer et montagnes et dont la vie est rythmée au son des vagues, continue sa marche. Exposé aux furies de l'océan et aux caprices du vent, il est constamment sur la trajectoire des éléments naturels qui se déchaînent. Adossé aux mornes qui forment des cathédrales naturelles dans son dos, tandis que ses pieds sont continuellement baignés par le va-et-vient incessant d'une mer capricieuse, le village compte une population d'environ deux mille âmes. L'archétype des petites communautés perdues où les infrastructures sont à inventer.

Un lycée et trois petites écoles primaires tiennent les enfants et quelques adultes occupés durant une partie de l'année. Dans ce village, tout le monde est parent. Une histoire commune lie toutes les familles. Une vieille église centenaire, avec son clocher de bois dédié à Sainte-Geneviève, veille sur le bien-être spirituel de la communauté. Ce fut le dernier combat de Grand'mère avant sa mort. Un combat qu'elle a mené main dans la main avec son défunt mari. Elle en est sortie forte, mais avec d'amers accents que rien n'est acquis dans ce bas monde. Elle s'en est allée en emportant dans sa tombe les plus beaux souvenirs de son existence de combats, à côté de son vaillant mari. Grand'mère morte et enterrée, les dernières prières seront dites dans 21 jours, comme le veut la coutume. L'autel servant de chapelle ardente pour conduire la prière quotidienne est monté, dans une chambre voisine à celle de la Vierge. Pour y pénétrer, il faut traverser le sanctuaire. Comme gardienne des lieux, celle-ci verra défiler tous les vieux amis de la défunte. Les habitués de la petite messe d'avant-jour, dont la moyenne d'âge varie entre 70 et 75 ans. Ceux qui prient encore en latin sans savoir ce qu'ils disent et qui vouvoient dans le "Pater Noster". Ils sont d'une autre époque. Certains sont tombés malades quand, il y a quelques années, le curé de l'époque voulait imposer les nouvelles règles vaticanes promulguées par l'encyclique de Paul VI. Pour eux, à leur âge, cette Révolution ne passerait pas. Elle était de trop. Une église qui change de langue: le latin remplacé par l'idiome local! Un célébrant qui leur cause face à face. Une célébration dépouillée de mysticisme. Une église vidée de toute sa transcendance, de tout symbolisme, et de toute spiritualité acquis depuis des millénaires. Eux qui l'ont pensée immuable, éternelle, infaillible, cette église. Depuis, la paroisse a perdu de son lustre et de plus en plus, les messes n'attirent plus grand monde. En guise de protestation, bon nombre a décidé de rester à la maison. Et quand les vieux ne vont pas à l'église, les messes en pâtissent. Dans cette ambiance délétère, la Vierge n'est pas en reste: sa localisation, pour l'instant, fera l'objet de discussions dans les délibérations familiales pour les héritages. Avec qui elle va continuer à partager sa demeure? Qui prendra la relève? Qui s'occupera de la maison? C'est à cette personne que reviendra la responsabilité du sanctuaire. Toutes ces questions n'ont pas encore de réponses.

Le ciel peut attendre, Yvonne est la candidate toute désignée. Elle joue déjà le rôle d'interprète reconnue. D'ailleurs, quelques jours avant le départ de sa mère, elle présomait qu'un événement malheureux allait se produire. Elle l'a dit à des proches en des termes voilés, sans trop savoir ce qui allait se passer. Mais elle n'avait aucun doute: ce serait funèbre. La cour était peuplée de pigeons. C'est une tradition des grandes cours du village. Ces oiseaux font partie de la quotidienneté des occupants des lieux. Yvonne avait remarqué que les pigeons étaient moins nombreux qu'avant.

Dans la tradition, on dit que ces oiseaux sont les premiers à partir avant toute disparition physique de leur maître. Leur départ en nombre était donc le signal d'un événement mortuaire qui allait frapper la famille. Elle avait vu juste. Encore, venait-elle de confirmer son auréole de devineresse. Interprète attitrée, diseuse de bonne aventure, elle vient, par cette observation, d'asseoir son autorité pour la continuité.

Alpin et Colbert qui ont fait le voyage pour les funérailles, ont déjà regagné la capitale. Le premier ne veut pas perdre son travail et le second n'a pas les moyens de s'éloigner de sa famille trop longtemps. Ils ont promis de revenir pour la soirée des dernières prières et surtout, d'entériner leur participation à la liquidation finale de l'héritage. Aucun ne voulait être absent pour ce moment capital. Pour cela, les cérémonies de dernières prières deviennent le prétexte approprié du retour. Selon une légende répandue, c'est au cours de cette veillée que la défunte fait sa dernière apparition avant de regagner à jamais le séjour des morts. À minuit, elle viendra faire son ultime exhibition avant de quitter définitivement le monde des vivants, pour se retrouver en compagnie des âmes vagabondes, en attente du purgatoire. Une vision camarade de la défunte apparaîtra dans la pénombre, près des lieux où la personne affectionnait être, de son vivant.

Même Colbert l'intellectuel, brûle d'impatience devant l'arrivée de cet ultime au revoir maternel. Le grand soir arrive. La fratrie au complet est au rendez-vous final. Elle veut donner une manifestation digne à sa mère: clore un chapitre s'étalant sur 21 jours et qui venait de bouleverser de fond en comble l'habitude villageoise. La nuit est fébrile: tout le village est au rendez-vous. D'autant plus que la personne à qui on fait des adieux est un poteau-mitan³. La plus grosse descendance de la région. En plus, elle fut la dernière jociste de la paroisse Sainte-Geneviève. Une espèce longtemps disparue des lieux de culte. Comme marque de son appartenance, ses enfants l'ont enterrée avec son missel à la main, comme on l'avait fait à la mort de son mari. On lui a aussi remis son Ange-Conducteur; une sorte de police d'assurance de l'au-delà. Un passeport qui atteste de sa foi catholique.

Les dernières prières terminées, tout le monde se donne rendez-vous à l'église la matinée suivante, comme le veut une ancienne tradition catholique. La disparue fut en quelque sorte l'un des murs de cette petite église centenaire qui vient de s'effondrer. Après avoir bouclé la boucle et fermé la parenthèse des funérailles et des dernières prières, la famille est appelée à passer à autre chose. Prendre congé de la spiritualité, pour se concentrer sur le pécuniaire. Cette famille de huit descendants immédiats encore vivants est un condensé de tout ce qu'on peut trouver de noble dans ce pays. Comme tant d'autres, elle connaît l'orgueil et la disette; des instants de fierté comme des heures de grandes commotions intérieures. Mais soudée, elle a toujours su garder le sanctuaire comme un rocher: une oasis bienveillante au milieu d'un désert hostile. Une sorte

³ Colonne du milieu qui tient une maison.

d'encrage spirituel contre les blessures de la vie et les maux de l'existence. À l'intérieur de la famille, la préservation de la mémoire est gardée intacte. Une continuité qui est toujours bien tenue. Tout au moins, la transmission verbale des faits d'armes et des vieilles batailles des ancêtres défunts. La soi-disant descente du ciel de la vierge faisait partie des racontars qu'on gargarise aux plus petits dès leur jeune âge. *Laudatores temporis acti* (embellir le passé pour mieux vivre le présent), a toujours été le leitmotiv des chefs qui se sont succédé dans ce clan. Et cela leur rapporte en visibilité locale et en prestige. Maintenant que le démembre⁴ est vidé des étrangers venus dire leurs regrets et présenter leurs condoléances, la famille peut se concentrer sur la succession. Tout est déjà en place pour recevoir la filiation. Les chaises autour de la table sont alignées. Le lieu est bien aseptisé: il n'y a pas de Jouda⁵ en vue qui va suivre leurs délibérations, malgré que les portes de la maison demeurent ouvertes.

Les huit peuvent se concentrer sur l'après-Grand'mère. Anita et Alpin, les deux aînés de la famille, ont l'honneur de présider cette grande rencontre. Mais Colbert ne veut pas être en reste. Il aimerait, comme les premiers rayons du soleil balayant la campagne à la levée du jour, apporter son modeste éclairage en ces heures funèbres. Après tout, le monde compte sur lui pour faire le point sur les documents, pour interpréter les papiers qui parlent. Avant la réunion, Yvonne convoque tout le monde pour une prière au pied de la vierge. Cierge en main et à voix basse, elle murmure une oraison qu'elle seule comprend. On la suit comme des brebis. Pour terminer, de façon plus audible, elle invite chacun à répéter après elle:

*Vierge La Merci,
Voici tes enfants qui humblement
Viennent se prosterner à tes pieds
Pour prendre des décisions
Importantes dans la vie et
L'existence de la famille.
Éclaire-nous dans nos délibérations
Pour que nous parvenions
À prendre les décisions
Les plus judicieuses possible
Pour le bien de chacun ici présent
Et pour celui de la famille.
Intercède auprès de tes collègues
Du ciel pour nous préserver la vie,
La paix dans la famille
Et le monde.
Tu es présente parmi nous,
Si quelque chose te déplaît,
Éloigne-le-nous de nos pensées.
Guide-nous sur le chemin tracé par
nos parents défunts.
Amen!*

⁴ Habitation sur laquelle on rend hommage au chef disparu

⁵ Qui vient entendre pour rapporter aux autres

À la fin de la lustration, elle demande à tous d'être respectueux, du plus âgé au moins âgé. Car l'esprit de Grand'mère flotte encore avant son ascension définitive. Après cette prière de reconnaissance, les délibérations de la rencontre peuvent être commencées. Yvonne n'attend pas qu'on lui donne le pouvoir; elle le prend de bien belle manière avec en plus, sa fratrie comme témoin et complice à la fois. Il revient en premier à Alpin, l'un des deux plus vieux du clan, d'entamer les délibérations. Vont suivre après les autres, par ordre d'ancienneté.

Il commence ainsi son discours:

«Frères et sœurs, vous ne savez pas comment je suis content aujourd'hui d'être ici, au milieu de vous, pour vivre ces moments funèbres et enrichissants à la fois. En cette occasion qui nous a permis de nous retrouver pour dire au revoir à notre mère, femme forte et de caractère qui nous a élevés dans la prière et le respect d'autrui, je vous invite, par votre présence sur l'habitation qui nous a vus grandir, à manifester votre reconnaissance envers cette dame dont l'existence simple et courageuse est une inspiration pour chacun de nous. Elle fut une mère dans le sens le plus noble du terme. Durant les dix ans qu'elle fut veuve suite à la mort de son mari, notre père que nous adorons, seule elle a tenu la barque familiale, manœuvrant au meilleur de ses connaissances pour ne pas la laisser sombrer sur les récifs inhospitaliers. Elle nous a appris tout pour pouvoir affronter la vie de façon saine et courageuse. Aujourd'hui, ensemble, Frères et Sœurs, faisons de chaque geste à poser ici un hommage à ce couple qui veille sur nous de Là-haut. Merci.»

Après cette introduction, il passe la parole à Anita, la dépositaire testamentaire de Grand'mère. Tout le monde est pendu à ses lèvres. Elle a beaucoup à dire sur les biens dont dispose la famille. Autre que des biens, si dettes il y a, c'est elle qui sait. Elle commence par remercier tout le monde d'avoir donné un enterrement de première classe à sa mère, par dire comment Grand'mère pouvait être heureuse de voir cela, comment les nombreux petits-enfants de la famille se reconnaissent l'un l'autre, au cours de ces funérailles qui pour eux, tenaient lieu de retrouvailles.

Anita a bénéficié, avant la mort de Grand'mère, d'une sorte de passation de pouvoir, étant la plus vieille à ses côtés. Elle a déjà été intronisée aux secrets familiaux, à l'inventaire des biens disponibles. Le bétail, les plantations et actes notariés sont de sa connaissance exclusive. Après avoir fait durer le suspense par de longs discours sur des sujets qui ne sont pas à l'ordre du jour, elle demande à chacun présent de faire une déclaration de solidarité, une sorte de serment initiatique. La vie les a dispersés aux quatre vents; elle réactualise les liens. Après l'avoir écoutée et s'être prêté volontiers à ses caprices, le clan lui demande de commencer à dire ce qu'elle sait de Grand'mère. Rentrer dans le vif du sujet de la rencontre. Pour les besoins de la circonstance, elle se fait accompagner d'une vieille mallette. C'est à l'intérieur que reposent depuis des lustres les documents familiaux. Après l'avoir déposée sur une table, elle invite chacun à prêter attention avant l'ouverture. Car la dernière fois qu'on y est allé, c'est à la mort de papa. Il y a dix ans depuis! Grand'mère détenait la clé qu'elle portait toujours avec elle jusqu'à ce que sa maladie l'oblige à la confier à sa plus grande: Anita. Elle l'épinglait toujours dans sa culotte, pour s'assurer que personne n'y ait accès. À son tour, Anita fait de même. Comme quoi la transmission est sauve. Elle a l'allure, cette vieille mallette, d'une autre époque. Il se chuchote qu'elle contenait de l'or, de l'argenterie, des actes notariés et même, des pièces coloniales. Elle est en quelque sorte un musée mobile, si l'on se fie à ce qui se dit à son sujet. Anita se réserve le

droit de sortir la première les pièces ou documents trouvés qu'elle demande à chacun de consulter l'un après l'autre. Après avoir bien vérifié le contenu et après chaque tour individuel, elle répond aux questions. Dans la famille, tout le monde ne sait pas lire. Pour certains membres, cette réunion familiale devient une séance de torture, purement et simplement. Cependant, rien ne filtre: on est en famille. Mais ils sont vite rassurés. Tout le contenu n'est pas fait que de papiers qui parlent. Il y a d'autres choses. On présume qu'Anita est moindrement au courant du contenu. Son assurance à mettre tout le monde en confiance avant le dépouillement en dit long. Pour elle, cette façon de faire est le prix à payer pour éviter les questions embarrassantes. Elle ne veut surtout pas parler à la place des papiers, ni voir à la place de ses frères et sœurs. Gênés, certains se tournent vers Colbert pour savoir ce que disent les papiers. Celui-ci a fréquenté le lycée, au temps où seule une poignée de citadins y allait. Il est la lumière sur les ténèbres ambiantes. Né au temps où la modernité commençait à rentrer dans les campagnes profondes, il est rassuré: il ne sera pas celui qui apportera sa lettre de condamnation, comme on dit chez lui. Ses parents ne pouvaient se payer le luxe de l'élever comme les autres. Il a fait ses classes jusqu'aux humanités. Du temps où les écoles, en provinces, étaient dépourvues de classes terminales. Si Yvonne peut se targuer d'être la seule interprète de la vierge, Colbert, lui, est le seul à pouvoir dans la meute, comprendre ce que disent ces papiers.

La revanche de l'histoire écrite sur la mémoire défaillante est en marche. Colbert, le cadet, se frotte les mains. Il n'a pas été à l'école pour rien: ça lui a servi! Toute la famille en est témoin. Mais déjà, il est surtout intrigué par le premier document qu'il a aperçu dans la vieille malle. Quelque chose qui n'a pas grande importance pour les autres qui s'évertuent à chercher dans les moindres recoins des pièces sonnantes et trébuchantes ou encore, des bijoux. Avec attention, il essaie de le sortir. Son état de conservation est intact quoique sec. Mais il est lisible. Pour Colbert, c'est une trouvaille fantastique, son premier grand coup, sa part non discutable de l'héritage. Toute son attention est focalisée sur ce bout de papier rougi par le temps et les intempéries, mal inséré dans une enveloppe non moins vieille.

Ce citadin, qui nourrit un doute perpétuel sur le sens à donner à sa vie, vient de mettre la main sur quelque chose qui mettra un terme à sa trop longue patience, en marge de ses rêves existentiels. Il a toujours fait preuve de détermination, dans le passé. Ce qui a contribué à forger son caractère de matelot vaincu par la tempête et qui jure de reprendre la mer le calme venu. En quoi cette découverte est-elle importante, pour lui comme pour les autres? Depuis toujours, dans la famille, de vagues échos lointains disent qu'un ancêtre affranchi combattait sous le commandement de Toussaint Louverture durant les guerres et les révoltes qui ont abouti à l'indépendance en 1804.

Mais, cette affirmation demeure toujours fausse, n'étant jamais prouvée par un quelconque écrit. Cette histoire, comme celle de l'apparition de la vierge sur un arbre, n'est vraie que dans le cercle familial. L'une comme l'autre ne peut passer l'épreuve de la vérité. La découverte de ce papier vient de réhabiliter une certaine mémoire familiale du village. Elle vient de confirmer une légende selon laquelle un aïeul éponyme de cette famille fut nommé commandant de la place par le général en chef de l'armée française à Saint-Domingue, en la personne de Toussaint Louverture. Toussaint vient de se faire gouverneur général à vie de toute l'île d'Hispaniola. Pour asseoir son pouvoir sur les moindres bouts du territoire, il nomme ses hommes de confiance, un peu partout, qui sont ses yeux et ses oreilles. Sur les habitations, il a toujours été question que les Français reviendraient mater la fronde de ce tonitruant général qui,

suspect: son intérêt pour cette pièce d'anthologie familiale est trop aiguisé aux yeux de la fratrie. Colbert ne sait pas qu'ici, au village qui l'a vu naître; un lettré n'est jamais bien vu. Pour certaines personnes, il est un intelligent au sens péjoratif du mot. Pour d'autres, il n'est rien qu'un vulgaire Bakonwè⁶, un maître-dame⁷ de la capitale qui passe son temps à monter des pièges pour ravir aux autres le pain quotidien. Mais là, il est en famille et sa présence généreuse et éclairante apporte une grande lumière aux délibérations successorales. Pour une fois, la famille est la bénéficiaire directe de ses connaissances intellectuelles. On l'apprécie bien, fort heureusement. Si dans ces circonstances aussi exceptionnelles, on devait faire appel à un étranger pour comprendre ce que disent les papiers, pour la famille cela équivaldrait à un avilissement. Et si d'aventure la découverte de Colbert fut faite par quelqu'un de l'extérieur, c'aurait été le comble du déshonneur. Sa présence garde intact l'orgueil de la tribu. Chacun de ses membres peut continuer à arpenter la tête haute les rues poussiéreuses du village.

Pendant que les autres frères et sœurs s'époumonent à chercher des actes notariés, papiers de terre ou de bétail, d'argenterie et d'or, Colbert, lui, son papier en main, fait une pose de contemplation pour admirer sa trouvaille. Elle justifie, à ses yeux, tout le trouble qu'il s'est donné pour être au milieu des siens, à cet instant. Mais il a d'autres attentes subséquentes. Il ne travaille pas. Pour honorer le rendez-vous des dernières prières, il a déshabillé Pierre pour habiller Paul. D'autres diront qu'il a envoyé le chien sur le chat. Sa femme et ses deux enfants qui n'ont pas fait le voyage avec lui, faute d'argent, espèrent beaucoup de son séjour au patelin natal. À son retour au foyer à la capitale, il apportera de la volaille, des provisions et de quoi alimenter sa famille durant une bonne semaine. Il est venu juste pour tirer son épingle du jeu familial. Cela commence à être payant pour lui. Ce document historique peut changer le cours de l'existence de sa petite famille, des bas-fonds prolétaires de la capitale...

Colbert, souvent à Port-au-Prince, se fait appeler « maître » pour avoir donné quelques fois des cours d'histoire dans un établissement secondaire de son quartier, en l'absence du professeur titulaire. Il a des rêves de grandeur en tête. Lui qui aime souvent répéter cette phrase de Victor Hugo: « *J'ai des rêves de gloire en mon âme inquiète; j'aurais été soldat si je n'étais poète.* » Cette phrase étalait toute l'ambition de l'homme. Il a hâte de boucler son séjour provincial pour faire éclater le nouvel homme en lui. Le fils de général Colbert, maître Colbert, comme tout bon port-au-princien, est en transit dans son propre pays. Son rêve secret est d'aller grossir la cohorte haïtienne de la diaspora. Il pense que ce document historique trouvé sera le tremplin dont il aura besoin; cet éternel candidat au départ! Il est comme des milliers d'autres compatriotes en attente perpétuelle d'un train qui n'arrive toujours pas. Et que s'il arrive un jour, ne pourra jamais faire monter tous ces passagers en attente de départ. L'inconnu, l'ailleurs, ont toujours hanté les hommes de tous les temps. Mais dans ce pays, personne n'est un vrai homme s'il n'a pas vu d'autres horizons, foulé d'autres terres et fait la connaissance d'autres cultures. En dépit de la misère ambiante, c'est un besoin inné de l'Haïtien de se faire voir en autre que lui-même. Cet inconnu, cet ailleurs imaginé dans les livres et les histoires de retour, est souvent romancé, affublé de légendes invraisemblables colportées de bouche à oreille par quelques arrivistes qui viennent se « montrer ». Colbert, dont le mandat se résume de plus en plus comme lecteur de la famille pour la circonstance, commence à penser à son retour à la capitale. Mais le

⁶ Personne de mauvaise réputation

⁷ Personne qui s'amuse à prendre par la ruse les biens des autres

dernier mot n'est pas dit. La recherche des papiers qui parlent est encore intense pour les membres, surtout ceux qui ont vécu de près avec Grand'mère. Et c'est sans compter un testament verbal qu'elle a fait sur son lit de mort. Une confidence faite seule à Anita, avant son départ. Voyant approcher l'inéluctable faucheuse et sachant que le retour à la vie normale devenait de plus en plus hypothétique, elle a décidé de se confier à l'autre génération. Une modeste passation de la flamme, l'espoir enfui sous terre, elle révéla un secret de famille bien gardé. Avant le départ de Thomas pour l'au-delà, celui-ci lui avait laissé ce témoignage écrit sur un bout de papier. Elle à son tour, l'a laissé tel quel à sa fille:

« Tu vois, Ameta, l'habitation de la madeleine, tu ne la vendras jamais. Même quand tu auras de la difficulté à nourrir les enfants, tu peux vendre le bétail, défaire d'autres choses, mais jamais cette habitation. Au pied du figuier, j'ai planté quelque chose que mon père m'avait laissé en héritage. À ma mort, elle sera à toi. Si tu ne t'en sers pas de ton vivant, tu passeras ce papier aux plus grands. Pour qu'ils sachent. C'est un bien très précieux, quelque chose qui les lèvera de terre et qui fera d'eux des grands nègres et des grandes négresses.»

De quoi s'agit-il en fait?

Son grand-père fut combattant de l'armée coloniale, de Toussaint Louverture à Dessalines. Le premier n'a pas vu le nouvel état, mort dans l'enfer de glace du Jura à l'Indépendance. Comme cadeau de fidélité et de bravoure, l'empereur Dessalines a convoqué aux Gonaïves tout son état-major pour une revue militaire postcoloniale. Comme commandant de la Place de l'Anse-À-Colin, Thomas Bertrand, accompagné de quelques fidèles, fut reçu par Dessalines à son quartier général. Sur place, il fait la connaissance d'autres commandants venus de partout à travers le territoire national, convoqués eux aussi par le commandant en chef. Il s'est lié d'amitié avec quelques-uns et tous promettent de se visiter mutuellement, à la paix retrouvée.

Tout au long des premières années d'indépendance, un bruit assourdissant et intermittent envahit les campagnes et les villes disant que les Français allaient revenir conquérir Saint-Domingue. Pour parer à tout retour des anciens maîtres, il établit le commerce avec l'Angleterre, puissance européenne par excellence de l'époque, ce qui lui a permis de placer ses premières commandes de munitions, consistant en de la poudre à canon, des baïonnettes, des fusils et des bottes pour la nouvelle armée. Il faut dire que pour ces hommes, l'appellation pieds nus fut plus que vraie. Ces commandes partirent du port anglais de Liverpool pour le sud d'Haïti, après escale à Kingston. Ce qui n'était qu'une formalité à l'époque, étant donné que la Jamaïque était toujours colonie britannique. Dans cette première cargaison arrivée, au port de Jacmel, le premier port antillais commerçant avec l'Europe, à l'époque, le bateau transportait mille deux cents épées, vingt caisses de poudre à canon, trois mille fusils pour infanterie et cinq mille bottes. En retour, après un mois d'embarquement de campêche, d'indigo, de café et de sucre, *The Star* reprend le large, le ventre alourdi de produits tropicaux. En dépit de toutes les menaces, la colonie doit continuer de fonctionner pour garder son rôle commercial avec les autres puissances européennes, dont la Grande-Bretagne, l'Espagne et la Pologne. Une fois arrivée à destination, la cargaison est acheminée aux Gonaïves, à dos de mules, au quartier général de Dessalines. Sur place, ce dernier convoque son état-major pour la distribution. Sur la place d'armes de la ville où quelques mois plus tôt, il avait proclamé l'indépendance du nouvel État, un à un il appelle ses généraux. À chacun, après serment d'allégeance fait à Sa Majesté, il remet un sac contenant

bottes, fusil et autres. Et comme alliance, il donne à chaque commandant une épée sertie d'or, gage de fidélité à sa personne. Ceci fait, il tient ce message:

«Si quelqu'un vous enlève cette épée, c'est qu'il veut vous rendre esclave.»

La distribution des cadeaux terminée, le général en chef tient ce discours au groupe:

«Retournez sur vos habitations, remettez de l'ordre et de la discipline. Assurez-vous que le travail recommence dans les sucreries et les indigoteries. Si nos anciens maîtres Français nous laissent tomber ainsi, on n'a pas le choix de se tourner vers de nouveaux amis. En arrêtant Toussaint et en le laissant mourir de froid dans le Jura, ils viennent de se faire mal à eux-mêmes. Ils ont perdu leur seul allié du soulèvement et de la révolte des esclaves, à Saint-Domingue. Avec un agissement pareil, c'est comme s'ils nous refusent d'être Français et hommes libres à la fois, alors que tout ce qui nous motive à agir de la sorte a été écrit par eux dans: La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789.»

Après ce discours, avant de prendre congé d'eux, il les exhorte à être vigilants et laborieux. À son retour chez lui, le commandant Bertrand confectionne une boîte dans laquelle il insère son précieux cadeau. Pour ne pas éveiller les soupçons, il part cacher ce trésor sous terre, dans une plantation familiale. Comme repère à cette cachette, il plante un figuier. À ses yeux, cet arbre, qui peut vivre plusieurs siècles, est le témoin des lieux. Durant toute la décennie de son veuvage, Grand'mère a gardé ces confidences familiales, tel un trésor. Quand elle sentit que sa santé commençait à décliner, elle prit la décision de se confier à sa progéniture, dans les mêmes mots que son mari. Elle a dévoilé le secret à Anita. Pourtant, à Yvonne, la dernière qui se trouvait tout le temps à ses côtés, elle n'a soufflé mot. Drôle de décision, quand on sait qu'elle a toujours été proche de sa mère. Mais son âge ne lui permet pas d'être au courant aussi tôt d'un si grand secret. En attendant, elle peut continuer à servir d'interprète à la vierge. Au village, peu à peu, le temps passe. Les journées monotones se succèdent pour faire place à une nouvelle saison. Dans la réalité, ces saisons portent des noms: printemps, été, automne et hiver; mais dans le village, ces noms ne se prononcent même pas. Il n'en existe que deux: celle des cyclones et celle du ciel bleu, de l'école et des vacances, des semailles et des récoltes. Elles se manifestent de façon discrète. Les équinoxes n'ont pas l'air de résonner aussi formellement qu'ailleurs. Seuls les oiseaux deviennent de plus en plus rares. Ils retournent dans les contrées plus clémentes pour mieux revenir l'année prochaine. Les pluies froides et intermittentes qui ponctuent les nuits, hélas trop longues, vont se mettre à tomber. On redoute des glissements de terrain qui empêchent parfois les campagnards de venir écouler leurs produits maraîchers au village. Sur les arbres de la place, seuls quelques pics-bois retardataires nichent encore sur les cimes dénudées des Flamboyants majestueux. Les badauds, le cœur serré, retrouvent le chemin de l'école après trois mois d'oisiveté.

N'était-ce de ces étrangers circonstanciels, les éprouvés de la famille Thomas, les jours auraient l'allure de ces fades instants ingrats qui sont devenus la norme dans le village, en cette période. Luxembourg le fou, fait sa ronde psychédélique. Au village, on le connaît: il cherche quelqu'un pour se confronter. Il est bruit qu'une délégation est en ville pour les dernières prières et qu'elle n'est pas encore partie. Il est venu voir.

Qui est ce type?

Personne, ici, ne sait d'où il vient et comment il a atterri là. Il y a quelques années, sur la côte, on se préparait à l'arrivée d'un cyclone dévastateur, un des pires de la décennie, disait-on. Tout le monde retenait son souffle. Chacun demeurait blotti dans son logis, le soir tombé. On gardait les enfants, en attendant les fortes rafales annoncées. Mais surprise! Le lendemain, Promise fut épargnée après une bonne frousse et beaucoup de peur. Tout le monde était sain et sauf. Mais le village, lui, comptait un citoyen de plus. Sans bruit ni trompette, un étranger d'apparence citadine, quoiqu'en haillons, arriva, soulevant déjà la curiosité des habitants. Au commissariat de police, on l'invita à décliner son nom, occupation, âge et provenance. Ce qu'il a fait... en français. Au commissaire, on décelait déjà, chez lui, une personnalité attachante, bien qu'il ne fût plus le jeune dieu grec qu'il avait été à l'époque où il vivait chez ses parents.

Même si, volontairement et visiblement, il ne veut pas en dire davantage sur lui, Luxembourg a le visage d'un jeune dieu grec, buriné par le vent. Il parle toujours de ses personnages de littérature dont les enfants d'ici n'ont entendu parler que dans les livres d'école, de ces lieux traine-savates: Montmartre, Parc Monceau, Père-Lachaise, Moulin Rouge, Jardin du Luxembourg qui furent son univers parisien. Durant son séjour en Île-de-France, il arpenta de façon lascive ces différents endroits de la capitale. Mais son lieu de prédilection se situait dans le sixième arrondissement, où se trouvait la fameuse place, dans le quartier Odéon. Là, il s'est assuré de faire une rencontre mémorable, laquelle deviendrait la signature de son séjour dans la Ville lumière. C'est ainsi qu'un jour, dans un de ces petits cafés qui bordent le palais du même nom, il a vu l'ancien ministre français de la culture, M. André Malraux, qu'il connaissait déjà pour l'avoir un jour rencontré à l'Institut français de Port-au-Prince où il donnait une conférence. Luxembourg, amant des beaux-arts comme lui, en profita pour échanger quelques mots avec le célèbre politicien. Il était aux anges! Cette occasion est par la suite devenue, pour lui, sa référence parisienne, la marque de son séjour outre-Atlantique. Il est habité par cette rencontre, la deuxième entre lui et l'ancien ministre qui ne se connaissent pas plus pour autant. Ceci, il le répète à satiété quand l'opportunité se présente à lui. Par des gens qui ont fréquenté sa famille, on se laisse dire qu'il vient d'une noble lignée. Il a fait ses cours, du primaire au secondaire, chez les frères de l'instruction chrétienne jusqu'aux ses humanités. Après ses études, ses parents l'ont envoyé en France.

Là-bas, il fréquentait tous les milieux intellectuels et culturels. Pour ses parents, il était l'espoir en chantier, le modèle familial par excellence. L'homme de demain qui lui servirait sous les cendres originelles d'un petit couple provincial, spécialisé dans l'import-export. Au cours des vacances estivales en Haïti, des personnes jalouses en ont profité pour lui envoyer un sort. On ne voulait pas le tuer. Simplement le « déranger » pour ses parents, disait-on. Mais d'autres personnes plus au fait des affaires de la grande ville ont voulu faire croire une autre histoire. À l'étranger, il aurait découvert la drogue. Il s'en est offert corps et âme avec la généreuse allocation dont il disposait. Devenant accroc aux stupéfiants, il abandonna études et pension, devenant bohème. Depuis, il dérive de lieu en lieu. Devenant un SDF, on rapporte qu'à Paris, il passait du métro aux parcs. Mais son endroit préféré était le Jardin du Luxembourg. Tous les riverains et habitués de cette grande place parisienne l'y ont croisé, au moins une fois dans leur vie. D'où son nom. En fait, à la naissance, il s'appelait Marcel Aladin. On ne sait pas par quelle alchimie il est arrivé à changer son nom de baptême pour celui de ce lieu emblématique. Un nom qui lui sied bien, compte tenu de son omniprésence à cet endroit. Il ne demande pas mieux! Mais tout cela, c'est du colportage raconté par des « quidams » ou des connaissances.

Ici, les rumeurs et les histoires inventées ne meurent pratiquement pas. Elles se confondent pour devenir légendes. On ne tue pas les rumeurs. Comme les oiseaux, elles volent d'arbre en arbre pour se propager et devenir vérités répétées par les commères oisives des espaces publics. Rentré au pays, grâce à l'aide et aux conseils d'un ami, la folie qu'on diagnostiquait légère dans le cercle de ses connaissances avait pris de l'ampleur. Donc arrivé au pays, il abandonne le toit familial pour la rue. Il s'enferma définitivement dans son monde halluciné mais apaisé, en contact avec la profonde campagne haïtienne, cruelle envers les malades, mais clémente et bon-enfant dans sa quotidienneté. Comme une échappatoire contre l'anéantissement redoutée des ressources parentales, la venue dans son pays fut en quelque sorte une délivrance programmée. Pour ses parents, il est devenu un parfait étranger, tant son discours est loin de leurs priorités locales. Désormais, en l'absence de toute charité chrétienne, on l'appelle *Luxembourg-le-fou*. Sans potentiel de dangerosité, pour lui comme pour les autres, son père et sa mère, le cœur déchirant, se plient aux méfaits pathologiques du mal. Leur fils est irrécupérable et méconnaissable à leurs yeux. Ils ont abandonné la bataille, le laissant à son étrange sort.

Il prend le large... le grand large!

Il passe de village en village, avec son allure hirsute. Certains ont peur de lui. À chaque endroit où il met le pied, une fois son histoire connue, on l'appelle « Monsieur le philosophe », avant de savoir que son nom est Luxembourg. Dévoré par le doute, le non-dit et le trop-dit, il passe de l'autre côté de l'écran de fumée qui sépare le rêve de la réalité: la folie. Désormais, tout son monde est à lui. Le large, l'espace, l'infini et l'infranchissable n'ont aucune limite pour lui. Confus, tordant de douleur, ses parents, dit-on, deviennent chaque jour moins visibles dans sa ville de naissance. Ils sont contrariés! Dans la boutique qu'ils tenaient, les portes sont maintenant à semi-ouvertes. Les étals sont presque vides. Les balances qui servaient à acheter du café ou du cacao sont rangées. Seuls quelques chiens, ignorants des états d'âme humaine, continuent à égayer la maison, par leurs jappements intempestifs. L'auvent à l'ombre duquel monsieur et madame Aladin servaient la clientèle est définitivement tiré. Les amis ne viennent plus tuer le temps, en sirotant un bon café l'après-midi.

Maintenant, contrairement au début de l'arrivée de leur fils au pays, ils ne le cherchent plus. Poux eux, il est irrécupérable et insaisissable. Que d'autres malheurs ne lui arrivent pas! Malgré le mal, l'œil parental veille sur lui, même de loin. Partout où il met le pied, c'est comme si on le connaissait déjà. Les villages sont proches, l'un de l'autre. Tout le monde se connaît. La nouvelle qu'un fou-philosophe se traîne de village en village est connue à la ronde. Les notables qui sont au courant de sa pathologie et qui entendent parler de lui et de ses parents le regardent avec la déférence des pères troublés. Qui n'a pas rêvé d'un bel avenir pour son enfant? Luxembourg, malgré son éloignement de Paris, n'en continue pas moins à s'imaginer être en France. Sans exagération, on peut dire grand bien de lui qui vient de tomber malade, car ses parents n'arriveront jamais à satisfaire ses appétits bourgeois. Pendant son séjour parisien, en plus de fréquenter les cercles littéraires mondains, il s'en donnait à cœur joie dans la trépidante vie culturelle de la capitale. Ses fréquentations allaient de l'opéra Garnier à la mythique Olympia. Il se trouvait toujours aux premières loges des grands concerts, lors des soirs de premières. Il se sentait comme un poisson dans l'eau en ces différents endroits. Il semblerait qu'il soit construit pour ce mode de vie. Mais, une chose qui n'est pas à dédaigner, malgré la psychologie dérangée du jeune homme, c'est qu'il demeure toujours Français en Haïti. Son passage à l'étranger est écrit en lettres indélébiles dans son nouvel ADN. Chez les Frères, il était le chouchou. Il fut même, en

quelque sorte, un enfant de la famille. Déjà, il connaissait toutes les histoires, de la royauté française à la Révolution: la Commune, la prise de la Bastille, Danton, Robespierre, Lamartine, Victor Hugo.

Pour lui, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 est la plus grande œuvre humaine du XVII^e siècle. Un chef-d'œuvre de droit public, inspiré par des esprits libertaires... comme lui. Son mal est sa duplicité. Il fait tellement corps avec les lectures qu'il a faites qu'il devient un des personnages des histoires révolutionnaires, qu'il buvait littéralement. Quand il se met à parler de cette période de grandes avancées universelles, on dirait qu'il retrouve ses sens, son esprit lucide... En Haïti, il est devenu un être totalement déprogrammé de son milieu, qui épouse un environnement imaginaire en contradiction flagrante avec sa condition. Il n'a pas su prendre ses distances avec les "frères bienfaiteurs", dont le mandat était de créer un Français dans le corps d'un descendant d'esclaves. Il se donnait sans se soucier des méfaits à long terme de sa surexposition. Il abattait trop les garde-fous sociologiques. Il oubliait de questionner son environnement, de jeter un coup d'œil moins romancé sur l'histoire entendue. Il a épuisé toutes ses réserves anthropologiques. Aujourd'hui, si on tente de faire le diagnostic du mal qui ronge son esprit, il faut faire appel à trois pathologies: le sort envoyé, la drogue consommée et l'éducation reçue. Des trois, seule la dernière a toutes les chances d'être vraie. Elle est l'évidence dont les parents n'ont pas su détecter les premiers signaux dès leur manifestation. C'était une bonne chose, pour un jeune, de s'intéresser aux livres, à la France coloniale, ses révolutions, ses rois décapités et ses orateurs de premier ordre. Mais le fait, pour lui, de mettre toutes ses histoires en scène et de jouer soi-même les différents personnages, est révélateur d'un mal. En le programmant ainsi, ces chers Frères ont commis un crime parfait: la mutation gauloise dans un corps que Montesquieu décrivait dans son temps comme une marchandise. Le miracle est réussi! Mais pour les écoliers qui se prélassent sur les bancs de la place, attendant la nuit tombée, il est la distraction parfaite. Il joue le rôle de l'encyclopédie qu'ils n'ont pas lue, de la bibliothèque qu'ils n'ont pas connue. Ils ne demandaient pas mieux.

Luxembourg vient de se retrouver, non pas en France, mais dans un village perdu de son pays d'origine, au milieu des siens: Promise. Là-bas, il écoutait; ici il distille littéralement ses paroles aux jeunes avides de savoir. Le rôle est renversé. Il devient prof d'éloquence. Il est le complément de ce qui manquait à l'éducation donnée depuis deux siècles à des jeunes inaboutis, qui sont des citoyens hybrides, des clones tropicaux des personnages livresques de l'histoire de France. On dirait tout d'un coup que Luxembourg a retrouvé son esprit d'avant sa folie. Il est à l'aise au milieu des jeunes: il se fait poser toutes sortes de questions sur l'histoire, la philosophie, la politique et surtout, la littérature de la langue qu'il manie merveilleusement bien. Certains jeunes voient en sa folie une douce bénédiction bohémienne. Il est bien dans son rôle. Si par hasard, quelqu'un fait allusion à son mal, il a une réponse sur mesure. Il aime tellement rappeler à ses interlocuteurs que sa folie est un summum du savoir. Il en prend pour exemple certains personnages du Romantisme. D'après lui, ce mouvement est sorti tout droit de la tête de quelques êtres qui, plus tard, ont été diagnostiqués «dérangés mentaux». Luxembourg devient bien malgré lui le complément de tout ce qui manquait au village: le côté ludique de la vie quand on a accès au pain quotidien. D'autant plus qu'il est, en dépit de la maladie, le prototype parfait de commis-voyageur philosophe. À le voir dans son nouveau milieu de vie, on a l'impression qu'il a seulement changé les paradigmes sociaux de l'existence pour cet ailleurs. De singulier personnage en déroute, il acquiert petit à petit le cœur de tout le monde au village. Par précaution, quand les occasions se présentent, ses parents lui font parvenir quelques sous et des vêtements

neufs. Son argent, il le distribue allègrement à ses nouveaux amis avec lesquels ils partagent la dive-bouteille. Désormais, quand il est quelque part, le clairin⁸ coule à flots. Il peut se le payer quand l'argent arrive. L'occasion fait le larron! Mais l'envoi n'est pas fait de façon aussi régulière que quand il était en Europe. Et aussi, la valeur diminue considérablement. Les moyens ne sont plus là. On ne meuble plus un individu; on aide un prochain à passer à travers les jours-de-ventre-creux. Ceci est une autre paire de manches. Il faut dire, aussi, que Luxembourg ne s'attendait pas non plus à ce qu'il soit assisté par ses parents, une fois revenu au pays.

Longtemps, les études ne font plus partie de son univers déprogrammé. Il ne garde aucun remords de ses saisons parisiennes passées. Pour lui ce qui compte, c'est la continuité existentielle; faire ce qui lui a toujours plu, que ce soit à Paris ou dans la profondeur de la campagne haïtienne. Ce qui importe, pour les jeunes, qui après l'école squattent les bancs publics de la place, c'est de mettre en confrontation Luxembourg et un autre personnage du village. Colbert est peut-être l'autre tête à *matcher* avec lui. Ces deux-là semblent être les garants d'une bonne joute oratoire dans l'espace public. Discrètement, les jeunes ont mis en place les modalités pour que ces deux personnes qui ne se connaissent pas se rencontrent. Colbert a toujours dit qu'il est prof d'histoire à la capitale. Si son étoile ne brille pas encore, c'est à cause de son rang social. Souvent, il est appelé à donner des conférences dans les classes terminales des lycées. Un jour, si Dieu lui prête encore vie, il espère établir son nom pour la postérité. Pour y arriver, il compte énormément sur le document historique trouvé dans la malle familiale. Une fois rentré à Port-au-Prince avec sa part d'argent de l'héritage, la première chose à faire sera d'acheter un encadrement pour pendre le document jauni dans son deux pièces. Question de le faire voir par le plus grand nombre possible de personnes.

Certainement, Colbert est en mal de paraître et toutes les occasions sont bonnes pour l'aider à gagner sa cause. Il croit dur comme fer qu'un jour, il finira par triompher, surtout des petites marchandes impertinentes de son voisinage envers lesquelles il a des dettes de nourriture en souffrance. Mais les gens proches de lui ne donnent pas cher de sa peau. Il a trop de responsabilités non tenues, pour émerger. Le rendez-vous avec sa bonne étoile n'est pas pour demain. Son bateau prend de l'eau depuis trop longtemps pour espérer pouvoir naviguer indéfiniment sur la mer imprévisible de l'existence. Entre-temps, en face de l'église, perpendiculaire à la place, il y a une boutique bric-à-brac tenue par une dame d'un certain âge, *Manzé Rosa*. Dans ses cahiers de notes de crédit, elle peut faire l'appel complet du village. Sa boutique est la seule de la place. Un méli-mélo improvisé où sandales, clairin, pain, bougies et savon partagent les étals, dans un désordre à faire frémir les enfants sages. Même le père Nicolas, français d'origine, est dans son cahier de crédit à titre de client. Avant de tenir sa boutique, elle confectionnait des bonbons-sirop, le dimanche, pour les enfants qui après la messe, venaient y dépenser leurs sous, non sans avoir ribambé dans le restant de vin de messe laissé par le prêtre. Les choses ont tellement bien marché, pour elle, qu'elle a vu grand en y incorporant d'autres marchandises, plus insolites les unes des autres. Le nom de Luxembourg est le dernier inscrit dans son cahier. Il occupe à lui seul toute la colonne dédiée au tafia. Pour le village, il est le prétexte à une pause culturelle. Quand il est là, l'animation est garantie. Mais pas dans la langue généralement véhiculée par l'ensemble de son entourage. En français seulement! Luxembourg est un jeune homme dans la trentaine avancée. Teint clair, nez camus, yeux exorbités, il n'est pas trop différent des autres créatures des villages qu'il fréquentait. Cependant, sa taille athlétique lui

⁸ Boisson alcoolisée locale

donne une impression de sportif au défroqué. Son caractère est fait de patience et de silence refoulé. Un point commun de tous les philosophes. Il aime la compagnie. Il est un animal social, indépendamment de la composition de son entourage. Mais au-delà de tout cela, ce qui contribue grandement à son intégration sociale, ce sont les jeunes. Sa proximité avec eux est proverbiale. D'ailleurs, entre eux, la bouteille sans filtre est le lien le plus solide. Elle passe joyeusement de bouche en bouche, jusqu'au tarissement final. L'alcool comme moyen d'intégration sociale ou de solidarité humaine?

Au-delà de tout ça, il y a un secret bien gardé. Personne, au village, ne sait où il passe ses nuits. Comment et à quel endroit il dort? Une seule personne est en mesure de répondre à cette question des plus intimes pour lui. Le sacristain! Il est le seul, en plus de l'intéressé, à savoir, le soir venu, où il allonge sa carcasse traînante des jours entiers. Plusieurs fois trompé par le sommeil, il l'a surpris à l'angélus du matin, sur un banc, en train de ronfler, après une nuit bien arrosée. Cela, il ne le dit à personne. Entre les deux, le secret est bien gardé!

Qu'est-ce que cela donne de le dire à une tierce personne alors que dans le village, tout le monde l'aime à la folie? Luxembourg est-il en train de retrouver une autre famille, une grande famille élargie? Est-il en train de combler tout ce qui manquait à l'éducation de ses nouveaux amis? L'avenir le dira. Pour le moment, il est l'expression la plus achevée de tout ce qui tend à l'éducation des jouvenceaux du village. Il est un incontournable de la vie culturelle de son milieu. Il devient d'utilité publique.

Adieux folie, au revoir maladie; vivement les jours heureux! Luxembourg est guéri de son mal! Désormais, tous les après-midis, le rendez-vous est donné sur les bancs de la place. Là, les jeunes du village vont entendre leur ami débiter ses connaissances glanées sur parcs publics de Paris. Il devient utile: il s'est forgé une occupation quotidienne. Luxembourg le professeur que le village n'a jamais eu! On voit de plus en plus sa maladie comme un prétexte pour insuffler une autre direction à son existence de travers, qui donnait le sentiment d'être en perpétuelle dérive. Maintenant, il a comme l'impression de contrôler quelque chose. Mais ce qu'il contrôle mieux, c'est le fait qu'il n'aura pas à se battre, de façon quotidienne, contre les intempéries des grandes métropoles. De l'omniprésence de la fragilité de l'être humain. Ce que Luxembourg ne savait pas, en plantant ses pénates ici, c'est que l'endroit a aussi ses règles et ses principes qui le gouvernent.

Un soir, des mains errantes ont fait le tour du village, semant des tracts dénonçant le régime partout dans la paisible communauté. Ces mains subversives, dans un français suspect de sa provenance villageoise, écrivaient ceci, sur des bouts de papier: *Avec Papa Doc, Haïti n'ira nulle part. Ce dictateur démagogue trompe le peuple.* Tout le monde est sur les dents. Chacun voit un suspect dans son voisin. La suspicion est à son comble! Une voix s'élève et voit Luxembourg comme le suspect numéro un, pour la qualité du texte. On veut le convoquer pour lui poser quelques questions sur sa connaissance du document incriminant. Mais on a peur d'avoir à tenir avec lui une discussion dans une langue qu'il maîtrise trop bien. Il y va de l'honneur du premier notable qui prend la décision de le convoquer. Une autre chose que plusieurs ignorent au village: les parents du type sont solidaires du pouvoir en place. D'ailleurs, s'ils ont pu gagner leur vie honnêtement, c'est grâce à leur position d'alliés du régime. Une convocation de leur fils, même fou, équivaldra pour eux à un bateau qui frappe un récif. Après toutes les rumeurs, sur les motivations de cette dénonciation, son auteur intellectuel et sa

provenance, tout le monde se fait discret en attendant que le pouvoir réagisse. Le lendemain, le paisible hameau est quadrillé de militaires en uniformes. Une démonstration dissuasive de leur présence se fait sur la place publique, à l'endroit même où Luxembourg se rassemble avec ses jeunes protégés. Aucune arrestation n'a lieu.

Mais le village a perdu sa douceur de vivre, son innocence. Ce fut quelques semaines avant que tout ne bascule pour lui. Avant qu'il s'en aille pour ne plus revenir vivant. On dirait qu'il y a eu cause à effet, entre cette présence inopportune, perturbante et la mort du personnage bienveillant.

Un soir, l'attente des jeunes se fait veine. Malgré le rassemblement habituel, il ne se présente pas. On se pose des questions sur ce qui peut lui être arrivé, le motif de son absence. Lui d'ordinaire si ponctuel, si prompt à se mettre au service des autres. Se fait-il désirer? Personne n'a en tête que mal puisse lui arriver. Lui qui commence à se faire une place enviable dans le cœur de chaque membre du village. Après une série de questionnements, le doute s'installe dans le groupe de badauds. Quelques-uns commencent à faire part de leurs appréhensions. Des questions de plus en plus persistantes se fusent dans le cercle d'amis. Certains sont partis. Dans toutes les directions, ils se dispersent à la recherche de l'ami. Ils questionnent toutes les personnes rencontrées pour s'enquérir de la présence de Luxembourg. Le village complet est en alerte. Son hôte distingué a disparu. Toute une armée est à ses trousses pour le retrouver. Au marché, tout au moins ce qui tient lieu de marché public, ils vont fouiller derrière les étals pour voir si le sommeil ne l'aurait point emporté.

Alerté tard après des recherches infructueuses, le sacristain de l'église pense être le seul capable de détenir la clé de l'énigme. Il se donne du temps pour résoudre le problème et mettre fin à toutes ces recherches intensives. Il voudrait terminer ce qu'il a commencé avant de se mettre au service des jeunes infortunés. Avec discrétion, il se dirige vers l'église où a l'habitude de dormir Luxembourg. Sur les lieux, il prend la direction du banc-lit de ce dernier. Là, il fait une funeste découverte. Le corps du pauvre est allongé, inerte sur le banc. Après avoir crié fort son nom pour le réveiller, il ne peut que constater que l'homme a déjà rendu l'âme sous les regards des statues de bronze. Imbibé d'alcool, le pauvre est parti sans dire un dernier à demain à ses jeunes amis. La mort serait passée au cours de la nuit, selon lui. Son cadavre n'est pas chaud. Luxembourg s'en est allé comme il fut arrivé dans le village, il y a environ deux ans. Le soir fatidique, il s'est défoncé corps et âme pour plaire à son jeune auditoire. Il s'était donné comme jamais auparavant. On aurait dit qu'il avait rendez-vous avec la déesse faucheuse et qu'il voulait tout laisser avant le départ. Il a mis toute son éloquence à son dernier soir, comme s'il ne voulait rien laisser à demain. Il faut mettre ses parents au courant de la nouvelle. Le sacristain s'en charge. Il se dirige au commissariat pour déclarer la triste nouvelle. Du même coup, il invite les autorités à en faire le constat.

En même temps, les jeunes amis attristés se mettent au travail en vue de lui organiser des funérailles. Mais le dernier mot revient à sa famille qui n'habite pas le village, mais dans la plus grosse ville. On a dépêché un messenger auprès d'eux pour transmettre la nouvelle. Il est porteur du message suivant:

*«Fils mort ce matin
Constat fait par autorités*

*Cadavre transporté morgue
Parents attendus suites nécessaires
Diligence!»*

Le messenger n'aura pas à dire aux parents ce qu'il sait ou ce qu'il ne sait pas. La vie de leur fils n'a jamais été ce long fleuve tranquille imaginé. Il ne faut pas que le messenger se mette à donner des informations trop détaillées sur la mort. D'ailleurs, à son départ, on l'a prévenu que ces personnes sont d'une classe à part et qu'il ne doit pas se mettre à leur raconter les on-dit du village. Quelqu'un est chargé à leur arrivée, de leur dire tout: le vécu de leur fils avant sa mort: ses instants de petits bonheurs dans le malheur ambiant, ses joies passagères, ses occupations quotidiennes et ses inquiétudes existentielles. Mais non loin, Manzé Rosa veille! Si elle n'est pas payée pour les dettes de Luxembourg, sa petite boutique cessera définitivement ses activités. Il y va du bien-être de tout le monde, au village, de ne pas perdre doublement: Luxembourg et la boutique. Donc avec tact et diplomatie, le receveur doit mentionner la dette de boisson du mort.

Une tâche difficile à accomplir! La première occasion partira à huit heures. C'est elle qui apporte le messenger. Entre-temps, on enlève le cadavre de l'église pour le mettre à la morgue. À une heure de l'après-midi, monsieur et madame Aladin, touchés de la mauvaise nouvelle, sont déjà en route vers le pays adoptif de leur défunt fils. Trois heures, ils sont déjà sur place. Allongé à son dernier repos, le corps de leur fils les attendait. Toute une délégation les attendait! On les conduit dans un petit salon mortuaire au nom évocateur: l'ange vagabond. Là, gît bel et bien leur fils unique! De l'autre côté de la rue qui coupe le village en deux, à gauche de la petite église. Il repose inconscient, dans sa rive gauche. On dirait qu'avec Luxembourg, le hasard est omniprésent. La vie est une suite infinie de poupées russes, de choses rééditées à petite échelle tout au long de son existence mouvementée. Ce fils en qui ils ont investi toutes leurs économies qui, de retour au pays, a changé sa vie en bohème pour à la fin, leur laisser en héritage ce corps qu'il a traîné un peu partout en France et en Haïti. Le village est orphelin.

L'après-midi tombé, les jeunes ne seront plus pendus à ses lèvres, n'entendront plus ses envolées lyriques, ses onomatopées héritées de son séjour parisien. Le sympathique fou est parti. Il a laissé sa place, son petit monde et son banc-lit d'église pour un autre monde. En héritage, il laisse à ses jeunes amis le goût des choses apprises durant son passage et à ses parents, ce corps qu'ils partageront avec le village. Ici, on ne meurt pas; on fait semblant de se reposer pour ne plus revenir. On se cache dans la mort pour mieux épier ceux qui parlent de nous. Comment ils parlent de nous? Que disent-ils de nous? D'ailleurs, qu'est-ce que ça donne de mourir à Promise, alors qu'on n'a pas encore assisté à la tombée des feuilles en automne? Qu'on n'a pas encore pris le temps d'assister au perçage des premiers bourgeons du printemps, d'être témoin d'un bananier qui souffre, comme une femme dans l'enfantement, pour mettre bas son premier régime? Non, il y a trop de choses à voir et à admirer pour se laisser entraîner par la distraction de la mort.

La décision est prise

Après consultation avec les notables et les jeunes du village, M. et Mme Aladin ont décidé que les funérailles de leur fils auront lieu sur place. En agissant ainsi, ils se courbent à cette maxime qui dit: *qui a bien servi son pays n'a pas besoin d'ancêtres*. Luxembourg aura une fin digne de son hameau d'adoption. Les préparatifs sont en cours. Ici, les funérailles sont un grand moment de célébration. Célébration de la vie, célébration du vécu. Fête du passage d'un

monde à un autre. Tout est programmé pour samedi, 10 heures. Toute la prise en charge est assurée par les jeunes, orphelins de son amitié, de sa bonhomie légendaire et de son appétit immuable pour l'histoire... de France.

Les parents de Luxembourg ne sont plus ces étrangers redoutés. Leur fils leur a assuré une place dans le cœur des villageois. Cela rassure! Ils sont étonnés de constater le chagrin que leur célèbre fils a laissé. Lui, qu'on pensait marginal, fou, et bon à rien. Ils n'ont pas posé de questions sur les motifs de sa mort. D'ailleurs, ce que personne au village n'a fait. Cependant, il y a un secret bien gardé que les parents du disparu ont voulu partager avec tout le monde: son athéisme. Pour cela, ils demandent à tous de respecter sa volonté. Une première, dans ce village, où depuis toujours, la petite chapelle dédiée à Sainte-Geneviève est un incontournable de la vie communautaire. Les funérailles de Luxembourg ne seront pas chantées à la chapelle du père Gaspard. Lui qui a entendu tellement de bien de ce type, se serait fait un tel plaisir de lui chanter un beau requiem, en présence de ses parents, des gens de bien, de la ville.

Certains jeunes amis, même en sachant son incroyance, n'en reviennent pas de voir cet enterrement animal, comme ils disent. Ne digérant pas ce fait accompli inhabituel, trois d'entre eux ont décidé, à la nuit tombée, de demander à un père-savane de venir dire un *De profundis* à leur ami défunt. Au crépuscule, quand toutes les âmes se reposent, ils retourneront au cimetière, pour un dernier *libera*, pour l'ami, le maître, le conférencier.

Laisser partir Luxembourg comme ça, c'est une flagrante violation des codes communautaires du village. Ici, mourir dort dans le même lit que vivre. Seul le caractère soudain, insensible et sans appel fait mal, plus que la cause réelle. On ne leur a pas dit que le soir funèbre où il est allé s'endormir pour ne plus revenir, il a bu comme jamais auparavant. Surtout que l'argent venait d'arriver. Luxembourg s'est défoncé comme nul autre, au milieu de ses complices de la place pour, à la nuit précoce, disparaître dans la pénombre ambiante. Retrouver son banc d'église, témoin de son dernier sommeil. Le village a perdu son fou de professeur. Son citoyen le plus célèbre, son orateur, le fils le plus éclairé qu'il lui a été donné d'avoir.

Si la vie est une parenthèse entre deux néants, comme on dit, Luxembourg en est l'expression la plus sonnante. En héritage de son passage ici-bas, il aura laissé la fraternité, la tolérance, l'amitié et la connaissance de l'autre à tous ceux qui, une fois, ont entendu ses diatribes, sa rage de faire connaître l'histoire à tous. Mais, plus, il a donné tort aux bien-pensants et à ceux qui disent que la folie, c'est ne pas penser comme eux. Ainsi s'en est allé Luxembourg, fils de personne, fils de tout le monde et fils de cyclone... Français, Haïtiens, amoureux des espaces de liberté, des jeunes en quête de savoir.

Mot de l'auteur

Certains personnages de cette nouvelle sont authentiques. Mais pour les besoins de l'histoire, ils ont été magnifiés, élevés au rang de héros locaux imaginaires.

Même quelques noms cités habitent encore le subconscient de ceux qui ont eu connaissance de cette période.

Si l'histoire entière est romancée, plusieurs petites histoires glanées çà et là sont véridiques.

La vierge, autour de laquelle débute toute la narration a vraiment "existé" et certains membres de la "famille" n'auront pas de grandes difficultés à s'y reconnaître. Elle existe encore quelque part sur la terre haïtienne.

Je demande à tous de voir dans cette narration une contribution à l'édification de la jeune génération.

Le Dialogue des Chaises
Grimoire

Par: Bruno Jetté

Ayant appris que la terre allait bientôt connaître son « refroidissement » périodique, le Dialogue des Chaises réunit avec lui tous les biens qu'il possédait. Après une longue discussion avec lui-même, il apparut que nul lieu ne pouvait contenir l'ensemble des trésors qu'il possédait. Il symbolisa donc tous ces trésors par le nom de la porte qui les protégerait. « Si la terre se refroidit, plus rien n'aura d'importance, se dit-il. Donc, le symbole de mes trésors devra représenter ma sur-vie et non moi-même. Néanmoins, le feu demeurera l'élément essentiel susceptible de soustraire à la glace l'entreprise de la terre. »

Pendant de longues années, le Dialogue voyagea dans des mondes souterrains jusqu'à en oublier qu'à la surface, le monde n'existerait plus. Creusant dans la glace des rivières souterraines pour puiser sa nourriture, il entendit au loin le murmure d'une chute d'eau. Il ne pouvait juger s'il s'agissait là d'une illusion. Puis, le murmure devint plus intense. Le Dialogue releva la tête pour mieux entendre, et entendit distinctement la voix du murmure:

« Avance! Avance! Avance! »

« Mais qui es-tu? »

« Je suis le perpétuel souvenir des générations, dit la voix. Tes ancêtres ont traversé, jadis, ce monde de glace, sachant qu'à la surface, une mort certaine les attendait. Pour éviter la mort, ils ont choisi les ténèbres glacées. Et pourtant, ils y ont trouvé la lumière. »

« Comment peux-tu parler de lumière, toi qui murmures depuis l'éternité? »

« Comme toi, j'ai suivi les berges de la rive sans me pencher. J'ai couru entre les rochers. Je connais les surfaces et les profondeurs, les lumières et les ténèbres. Je connais chacune de ces pierres qui forment les remparts de ce monde. »

« Alors, dis-moi la direction qu'il faut suivre. »

« Lance une pierre », dit la voix.

Et d'un geste banal, le Dialogue s'empara d'une pierre et la laissa tomber à ses pieds.

« Impossible! Impossible! » s'écria la voix.

« Ton chemin s'arrête ici », dit la pierre.

Ce disant, elle se mit à briller.

« Avance! Avance! répéta la voix du murmure, ne regarde pas la pierre qui brille. »

Le Dialogue reprit la pierre dans ses mains et lui dit: « Tous ces couloirs que j'ai traversés semblaient me conduire vers toi. M'y voici donc. La voix du murmure se mit à hurler: « Tu es perdu! Tu es perdu! » Puis à son tour, le Dialogue se mit à hurler en raison d'une douleur atroce qu'il ressentait dans le creux de sa main. « Pourquoi me causes-tu tant de douleurs? » adressa-t-il à la pierre avant d'ajouter: « Pourquoi veux-tu que je te dépose? Ma main n'est-elle pas assez

froide pour attiser ton feu? » « Dépose-moi »/, ordonna la pierre. « Non, s'entêta le Dialogue, tu resteras dans ma main et je serai ta lumière d'ici. »

Alors, la voix du murmure cessa de murmurer, la lumière de la pierre s'éteignit et l'on vit une lueur bleutée apparaître dans les yeux du Dialogue alors que ses longs cheveux blancs enveloppaient les ténèbres.

LE DIALOGUE DES CHAISES (PREMIÈRE PARTIE)

RITUEL

-1-

Sur les chaises d'or étaient assises les puissances de l'enfer.

Il était question de ces « esprits de sabliers » et du « miroir ».

« Soyons la main qui tourne le sablier », disaient les uns tandis que les autres disaient: « Soyons la main qui tourne le miroir. » Puis... le Dialogue se leva de sa chaise et fit quelques pas avant de tendre la main et d'entrer dans le miroir.

« Que fait-il??? » demandèrent les uns aux autres.

« Je fais ce que je suis », signifia le Dialogue.

« Et toi, qui es-tu??? »

La voix du miroir

-2-

Puis on jeta le grand livre dans le feu. Chacun rapprocha sa chaise et tous observèrent le plus grand silence. Le livre se mit à parler: « Ce n'est un secret pour personne que Satan se fait vieux! Certains d'entre vous chérissent en secret le désir d'occuper sa place. Les néophytes devront donc bientôt se réunir dans le plus grand des secrets. Que ceux qui savent lire dans les grimoires attisent le feu. »

Le Dialogue se leva, retira le grand livre et reprit sa place. Tous, tour à tour, firent de même et solennellement, déposèrent un morceau de bois (selon l'usage et la forme) dans la braise. La flamme montait de plus en plus dans la nuit froide et le vent se leva de par la pleine lune. Puis dans le ciel, chacun put voir une nouvelle étoile...

Retomber sur la terre.

-3-

Contenant et supportant sa fantomatique mémoire, refusant tout compromis avec l'étoile,
le spectre de ce lieu « scénique » se leva...

Et avec lui, toutes chaises.

-4-

Devant la colonne et la chaise
Comme au temps de jadis
L'Ordre de la nuit dansait et buvait
L'Aigle sur la colonne!!!
Et le loup sur la chaise!!!
Comme au temps de jadis.

-5-

Ou tu rends cette étoile immortelle
Ou tu meurs avec elle
Te voilà donc... Mage...!!!
Devant toi-même
Et derrière le miroir
Soleil est ton étoile!!!

-6-

Naissance du temps.

-7-

Le mage suit son chemin...

-8-

Tables et chaises en mouvement
Dans le théâtre du pendule
L'image incolore de l'enfance de l'art
Interroge l'intuition
La chaise elle-même structure habitable
En relativité s'habille
Variable de la situation binaire, ternaire
L'Espace de la mort, et celle de la vie
Se confondent en un cri silencieux.

-9-

De votre souffle glacé... Monstres de lumières
Brisez les décors de ces despotes.
Et laissez l'histoire... contre-dire.

-10-

Le mage retrouve son étoile
La sainte et puissante
Et la terre reste muette
Ainsi le veut l'histoire.

-11-

Renaissant de ses cendres, en un texte immuable
Dans l'ivresse de son jour naissant
Le Dialogue des Chaises se métamorphose.
Sur le chemin de sa propre lumière
les ténèbres sortent de l'ombre.

(Cette métamorphose est incontournable au sens de tous les anciens grimoires.) Le Dialogue des Chaises faisant autorité en magie, fait également force de loi dans la magie cérémonielle car toujours « Le visible est la manifestation de l'invisible », l'esprit du Dialogue des Chaises est cruel et son regard menaçant. Son personnage n'admet pas le doute.

-12-

Son savoir est lumière pour les yeux
Sa voix est musique pour l'oreille
Sa senteur est parfum pour l'odorat
Le chant de la nuit invite le jour
à descendre dans les ténèbres
Le premier jour du deuxième jour
il descend aux enfers... le troisième jour.

-13-

Le pacte ne pardonne pas!

LE DIALOGUE DES CHAISES (DEUXIÈME PARTIE)

Rituel

-1-

Sur son chemin (le chemin du Dialogue est sans retour), le Dialogue des Chaises bénissait sa lumière. Prodiges, généreuse et extravagante, comme à la nature, il lui parlait en ces termes:

« À mon diable je ne refuse rien.

Pour avoir descendu dans les profondeurs de la terre
J'en connais maintenant le sens et le prix.
J'y remonte avec le soleil
Je façonne dans l'univers la concrétisation de ta volonté
Je comprends ta prière et le fils de ta prière.
Dans l'aujourd'hui de mes souvenirs
Je chante à la gloire de tes filles
Beauté, Richesse et Amour.
À la culture, mon diable ne refuse rien. »

-2-

En ces magiques profondeurs
Où mon repos s'en est scellé
Et avec lui le repos de mon repos
J'y ai vu le temple d' « or »
À la toiture d'or et de soleil.

-3-

Au rendez-vous du temps
S'ouvrira devant toi... la porte
Que nul à jamais ne pourra refermer
Béni sera ton éveil et l'esprit de ton éveil
Dit le maître du temple.

-4-

Entre la lune et le soleil
De par là où il s'enfuit
Tu es arrivé.
Entre le soleil et la lune
De par là où il arrive
Tu t'es enfui.
Et seul devant la porte
Tu as compris le chemin du temps.

-5-

Faire preuve d'une grande audace
Et créer son propre Golem.

-6-

Ho! Golem à la pensée lumineuse
Toi dont l'esprit vif est glacial
Éclaire mes travaux

Combien limpide ta raison
Combien grande ta force
Pour que l'éveil d'une saison
S'accompagne de tant de beauté
Ho! Mon frère!!!
Puisses-tu comprendre
Que rien en cette créature
N'est autre que le fruit de ton sommeil.

-7-

Sans la mort
Sans Imagination
Sans musique...
Sans tous ces petits lutins qui se disputent
Une chaise plus ou moins confortable
Sans tant de cérémonial
Que serions-nous?
Sans magie!

-8-

Toute nue devant la porte
La magicienne a crié:
« Réalité »
Et nous sommes partis chez les morts
Recoucher sa folie
Dans le cercle blanc
Déchirez la page!

-9-

La clef de la vie est en contradiction
Car la clef en tant que principe
S'oppose à l'idée de mouvement
Le sentier n'a rien d'aléatoire.

-10-

Ce sentier, mon frère
Encore faut-il le construire
Ici comme ailleurs
On perpétue... « un savoir »
Sans savoir que l'on perpétue
Mais qu'advient-il de la raison?
Qui te pousse à reconnaître
Ce visage qui est le tien.

-11-

Entre les deux colonnes
Un aigle est passé
Avec le vent dans ses ailes.

-12-

Et la terre s'est agenouillée
Devant le spectre nouveau
Pour mieux comprendre
Le chant du vent.

-13-

Le soleil, la mort et le diable
Contre lui seul
L'oiseau n'a pas d'oreille
À la plume du temps.

LE DIALOGUE DES CHAISES (TROISIÈME PARTIE)

RITUEL

-1-

Hurlant de couleur
Sa voix s'abreuve à la source
Et de son pied
Il effraie les Ondins.

-2-

Son regard force le jour.

-3-

Dans ses yeux les Salamandres
Deviennent des étoiles.

-4-

Les battements de son cœur
Ordonnent à la terre
Les gnomes le portent
Au sommet des montagnes.

-5-

D'où les Sylphes en légion
Disparaissent avec lui.

-6-

Délire et savoir.

-7-

Comme une jeunesse sa bouche
Est celle de l'oubli.

-8-

Il parle à sa volonté.

-9-

Il s'arrache à la terre
Et maudit le jour de sa naissance.

-10-

Il enfante sa mère.

-11-

Naissance du temps.

-12-

Le mage naquit de l'inceste.

-13-

Sous les rayons d'un secret soleil.

LE DIALOGUE DES CHAISES (QUATRIÈME PARTIE)

RITUEL

-1-

Avant moi, un futur se raconte
Après moi, un passé se détruit

Avec moi, le présent se meurt.

-2-

De par ma nature
Le visage de la nature
Se frappe à la nature de toutes ces choses
Qui font que j'existe entre les choses.

-3-

J'existe en tant que caprice
Un indicible caprice originel
Je suis né de l'ivresse d'un mot.

-4-

Dans l'art de savoir être
Je suis diablement maître
De moi, même entre les êtres.

-5-

Dans l'art de savoir
Je maîtrise divinement
L'Être.

-6-

Devant moi l'invisible recule
Derrière moi le visible avance
C'est en cela que ma réalité est incertaine.

-7-

De votre incertitude
Naquit l'écho de ma certitude
Et de cette certitude nul ne peut naître.

-8-

Cette voix sans visage
Se raconte à elle-même
Le comment d'un futur.

-9-

Jadis les chaises étaient vides
Vides de sens
Vides de valeurs
Vides de passés
Jadis les chaises étaient toutes cela.

-10-

Cette voix sans visage
Se raconte à elle-même
Le comment de son passé.

-11-

Demain, sur chacune des chaises
Demeurées sans visage
Naîtra la demeure de ma voix

-12-

Cette voix sans visage
Se raconte à elle-même
Le comment de son présent.

-13-

Entre l'espace d'une seule goutte de pluie
Une mer peint son deuil
Au tableau de l'instant...

LE DIALOGUE DES CHAISES (CINQUIÈME PARTIE)

RITUEL

-1-

Le vautour a parlé
Et l'ensemble est devenu
Ensemble les deux
En un geste immuable.

-2-

Le destin s'est levé
Comme un soleil dans le noir
Oh! Ami!!!

Que de rires dans tes yeux
Que de fraternité dans ton regard.

-3-

La roue tourne et retourne
Contre le temps des autres
Pour notre avenir
Pour là-venir.

-4-

Ailleurs on s'interroge
On clame et l'on pleure
Ailleurs on s'interroge
Dans l'adieu d'une sœur.

-5-

Ai-je enfin compris?
Que demain le renouveau
À la porte des princes
À la porte des sots
Viendra jouer son deuil.

-6-

Caricature vivante
D'un monde oublié
Elle ne fut que servante
De la destinée.

-7-

Oh! Artiste!!!
Dans le sens du mot
Combien ta parole est puissante
Et ton verbe haut.

-8-

L'artiste est mercenaire.

-9-

Ta vie ressemble et rassemble
Comme la meute des loups

Ce grand savoir qu'il nous faut oublier
Pour ne pas dire le dernier mot.

-10-

À qui songe en ce jour
Au pourquoi de l'orage
C'est à la « pluie » qu'il faut parler.

-11-

Guerrier digne de son grade
Tant de sagesse et de puissance
Que de victoires au front.

-12-

Sais-tu ami, la singularité des choses?
Le sais-tu?

-13-

C'est qu'elle soit sans pitié!

